

112
S.A.T.
L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

No 44

28 octobre 1943

Lausanne et Zofingue

Prix 40 ct

XXIII^e année — Paraît le jeudi



B 1663

Sommaire :

« L'opposition allemande au nazisme » par René Payot

« Au secours de l'Europe », câble de Washington

« J'ai été témoin des échanges de prisonniers de Göteborg », téléphone de Stockholm

La Turquie a 20 ans

Notre état-major économique

Un Suisse revient de Hong-Kong

Un grand soldat

Le colonel commandant de corps J. Huber, chef de l'état-major général depuis 1940, fêtera son 60^e anniversaire le 1^{er} novembre. Originaire du canton d'Argovie, il a commencé par être ingénieur-géomètre en Afrique du Nord, puis il se voua à la carrière d'instructeur. Il débuta dans l'artillerie et assumait de nombreux commandements avant de devenir le bras droit du général Guisan. On entend peu parler du colonel Huber, car ce soldat dans l'âme est un grand silencieux. Mais quelle responsabilité repose sur ses épaules en ces années de perpétuel état d'alerte ! Et combien le pays ne doit-il pas de reconnaissance à cette vigilante sentinelle qui veille jour et nuit au bon fonctionnement de notre dispositif de défense !

(Photo PPZ. - NF 28)

28 OCT 1943

L'opposition allemande au nazisme



Général von Seydlitz, ancien commandant de corps d'armée à Stalingrad, président de la Société des officiers allemands prisonniers en Russie.



Général von Schaumburg, gouverneur militaire allemand de Paris, dont on a successivement annoncé, puis démenti l'assassinat.



Capitaine Nowotny. Cet officier de 22 ans est le nouvel « as des as » allemands, car il a déjà 250 victoires aériennes à son actif.



† Spiridon Marchetti, ministre de Grâce à Berne, vient de mourir à 57 ans. Il était né à Corfou, île que les Allemands ont occupée récemment.



Conciliabule anglo-russe à Moscou : de quoi peuvent bien parler MM. Eden et Molotov ? Le premier paraît d'excellente humeur et le second l'écoute avec une attention sympathique. Mais qu'on ne se leurre pas : les objets à l'ordre du jour de la conférence de Moscou sont d'une importance vitale pour l'avenir du monde et, en particulier, pour le sort de nombre de pays qui ont donné leur confiance aux Nations unies.



Femmes au front. Les services de santé russes ne craignent pas d'envoyer en première ligne des infirmières qui, dans le fracas des batailles, se penchent sur les blessés et les soulagent de leur mieux en attendant de pouvoir les faire transporter à l'arrière. La jeune femme représentée ci-dessus, Nina Kuranowa, a déjà reçu la médaille russe de la bravoure.



Scène observée dans une localité reprise par les troupes russes : à leur passage en camion, les soldats sont acclamés par la population.

On dit que, en arrivant à Moscou, M. Eden s'est intéressé au Comité de l'Allemagne libre dont la création avait suscité du mécontentement en Grande-Bretagne et qu'il a demandé si son programme équivalait aux conditions de paix que les Russes seraient disposés à faire aux Allemands. La question est d'une importance capitale : elle relègue au second plan toutes les controverses relatives aux nations moyennes et petites ; de la manière dont sera résolu le problème du Reich dépend la stabilité du continent. Il est encore trop tôt pour dire si les Soviétiques et les Anglo-Saxons l'envisagent de la même façon ; le fait qu'en Angleterre même les opinions diffèrent, montre qu'un accord ne se réalisera pas si facilement.

Quelque paradoxal que cela paraisse, une Allemagne puissante ne divisera jamais les Alliés : ils s'entendront toujours pour chercher à l'abattre ; les chances futures du Reich résident dans sa faiblesse. C'est quand cédera — si elle doit céder — l'armature de fer qui le maintient qu'il retrouvera une certaine liberté d'action diplomatique. La chute du régime hitlérien pourra alléger sa situation. On se

rappelle le rôle que Talleyrand, délégué d'un Etat vaincu, a pu jouer au Congrès de Vienne où il a réussi à désolidariser la France d'avec Napoléon. L'opération sera certes moins facile pour les successeurs des nazis, mais enfin, lorsqu'on entend le comte Sforza déclarer qu'après avoir jugé tous les criminels de la guerre, il conviendra de traiter avec magnanimité le peuple allemand, on peut admettre que celui-ci trouvera des avocats et que, à ce moment-là, ses dirigeants auront la possibilité de manœuvrer dans une Europe à la recherche de son équilibre.

L'Allemagne libre

C'est sans doute en prévision de l'avenir que les Russes ont favorisé sur leur territoire la création du Comité de l'Allemagne libre, que complète la « Ligue des officiers allemands ». Ces groupements sont d'autant plus intéressants qu'ils représentent la première réaction organisée contre le régime hitlérien. Jusqu'à présent, les émigrés dans les pays anglo-saxons n'ont eu qu'une activité personnelle et, dans le Reich même, aucune opposition n'a pu se manifester.

La surveillance policière est trop rigoureuse pour que des associations quelconques soient en mesure d'exprimer leurs sentiments. Même les particuliers doivent prendre garde aux propos qu'ils tiennent. Quatre fonctionnaires, dont une femme, ont été exécutés parce qu'ils avaient fait circuler une poésie jugée défaitiste par la Cour de justice populaire. De si dures sanctions incitent les mécontents à la prudence. Aussi, tant que M. Himmler conservera le pouvoir, ne faut-il pas s'attendre à des soulèvements. La Gestapo est trop puissante ; grâce à ses innombrables agents, elle peut étouffer dans l'œuf les mouvements séditionnels. Il n'est donc pas étonnant que le premier groupe hostile au nazisme se soit constitué en territoire étranger.

Nous n'attachons pas une très grande importance au Comité de l'Allemagne libre présidé par M. Weinert, publiciste et chansonnier de talent et qui réunit principalement des gens qui ont quitté leur patrie afin d'échapper aux persécutions. En revanche, la « Ligue des officiers » a du prestige ; elle le doit aussi bien à la qualité de ses membres qu'aux souvenirs héroïques et douloureux de la bataille

pour Stalingrad. Dans l'appel qu'il a adressé au peuple allemand et à la *Wehrmacht*, son président, le général d'artillerie Walter von Seydlitz, dont un des ancêtres se distinguait à la bataille de Rossbach, a révélé en termes pathétiques les raisons pour lesquelles lui et ses camarades s'étaient décidés à rompre avec le gouvernement du Reich :

« Nous, généraux, officiers et soldats de la sixième armée, l'armée de Stalingrad, nous nous adressons à vous, au début de la cinquième année de guerre, pour montrer à notre patrie le chemin du salut. Toute l'Allemagne sait ce que Stalingrad signifie. Nous avons supporté là les tourments de l'enfer. Nous nous sommes éveillés à une nouvelle vie. Nous ne pouvons nous taire. Mieux que n'importe qui, nous avons le droit d'élever notre voix et de parler non seulement pour nous, mais pour toutes les victimes de Stalingrad. Chaque officier allemand qui réfléchit sait que l'Allemagne a perdu la guerre. Le peuple allemand tout entier en a aussi l'impression. Ses milieux dirigeants qui ont provoqué le malheur, ne l'ignorent point. Hitler et son régime sont responsables devant l'histoire des lourdes fautes qui amèneront la ruine de l'Allemagne si le peuple et l'armée ne suscitent pas un changement. »

Ces lignes sont révélatrices du mécontentement provoqué dans les milieux militaires par les conceptions stratégiques d'hommes qui ne sont point du métier. Dans la séance où se constitua la Ligue, le colonel van Howen a disserté pendant une heure sur les plans élaborés au Grand Quartier général du *Führer*. Les 90.000 prisonniers de Stalingrad ont eu le sentiment qu'on les avait sacrifiés pour des raisons de prestige. Leurs chefs, héritiers des grandes traditions prussiennes, ne pardonnent pas aux dirigeants nazis d'avoir, par leur politique générale et leur ingénierie dans la conduite des opérations, fait subir à la *Wehrmacht* des échecs retentissants. Depuis la bataille d'Iéna, jamais un général allemand n'avait été capturé par l'ennemi...

La « Ligue des officiers » est dirigée par vingt-cinq membres dont trois généraux : le général-lieutenant von Korfes, le général-lieutenant Edler von Daniels et le général-major Martin Latmann. A côté d'eux, on peut citer les colonels Steidle et van Howen.

Un programme

La plupart de ces prisonniers de haut rang s'adressent par la radio à leurs anciens camarades. Ils invitent la *Wehrmacht* à reculer, en ordre, jusqu'aux frontières du Reich, à cesser les hostilités et à sortir honorablement de la guerre. Ils veulent ainsi conserver la force militaire du Reich et empêcher que leur patrie sombre dans le désordre intérieur. Ces officiers ont tout naturellement le sens de l'ordre. Il faut d'ailleurs remarquer que le programme politique du Comité de l'Allemagne libre n'a rien de subversif. Il comprend les points suivants :

- 1) Formation d'un gouvernement réellement démocratique.
- 2) Destruction du régime des nazis et des Junkers réactionnaires.
- 3) Puniton de tous les criminels de la guerre et des groupes qui les suivent. Confiscation de leurs fortunes.
- 4) Suppression des lois raciales infamantes.
- 5) Garantie donnée à l'initiative privée dans l'économie.
- 6) Restitution de tous les biens saisis par les nazis.
- 7) Protection de la propriété acquise légalement.

On avouera que ce plan d'action élaboré à Moscou n'est guère inspiré par la doctrine bolchéviste. Cela ne surprendra pas ceux qui connaissent l'histoire de l'Allemagne où jamais le peuple ne s'est véritablement soulevé. Lorsque Napoléon III rencontra Bismarck à Biarritz, en 1861, il lui demanda naïvement si une révolution n'éclaterait pas bientôt en Prusse. « Non, Sire, lui répondit le chancelier, en Prusse, seuls les rois font la révolution. » En 1918, vingt-deux souverains abandonnèrent leur trône; aucun d'eux ne fut molesté par ses anciens sujets. Des soldats vinrent occuper le Palais impérial de Berlin et un sergent dit à l'impératrice qui paraissait inquiète : « Que Votre Majesté se rasure, nous sommes ici pour veiller à sa sécurité. » Le peuple

allemand n'a pas l'esprit révolutionnaire; il a le respect de ceux qui le dirigent et le sens de la soumission. Hindenburg, qui avait perdu la guerre, devint une idole, et notez que Hitler n'a pas cherché à prendre le pouvoir par la force. Cette apathie, ce manque de réaction favorisent évidemment les desseins des gens résolus, mais les candidats aux suffrages prennent toujours soin de respecter les formes et de rassurer par avance la population. Hitler a perdu une partie de son prestige parce que la fortune l'a abandonné. Dans certains milieux militaires on désire liquider une affaire mal engagée. Les officiers de Stalingrad qui, dans leur exil, peuvent parler, l'accusent d'avoir isolé le Reich. On pressent déjà la légende de demain : ce n'est pas l'armée qui a perdu la guerre, mais la mauvaise politique des chefs nazis. Car la tradition germanique veut que l'Allemagne ne soit jamais défaite par les armes. Pour les Allemands, la bataille de la Marne n'a pas existé.

Ce que le général von Seydlitz offre à ses compatriotes, c'est le remplacement du système hitlérien par un gouvernement démocratique mais contrôlé par la *Wehrmacht*. Cette perspective ne doit pas leur déplaire. Il ne semble pas non plus qu'elle répugne au gouvernement soviétique, car certains milieux de l'armée ont toujours été favorables à une entente avec la Russie quels que fussent ses dirigeants. En outre, Staline ne désire pas que le Reich sombre dans l'anarchie, parce qu'il veut que ses adversaires actuels participent à la reconstruction des territoires dévastés. Un régime capitaliste lui paraît plus avantageux qu'une république prolétarienne.

Fissures

Il est encore prématuré d'évaluer les chances qu'aurait le général von Seydlitz et ses collaborateurs. Si le IIIe Reich s'effondre, ils recueilleront le bénéfice d'avoir été les pre-

miers à rompre avec l'hitlérisme dont ils préconisent la destruction; ils auront créé la première fissure dans ce bloc dont Hitler vantait la solidité quand, le 10 septembre, il parlait de l'attitude de « ses maréchaux, de ses généraux et de ses amiraux ». Les défenseurs de Stalingrad ont succombé, mais ils ont succombé glorieusement. Leur bravoure et leur dévouement ne sont point contestés. Ils ont un prestige suffisant pour parler à leurs compatriotes. Ce qu'ils leur font entrevoir, ce n'est point le dilemme absolu de l'hitlérisme; vaincre ou périr, mais la fin de leurs souffrances et une paix honorable. « Deux divisions au grand quartier général, écrivent-ils dans le journal qu'ils éditent à Moscou, et c'est la fin du commandement suprême; un corps d'armée sur Berlin, et le nazisme est liquidé. »

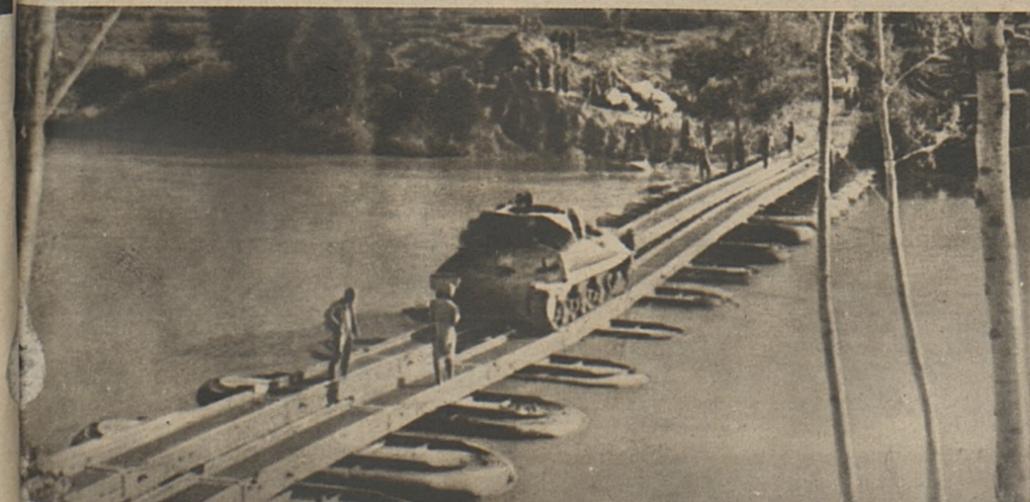
Il est difficile d'évaluer l'impression que ces appels produisent dans les rangs de l'armée et dans quelle mesure ils sont entendus en Allemagne où, malgré les menaces les plus graves, la population continue d'écouter les radios étrangères. Mais si les succès militaires continuent, le courant gagnera du terrain. Rares sont les Allemands qui croient encore à la victoire, plus rares encore ceux qui désirent s'ensevelir dans les ruines. La nation ne s'identifie plus entièrement avec le régime; on aperçoit les failles, on voit même au sein du parti des hésitations. L'idée de résistance à outrance ne semble pas galvaniser les énergies qu'un labeur incroyable a fatiguées. Certaines personnalités qui ne comptent plus sur une décision purement militaire se demandent si le moment n'est pas venu d'engager une action diplomatique et de chercher, par des moyens politiques, à sortir d'une situation qui s'aggrave. Certes l'armée allemande reste puissante et elle se bat admirablement. Mais, à la longue, un peuple ne peut vivre sans espérance. Et ses dirigeants ne peuvent pas indéfiniment ignorer ses aspirations.

24 octobre 1943.

René PAYOT.



Frères d'armes hier, adversaires malheureux aujourd'hui : désarmement et internement de troupes de Badoglio capturées par les Allemands à Bolzano, dans ce Tyrol italien que le Reich a, paraît-il, déjà annexé.



La traversée du Volturno par la 5e armée américaine a été un fait d'armes remarquable de la campagne d'Italie. Voici un pont de pontons franchi par un lourd tank américain.



Vers l'Italie centrale : 1 = front au 20 X 43; 2 = chemins de fer; 3 = routes. Les flèches indiquent la direction de l'offensive alliée; 5 = 5e armée américaine; 8 = 8e armée britannique. (D'après les communiqués allemands et alliés.)

AU SECOURS DE L'EUROPE

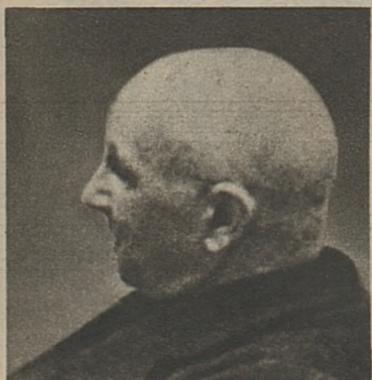
Un collaborateur de « L'Illustré » a eu récemment un entretien, à New-York, avec M. Herbert-H. Lehmann, directeur du « Bureau of Foreign Relief and Rehabilitation », auquel a été confiée la tâche gigantesque



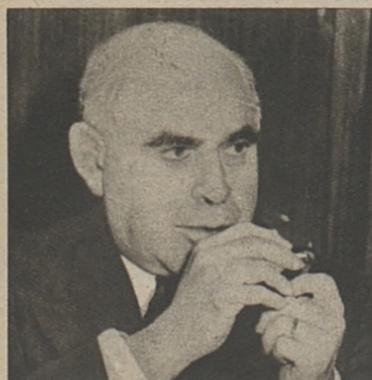
M. Herbert Hoover, prédécesseur de M. Roosevelt à la présidence des Etats-Unis, a fait beaucoup pour l'Europe affamée d'après l'autre guerre. Il a notamment préservé la Belgique de la famine.



M. Stephan Dorsay, directeur européen de la Fondation Hoover, s'occupe depuis longtemps déjà de notre pauvre continent, particulièrement de la France et de la Finlande.



Le Dr Alexis Carrel, auteur de « L'homme, cet inconnu », s'est livré en Europe à une enquête approfondie sur l'état de santé des populations envahies. Né Français, il s'est rendu célèbre en Amérique.



M. Herbert H. Lehmann, directeur du Bureau of Foreign Relief and Rehabilitation, à Washington, organisme auquel a été confiée la préparation de la reconstruction de l'Europe après la guerre actuelle.

L'intérêt du monde entier exige que les citoyens des Etats-Unis d'Amérique acquièrent la conviction profonde que l'effondrement de l'Axe sur le terrain militaire marquera non pas la fin, mais le commencement de leurs efforts. C'est alors, en effet, qu'ils se trouveront en présence d'une tâche infiniment plus délicate et plus compliquée que celle qui consiste à gagner la guerre : gagner la paix.

Souvent, je suis assailli par le sentiment que nous avons déjà perdu beaucoup de temps, puisque ce n'est que maintenant que nous commençons à définir et à mettre au point le nouvel ordre mondial appelé à succéder aux années catastrophiques que nous venons de vivre. Je voudrais rappeler à ce sujet l'avertissement lancé par le sous-secrétaire d'Etat Sumner Welles : « Si nous ne nous occupons pas d'ores et déjà de la reconstruction du monde d'après-guerre, nous nous exposons à trouver devant nous, à la fin des hostilités, autant de plans qu'il y aura de gouvernements représentés au sein des Nations unies. »

La plupart des Américains savent pourquoi ils combattent

Nos soldats de Nouvelle-Guinée et de l'Italie méridionale, nos ouvriers et ouvrières des industries de guerre, peuvent définir de façons diverses nos buts de guerre et de paix, mais je crois que l'on peut résumer ainsi leur pensée : « Paix juste et durable, économie stable permettant aux nations et aux individus de vivre dans la liberté et la sécurité. »

La vie de l'humanité est en jeu

Cette seconde guerre mondiale ne serait probablement pas venue si, en 1918 et au cours des années qui suivirent, l'opinion publique américaine s'était

occupée de façon approfondie de problèmes qui sont bel et bien des problèmes mondiaux et non pas des problèmes exclusivement européens. Il n'en est pas moins vrai qu'une autre question, et d'importance celle-là, se pose aux hommes d'Etat responsables, à savoir : « Comment parviendrons-nous à notre but ? » En 1918, lorsque nos hommes d'Etat se trouvèrent en face de problèmes semblables, non seulement ils ne trouvèrent pas de solution, mais encore ils se firent complices d'un état de choses qui devait conduire à la seconde catastrophe mondiale. Cette fois, cependant, un nettoyage fondamental devra absolument être opéré, car c'est la vie de l'humanité sous toutes ses faces qui est en jeu. Partout dans le monde, on a conscience qu'une nouvelle défaillance aurait pour conséquence de nouvelles catastrophes, une nouvelle guerre mondiale, l'anarchie, le chaos et l'effondrement de toute la civilisation occidentale.

Dangers de la période intermédiaire

Lorsqu'on envisage les problèmes posés par la paix, l'attention se porte immédiatement sur une zone dangereuse que l'Europe et le monde auront à traverser et qui les placera en face de tâches extrêmement sérieuses. Il s'agit de l'inévitable période intermédiaire entre la suspension des hostilités et le rétablissement de conditions normales qui permettront aux pays libérés de l'Europe de reprendre leur activité productive dans tous les domaines. Les plans grandioses qui peuvent être élaborés en vue de l'instauration d'une paix durable s'effondreront lamentablement si, dans les territoires libérés, la faim et le chômage précipitent des millions d'Européens dans le désespoir et le chaos, d'autant plus que leur libération aura fait naître en eux des espoirs démesurés. C'est pourquoi il est indispensable qu'aucune des mesures prises



Dans le Sud-Ouest français, en 1940 : Distribution de lait suisse à des enfants sous-alimentés. Cette œuvre a été fort appréciée. Mais quelle goutte dans l'océan de souffrances de l'Europe !

DANS L'INTIMITÉ

Cette page est spécialement consacrée à tout ce qui concerne le « home », le foyer, la famille. On y trouvera réponse à bien des problèmes que posent la vie familiale, l'éducation des enfants, leur orientation scolaire ou professionnelle, ainsi que des conseils et suggestions d'ordre pratique. Nos lecteurs voudront bien utiliser largement le « Courrier des Parents » et le service d'orientation que nous avons confiés à un éducateur expérimenté, M. Gabriel Rauch.

PATERNITÉ

Dans bien des familles, l'éducation des enfants est laissée à la mère. Le père, pris par les occupations absorbantes et les soucis de sa profession, n'a ni le temps ni le désir d'ajouter encore cette tâche à toutes les autres. S'il le fait, ce sera peut-être pour sévir, pour gronder, pour punir là où, à tort ou à raison, il sentira que l'indulgence ou la faiblesse maternelle n'aura pas réussi à maintenir la discipline. Le plus souvent, s'imaginant faire preuve d'autorité, le père détendra ainsi ses nerfs et ses muscles, déversera sur la tête des enfants — ou sur leur derrière! — le trop plein des vexations et des fatigues subies au cours de la journée. Remarquons que la mère en est en partie responsable, puisque, à bout d'arguments, elle use si fréquemment de celui-ci, qu'elle croit irrésistible: « Tu es insupportable! Je le dirai à papa!... » S' imagine-t-on les conséquences de ces cinq mots? Se représente-t-on assez tout ce qu'ils contiennent de destructif? En les employant à tort et à travers, non seulement la mère avouera sa propre faiblesse — dont les enfants s'empresseront d'abuser — mais elle ne parviendra qu'à faire craindre le père, et non à le faire respecter ou aimer davantage. Or, quoi qu'on en dise, la crainte n'est pas le commencement de la sagesse; bien au contraire. — Non, le rôle du père est tout différent. Si les enfants en bas âge ont besoin avant



Père et fils? N'est-ce pas avant tout une belle amitié que doivent entretenir des courses de montagne, des promenades, des randonnées à bicyclette?

faire respecter. En dehors de cela, je ne vois pas de père; j'entends: de père qui remplit vraiment son rôle. Voyez-vous, nous y revenons toujours: qu'importent les mots, même les plus grands, quand le cœur n'y est pas? Paternité? Ce n'est pas rien qu'un mot, gonflé de vanité ou plein de morgue. Paternité? C'est la plus belle des vocations. DALZAC.

tout de la tendre sollicitude, de l'inlassable dévouement et des soins éclairés d'une maman, à mesure qu'ils grandissent et s'approchent de l'adolescence, il faut qu'ils sentent aussi la présence très proche, très réelle, très vivante de leur père. Mais si l'on veut garder à la famille — ou lui rendre — le sens qu'elle doit avoir, il faut qu'on renouvelle, qu'on revigore aux yeux des enfants la signification de ce mot. Un père? Ce n'est pas seulement l'homme qui travaille, qu'on ne voit presque jamais, qui apparaît en coup de vent pour les repas, mange en vitesse, critique ce qui est trop cuit ou trop peu, garde un silence renfrogné ou clame sa mauvaise humeur, se plonge ensuite dans la lecture des mauvaises nouvelles et la fumée de sa pipe. A ne remplir que ce rôle négatif, comment peut-il exiger qu'on le respecte, qu'on lui obéisse — sinon par peur — qu'on l'aime? — Le père? C'est avant tout le chef; à une condition toutefois: c'est qu'il soit en même temps l'ami. Le chef en lui doit savoir se faire aimer; l'ami se

REVUES ET LIVRES ÉDUCATIFS

Dr Jean Hoppeler: *D'où viennent les petits Enfants*. Editions Delachaux & Niestlé, Neuchâtel. — Ce petit livre, destiné aux enfants de 8 à 12 ans, ne date pas d'hier. Mais trop peu de parents le connaissent, surtout en Suisse romande. La forme sous laquelle l'oncle Théophile raconte à ses neveux et nièces « d'où viennent les petits enfants » est précisément ce qu'elle doit être: enfantine. Peut-être ne serait-il pas indiqué dans tous les cas de le mettre directement entre les mains des enfants; mais sa lecture donnera toujours aux parents inquiets ou perplexes la clé qu'ils cherchent. A eux ensuite d'en faire un emploi judicieux.

Dr Jean Hoppeler: *Comment Anne devint mère*. Editions Delachaux & Niestlé, Neuchâtel. — Trop de mères hésitent encore, devant leur fillette qui grandit, à aborder les problèmes de la maternité. Timidité, maladresse, pudeur mal comprise? Quoi qu'il en soit, il y a un grave danger à ne pas initier l'enfant à son futur rôle. Ce petit livre montre de quelle manière peut se faire cet enseignement et comment la plus entière franchise peut s'allier à la plus grande délicatesse.

Les Entretiens sur l'Éducation peuvent donner aux mères (auxquelles ils sont d'ailleurs dédiés) d'utiles conseils sur toute sorte de questions éducatives.

Ils paraissent chaque mois, sont édités à Genève (6, Boulevard Helvétique) et coûtent 1 fr. 50 par an.

L'Œuvre suisse de lecture pour la jeunesse (O.S.L.J.) nous a envoyé son onzième rapport annuel, tableau du magnifique essor de cette œuvre qui procure à nos jeunes de bonnes et saines lectures illustrées, d'un prix modique et dues à des auteurs de chez nous. En 1942, 18 brochures ont été publiées — soit au total 340.000 exemplaires — dont 9 en allemand, 4 en français, 5 en italien. On peut demander le onzième rapport au Secrétariat de l'O.S.L.J., Zurich 1, Stampfenbachstrasse 12. Il est envoyé gratis et franco.

NOTRE SERVICE GRAPHOLOGIQUE

est ouvert à tous nos lecteurs aux conditions suivantes: 3 francs en timbres-poste pour une esquisse; 5 francs pour un portrait plus détaillé; 20 francs pour une étude complète. Pour l'orientation scolaire ou professionnelle d'un enfant ou d'un adolescent ou la connaissance des moyens éducatifs à lui appliquer, joindre aux documents le questionnaire spécial que nous envoyons contre 20 centimes en timbres-poste à toute personne qui nous en fera la demande. — Pour une étude comparative (mari et femme, enfants et parents, frères et sœurs, etc.), les conditions par personne sont celles indiquées ci-dessus. Les documents écrits à l'encre sur papier non ligné, signés, doivent porter les indications d'âge exact, de sexe, de profession éventuelle et l'adresse de l'expéditeur. Ajouter 20 centimes en timbres-poste pour l'expédition directe. Adresser la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », service graphologique, Zofingue.

COURRIER DES PARENTS

Cette rubrique est ouverte gratuitement à tous les parents. Ajouter à chaque demande un teur. Pour les problèmes individuels d'orientation, utiliser notre service graphologique (voir conditions ci-dessous). — Adresser la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », Courrier des Parents, Zofingue.

C-186bis « Mme H.C. » — Je suis, chère lectrice, sincèrement peiné de ce que vous me confiez, et mon désir, croyez-moi, serait de pouvoir vous aider. D'abord songez que vous allez avoir un enfant. Votre premier devoir — et je suis sûr que vous l'accomplirez — c'est de concentrer toutes vos forces, toute votre sollicitude, tout votre amour, sur ce petit être qui va venir au monde et qui est irresponsable de la peine que, en même temps, vous portez en vous. Cet enfant et les deux autres que vous avez le bonheur d'avoir doivent vous aider à supporter votre épreuve et à vaincre. Car dites-vous bien que seul le temps et votre attitude faite de calme, de dignité et d'acceptation feront revenir votre mari à de meilleurs sentiments, et lui montreront tout à coup le tort qu'il vous a fait et la route qu'il doit reprendre. Malgré les faits, il est très possible que son cœur soit près de vous et de ses enfants. Croyez-moi, ceci est l'essentiel et permet de tout espérer. Mais peut-être, chère lectrice, avez-vous eu vous aussi des torts? Votre idée de consulter un ou une psychologue est bonne; cela vous aidera certainement à surmonter victorieusement cette crise. Encore une fois: bon courage, chère lectrice! Le temps arrange bien des choses. Par vos enfants, vous vaincrez!

ED-23 « Jeanromane » — Votre lettre, chère lectrice, me paraît devoir intéresser un grand nombre de mamans; il leur sera utile que je la reproduise ici, avant de vous faire connaître ma réponse. « Mes enfants, écrivez-vous, sont en vacances avec une cinquantaine de garçons et fillettes de leur âge. Lors de ma visite, ma fillette me confie qu'elle a un bon ami et que son frère a aussi une bonne amie. J'ai souri à ses confidences: il a un joli prénom, un joli visage, une voix très douce, il partage avec elle les friandises qu'il reçoit. Tout cela est apparemment gentil et enfantin. Je devrais être heureuse de la confiance de ma fillette et pourtant je dois avouer que j'ai, au fond, un peu peur. C'est que j'ai lu un ouvrage en allemand: *Jakobli*, de Henselmann. Probablement que ce livre vous est connu. Il contient certains passages sur les relations entre garçons et fillettes et à l'en croire il n'y aurait ni pureté, ni même propreté dans ces affections. Ma fillette m'a dit entre autres que la maîtresse qui dirigeait la colonie l'an passé, et qui était une personne mariée et plus âgée, défendait aux enfants d'avoir des « bons amis » tandis que celle de cette année, presque une jeune fille, le permettait. Il y a donc des éducateurs qui sont pour et d'autres contre? Et à votre avis, quelle doit être l'attitude d'une maman qui voudrait rester le plus longtemps possible la confidente de ses enfants? »

Il y a deux méthodes éducatives également dangereuses l'une et l'autre: celle qui consiste à voir le mal partout; et celle qui ne voit le mal nulle part. Il serait vain et maladroit de vouloir interdire à des enfants d'avoir de petits amis qu'ils préfèrent à d'autres. En dehors des questions d'ordre sensuel, il y a des sympathies et des antipathies, des attractions et des répulsions d'ordre affectif. Le plus souvent, c'est nous, adultes, qui mettons dans le terme « bon ami » ce qu'il ne devrait pas contenir; nous projetons sur nos enfants nos propres pensées assez troubles, souvent même très laides. Ainsi, nos craintes, nos doutes, nos interdictions finissent-ils par provoquer dans leur âme ce que nous prétendions vouloir éviter. S'il y a des éducateurs qui sont pour, d'autres contre, c'est qu'il y a dans cette question des « bons amis » le pour et le contre; comme en tout. Le pour, c'est le bonheur qu'éprouvent deux enfants à se sentir attirés l'un vers l'autre, à partager leurs jouets, leurs friandises, à se raconter leurs petites histoires, leurs grands secrets, à se promener la main dans la main, sans rien dire. Le pour, c'est de meubler ainsi leur âme de souvenirs qui compteront parmi les plus merveilleux de leur vie. Le contre? Ce sont les sentiments plus troubles qui peuvent naître de ces affections, la sensualité, le vice, qui peuvent les détourner de leur but véritable. Mais c'est là une question de tempérament et moins de circonstances. Ce qu'il faut combattre, c'est la cause et non ses manifestations. Un enfant sain, équilibré, élevé dans une atmosphère de propreté physique et morale, de droiture, de confiance, trouvera tout naturel d'avoir un bon ami, une bonne amie. Si vous le lui interdisez, c'est que vous n'avez pas confiance en lui. Qu'une surveillance discrète s'impose, cela va de soi. Mais que la crainte, le doute, la méfiance s'y mêlent, cela est de très mauvaise psychologie. Encore une fois: voir le mal, c'est souvent le mettre là où, auparavant, il n'était pas. G. R.

★ LA REPUBLIQUE TURQUE A VINGT ANS

Un journaliste turc nous dit la signification de cet anniversaire

Vingt années ne sont pas grand'chose dans la vie d'un régime. L'exemple italien prouve grandement qu'elles sont loin de suffire à affermir ses bases et à assurer sa vitalité. Pourtant comparée à celle de Mussolini l'œuvre d'Ataturk a une toute autre carrure. La Turquie moderne n'est pas une façade; son existence, loin d'être compromise par une politique d'aventures, est assurée par une sage et habile neutralité.

L'histoire est capricieuse et parfois dédaigneuse de la logique, personne ne saurait affirmer que le régime républicain turc sera immuable, personne non plus ne peut se dire persuadé que la sage politique turque préservera jusqu'à la fin l'indépendance et l'intégrité du pays. Depuis quelques semaines de sourds nuages venant de la frontière soviétique ne se sont-ils pas accumulés dans le ciel turc? Mais il est une œuvre que ni les caprices politiques ni les aléas de la guerre ne parviendront à détruire ou même à entamer. C'est le grandiose effort de réforme sociale, morale, religieuse et économique entrepris par Kemal Ataturk et poursuivi par Ismet İnönü. C'est pourquoi cette date du 29 octobre 1923 a une signification toute spéciale pour le peuple turc, car elle marque une nouvelle phase de la vie nationale.

Voilà pourquoi la Turquie unanime communiera dans un même sentiment d'orgueil, de confiance et de gratitude. Les observateurs étrangers ne s'attachent trop souvent qu'aux manifestations politiques et au pittoresque de la vie turque, en négligeant le caractère profond de la révolution kémaliste; c'est-à-dire la transformation totale de la conception de vie et des mœurs de ce pays.

Par exemple, l'abolition du sultanat n'a pas été une de ces habituelles révolutions de l'immédiate après-guerre. Elle constitua un événement sensationnel qui aurait, un an plus tôt paru totalement impossible même aux esprits les plus audacieux, car le sultanat avait réussi à lier intimement ses destinées à celles de la nation turque. C'est comme si, au Japon, on songerait à détrôner le Mikado. La suppression du califat fut un acte encore plus radical, si l'on songe que toute l'histoire turque ne fut qu'une lutte religieuse au service du pan-islamisme. Avec la proclamation de la république, le général Mustapha Kemal biffait d'un trait de plume toute la tradition ottomane. La Turquie n'était plus une province de cet empire immense, mais peu homogène, elle était désormais un pays indépendant qui entendait vivre sa vie propre.

Plus encore essentielles que ces changements de la vie politique, furent les réformes dans la vie privée de chaque citoyen.

Il est bien plus facile d'influencer des opinions politiques que de modifier des institutions, pénétrer dans les foyers, bouleverser des habitudes, des traditions. Or toute l'œuvre kémaliste a été un essai continu de transformation du mode de la vie de chaque citoyen, la transformation de tout un peuple qui passa en quelques années de l'atmosphère

asiatique à celle de l'Europe. En fait, on ne connaît cette évolution que dans ses grandes lignes, ou plutôt à travers quelques détails impressionnants. L'abolition du harem frappe les imaginations, alors qu'elle ne constituait

majorité des Turcs pratiquait la monogamie. Les exceptions se constataient surtout chez les paysans qui se mariaient plusieurs fois afin de disposer des bras supplémentaires pour les travaux des champs. Ces co-femmes

Certes, la liberté accordée à la femme turque a une signification beaucoup plus importante, car il n'a pas été facile d'amener le mâle à renoncer à ses préjugés et à ses prérogatives. Avant Kemal, la femme turque était cloîtrée et voilée, elle ne pouvait parler avec des étrangers, porter des toilettes, danser, avoir une profession, et même dans les trams ou dans les trains elle devait prendre place dans des compartiments spéciaux. Ce fut le miracle du régime kémaliste de réussir en quelques années ce qui dans d'autres pays aurait demandé des siècles.

Aujourd'hui la Turquie est avocate, juge, secrétaire, écrivain et même aviatrice.

L'abolition du fez allait aussi à l'encontre de toutes les traditions. Essayez d'obliger les Suisses à changer du jour au lendemain de coiffure... Même dans les pays totalitaires on n'a pas osé prendre des mesures aussi radicales que le remplacement de l'écriture traditionnelle par les caractères latins. Du jour au lendemain, des millions de gens se virent dans l'impossibilité de lire et d'écrire. Quelques années plus tard, non seulement ils reconnaissaient que la nouvelle écriture était plus facile et plus pratique, mais des milliers d'ouvriers et de paysans juraient reconnaissance éternelle à Ataturk qui, en leur donnant la possibilité d'apprendre à lire, leur avait ouvert des horizons nouveaux. L'épuration de la langue de ses termes asiatiques qui la rendait parfois presque incompréhensible, permit un essor nouveau de la littérature comme les autres réformes culturelles, rendirent possibles une renaissance de l'activité artistique. La Turquie a aujourd'hui ses écoles de peinture, de sculpture, ses expositions, son Opéra et son Conservatoire national. Le plus isolé des paysans d'Anatolie lit quotidiennement son journal et écoute le soir à la Radio un concert symphonique ou une représentation de « La Mégère apprivoisée ».

La tâche administrative du gouvernement a été tout aussi ardue: assainir les finances grevées par le lourd héritage ottoman, sauver la livre turque, organiser le commerce extérieur sur des bases solides, libérer l'économie nationale de la lourde hypothèque des capitaux étrangers, favoriser l'agriculture et, renouant ses méthodes et en lui procurant les machines, utiliser au plus haut point les richesses naturelles du pays en créant un réseau ferroviaire à même de résoudre le problème des communications, problème extrêmement ardu vu les distances et le misérable état des routes.

Deux grandes tâches se révèlent d'intérêt primordial: l'industrialisation et l'armement. Bien avant les Etats totalitaires, le gouvernement turc s'était rendu compte qu'une certaine autarcie industrielle était fonction de la sécurité du pays. Un plan quinquennal fut décidé afin de créer un grand nombre d'usines qui fonctionnent actuellement, comme les sucreries et les filatures de coton, à plein rendement. La Turquie possède aussi maintenant une industrie lourde, sur laquelle on fait

(Suite au verso)



Ankara, la jeune capitale de la Turquie moderne, vue du péristyle du musée.

que la conclusion d'un long procès initié dès la moitié du siècle dernier. On a tort d'ailleurs de considérer l'institution du harem comme je ne sais quoi de libertin et de « mille et une nuits ». Le harem n'était pratiquement que l'ensemble féminin d'une famille et la partie de la maison où ne pouvait pénétrer l'étranger. Depuis longtemps la très grande

s'entendaient d'ailleurs entre elles bien mieux que l'épouse légitime européenne et les maîtresses de son mari, ce qui fait dire aux anciens Turcs que le système qui limitait l'homme à un certain nombre d'épouses est bien meilleur que l'actuel puisque maintenant le Turc se permet, tout comme l'Occidental, le luxe d'un nombre illimité d'aventures.



Kemal Ataturk, fondateur de la Turquie moderne.



Cavalerie turque. Soigneusement équipée et instruite, l'armée est motorisée dans une forte proportion.

(Photo R. Houille)



M. Ismet İnönü, président de la République.

Une mine vaudoise de charbon



La pénible position du mineur extrayant du charbon à l'aide de la perforatrice.

Quand on apprend peu après le début de la guerre qu'on avait découvert du charbon en plein canton de Vaud, à deux pas de Lausanne, on crut à une plaisanterie, une « galéjade » comme disent les Marseillais... mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence devant la qualité et la quantité du combustible extrait des mines de Belmont et ceux qui, avec malice, avaient mis dans le même sac, Vaudois et Marseillais, en furent pour leurs frais!

Ce qu'on ignore généralement, c'est que la découverte des mines de charbon de Belmont, remonte à près de deux siècles! C'est en effet vers 1750, alors que le Pays de Vaud était encore sous la domination bernoise, que le premier acte de concession fût accordé,

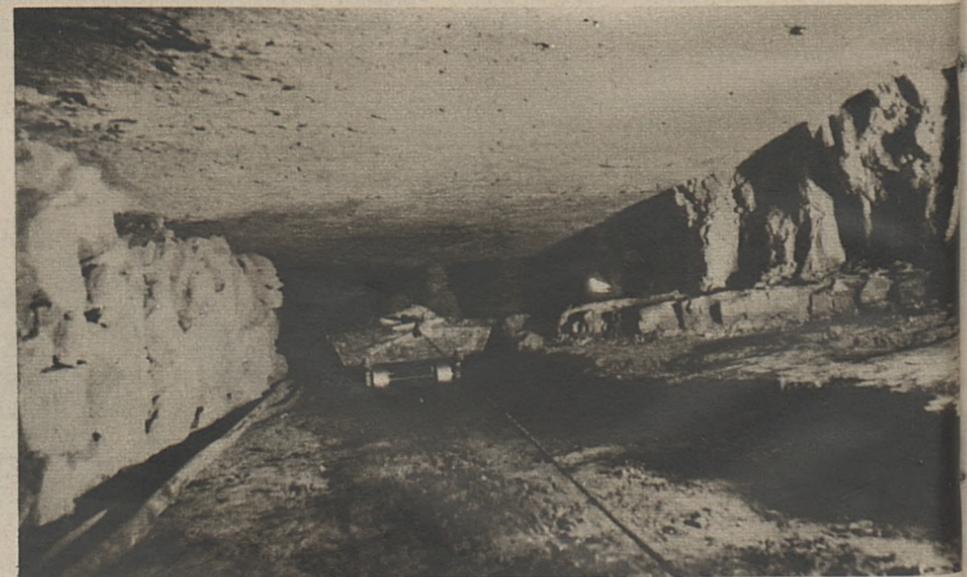
acte qui se trouve encore actuellement dans les archives de la ville de Berne.

Par la suite, plus de 60 concessions furent accordées, mais une seule mine était encore en exploitation pendant l'autre guerre, soit la mine Tröhler qui sortit mille tonnes de charbon. Grâce à l'amabilité de son directeur, M. Marcel Morel, j'ai eu l'occasion de visiter en détail, la mine du Flonzel, sise sur la commune de Lutry, entre les villages de Belmont et de La Conversion.

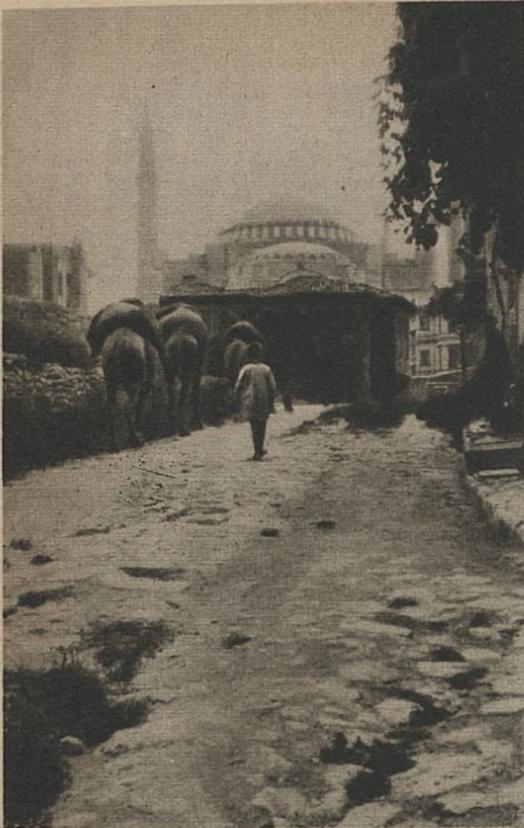
A une échelle très réduite, l'exploitation de cette mine de charbon est à peu de choses près la même que celle de Charleroi en Belgique que j'ai eu la chance de voir également. Mais alors que là-bas, le fond du puits est



Comment on aménage une galerie de mine.



Un vagonnet, appelé bac, actionné à bras d'homme, monte le charbon à la galerie principale. (Photos Emile Gos, Lausanne)



La Turquie d'il y a vingt ans: rue à Stamboul (Photo Poffet)

le silence pour des motifs de sécurité militaire. Mais il suffira de dire que non loin d'Ankara, et à Istanbul, il y a des usines qui construisent des avions et des moteurs d'avions!

Dès sa fondation, la République turque a consacré les trois quarts de son budget à l'armée qu'il a fallu complètement moderniser et doter des moyens techniques dignes des nouvelles exigences de la guerre. Aujourd'hui la Turquie peut disposer d'au moins cent divisions parfaitement équipées et motorisées, de



Plus de femmes voilées en Turquie, mais des aviatrices, des étudiantes, des femmes d'action, en un mot!



La nouvelle génération turque est sportive dans l'âme. Que de transformations dues à K. Ataturk, l'infaillible « père de la patrie » décédé prématurément voici quelques années! (3 photos « Turquie kémaliste »)

tanks et d'avions, d'une flotte capable de défendre ses côtes. Cette armée n'est pas seulement la garante de sa neutralité, elle est aussi un facteur qui pourrait, le moment venu, jouer un rôle assez décisif dans le conflit actuel.

Qui aurait prévu une telle évolution quand, voici exactement vingt-cinq ans les plénipotentiaires turcs signaient un armistice avec les Alliés? L'exemple français et celui de l'Italie suffirent à faire comprendre comme il est difficile pour un pays meurtri par une longue lutte inégale de remonter la pente. Mais Kemal Ataturk et Ismet Inönü tentèrent ce qui semblait impossible: ils réunirent une armée sur le territoire national et commencèrent la lutte. Lutte contre leur propre gouvernement, contre l'envahisseur et contre les Alliés victorieux, cela seuls, sans appuis, sans armes, sans une seule chance sérieuse de réussite. Le génie des hommes ne suffit pas à expliquer cette épopée, il doit y avoir eu certainement une part de divin, une influence irrésistible du destin. Car comment admettre autrement que les troupes d'Ataturk, que l'on pourrait comparer à l'armée de Mihailowitch qui lutte aujourd'hui en Serbie, réussirent d'abord à mettre en déroute les forces régulières du Sultan, puis à battre à Ankara, au Sakarya et à Dumlupinar les puissantes divisions grecques, à rejeter à la mer et à imposer aux Alliés la première modification aux traités de paix qu'ils avaient conçu et imposé aux vaincus de 1918.

Dans cette Ankara riche en traditions, mais alors si pauvre en maisons, Kemal Ataturk fonda le 29 octobre 1923 au cours d'une dramatique séance de la grande Assemblée nationale, la République qui n'était pas seulement le couronnement de ses entreprises militaires, mais la première pierre de l'édifice de la nouvelle Turquie. Kemal, imitant Mussolini, aurait pu tout aussi bien créer un régime dictatorial ou comme Napoléon, une dynastie. Le peuple n'aurait rien refusé à celui qui venait de le sauver de l'esclavage. Non, en prononçant le mot républicain, le général voulait rendre un hommage sincère et concret à l'idéal démocratique qui dorénavant devait être celui de son pays. Tous ceux qui furent ses collaborateurs étaient imbus des mêmes principes de liberté et d'égalité, tous voulaient affirmer leur conviction que le régime démocratique et parlementaire pouvait permettre au pays de panser ses plaies et de connaître finalement des jours heureux.

Lorsque dans le ciel d'Ankara monteront les fusées qui illumineront de mille feux les édifices ultra-modernes de cette capitale bâtie en vingt ans, les pensées des Turcs iront aussi vers Lausanne. Soit parce que la nouvelle génération doit son instruction et sa formation politique à l'université de cette ville, soit aussi parce qu'à Lausanne, un 24 juillet, fut signé l'acte diplomatique qui consacra la Renaissance turque et permit à la jeune république de vivre. Le Traité de Lausanne ne fut pas seulement un grand succès de l'actuel président, mais le symbole de la vitalité, de la farouche volonté d'indépendance et de l'héroïsme du peuple turc.

E. Nerin GUN.

Une fois de plus, la Semaine suisse nous convie à nous pencher sur nos industries. Or, celles-ci accomplissent des prodiges pour travailler en dépit des difficultés de l'heure. Elles trouvent même le moyen d'innover de façon intéressante. Soyons-leur donc reconnaissants de leur effort et soutenons-les de notre mieux !

à 800 mètres de profondeur et que dans les galeries ce sont de pauvres chevaux aveugles qui tirent les vagonnets, ici le puits n'a que 40 mètres et ce sont des hommes, sur de beaucoup plus petits parcours, qui remplacent les chevaux.

Là-bas, le pays est triste, sans soleil ; des files de mineurs au teint gris circulent dans la ville hérissée de constructions sales et noires, de silos géants et de véritables montagnes de remblais ; ici au contraire, ce coin de vignoble est plein de soleil éclatant de lumière et l'on voit de la gare de La Conversion, à l'heure de la relève, la masse des ouvriers montant à la mine, en discutant, la veste sur l'épaule, comme s'ils allaient simplement à la fabrique ou à l'usine.

Et pourtant, prenez l'une, prenez l'autre, c'est le même travail souterrain, obscur, pénible, voire même dangereux, travail qui devrait être épargné à l'homme parce que malsain et anormal. Les nôtres le supportent parce qu'ils savent que c'est du « provisoire » tandis



Un groupe d'invités descend dans la mine.

qu'eux, les vrais mineurs de profession, c'est de génération en génération que la mine les absorbera...

Une mine comme celle du Flonzel demande quand même toute une vaste installation ; baraquements, machinerie qui actionne le treuil remontant le charbon et les déblais, transformateur alimentant les machines en énergie électrique, et permettant l'éclairage des bâtiments et des galeries de la mine.

En bordure de la route, des silos déversent le charbon dans des camions qui vont le décharger à la gare de La Conversion. Trois échelles successives descendent jusqu'au fond du puits à l'entrée de la galerie principale d'où partent divers embranchements.

Accompagné du géomètre de la mine, nous avançons dans la galerie qui a été creusée au moyen de trous de mine forés dans la roche à l'aide des perforatrices à air comprimé. Ces trous de mine sont chargés d'explosifs qui permettent de dégager ainsi une section de la future galerie (l'avancement normal, équipe de jour et de nuit, varie de 1 à 4 m. par jour, suivant la nature du terrain).

Au fur et à mesure de l'avancement, de forts étayages constitués par de gros troncs de sapins, maintiennent la galerie en bon état. Pour atteindre le charbon, on est obligé de creuser de la galerie principale une quantité d'autres galeries plus étroites, montantes et descendantes, où partout des bacs, actionnés par les ouvriers, ramènent déblais et charbon.

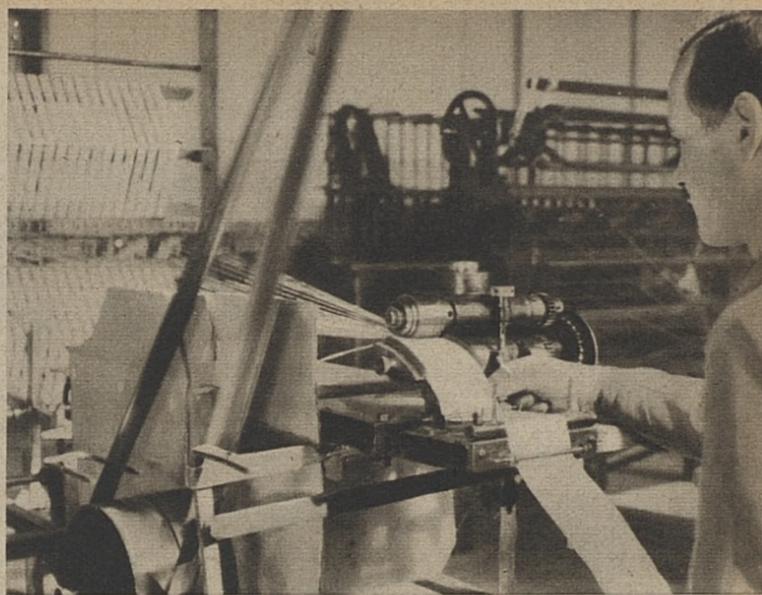
Le filon de charbon forme une couche d'une épaisseur variant de 6 à 22 cm. selon les zones ; il est extrait de la roche par des mineurs travaillant dans des positions très inconfortables, couchés sur le flanc, éclairés par des lampes à acétylène.

L'extraction mensuelle est d'environ 500 tonnes d'un charbon rappelant celui de la Sarre. L'entreprise, qui occupait au début de son exploitation 35 ouvriers, en a près de 150 aujourd'hui, la plupart sont des chômeurs de toutes conditions sociales, ayant appris ce métier sans aucune formation spéciale.

Leur travail rend des services considérables à notre industrie et par là même à notre pays en procurant un gagne-pain à des milliers d'autres ouvriers. Emile GOS.



Cette machine tresse les bandelettes de cellulose en un large ruban dont l'aspect pourra être modifié à volonté selon le dessin de l'échantillon.



Actuellement, nombre de « chapeaux de paille » sont en viscose. Les rubans de cellulose sont coupés en bandes étroites, à l'aide de la machine ci-dessus, puis enroulés (machine à l'arrière-plan).

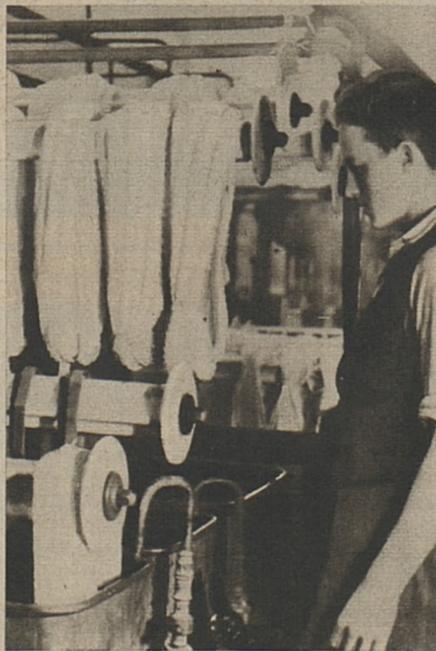
Une industrie peu connue

La fabrication des chapeaux de paille à Wohlen (Argovie)

Le couronnement de la toilette féminine n'est-il pas le chapeau, changeant comme la mode et, comme elle, capricieux ? Quelle ingéniosité, quelles recherches en effet, demandent la création de ces petites merveilles qui accompagnent si bien la beauté de nos compagnes. En Suisse, c'est à Wohlen (Argovie) qu'est la patrie de la paille et des innombrables matières qui ont pris ce nom.

Avec ses maisons nichées dans la verdure, Wohlen fait penser à un centre rural plutôt qu'industriel. La population n'est en effet pas totalement industrialisée, le marché de la paille suivant les fluctuations de celui de la mode, éminemment saisonnier. Les métiers ne travaillent que l'hiver avant la « saison » qui commence avec les premiers rayons du soleil printanier, pour livrer à temps les tresses et les formes nécessaires. L'été, les métiers dorment et presque toute la population retourne aux travaux des champs, qui tiennent une large place dans son existence. A Wohlen, l'industrie de la paille remonte au XVI^e siècle déjà. De simple travail à domicile, elle prit bientôt une ampleur remarquable. La paille de seigle, produite sur place, fut d'abord seule travaillée et servait à confectionner de grands chapeaux aux bords amples et gracieux, complétant harmonieusement les costumes régionaux et protégeant les paysannes contre le brûlant soleil des moissons. Bientôt, la Suisse ne suffit plus aux fabricants d'alors comme champ d'activité et il fallut très tôt songer à étendre la vente. C'est à Jacob Isler, fils d'un fondateur de cette industrie à Wohlen, que revient le mérite d'avoir fait connaître son village à l'étranger. Simple colporteur, il commença à répandre les tresses et les cloches de paille. A leur tour, ses fils étendirent leur cercle de relations commerciales, apportant des produits variés et perfectionnés à l'étranger, à Paris notamment. La ville de Wohlen ne porte-t-elle pas le nom glorieux de « Petit Paris » en raison des liens étroits qui la lient à la grande capitale ? Bien vite, les fabricants se rendirent compte que la diversité serait une des causes de leur succès. C'est pourquoi l'on se mit à travailler des produits inattendus, tels que le bois, le raphia, le cubaï et même le chanvre, la soie et le crin. L'apparition de la soie artificielle, loin de concurrencer la paille, lui a donné un nouvel essor. Cette matière aux aspects multiples, si facile à teindre dans des tons variés et chauds, était spécialement destinée à devenir une matière de base de choix. Mate ou brillante, rigide ou souple, elle permit d'innombrables innovations. Le premier pas dans la voie du progrès était fait et venait à point nommé. En effet, la guerre et ses conséquences économiques allaient priver les métiers de leur matière brute. Sans crainte, avec un esprit d'organisation et d'adaptation digne d'admiration, les chefs d'industrie accueillirent et adaptèrent à la fabrication des tresses, tous les produits nés ces dernières années de l'industrie chimique et que notre pays est à même de produire en grandes quan-

tités. Noms étranges, certes : visca, pédaline, néora, tava, pontova, etc. et le cellux, si répandu chez nous. Etrange époque que la nôtre, où la même matière sert à confectionner des chapeaux, à recouvrir des confitures et à bien d'autres choses ! Fait plus remarquable encore : ces industriels ne se sont pas contentés de traiter ces matières faute de mieux : ils



Le bain qui donne à la paille la couleur et le brillant voulus.



Les tresses se cousent en spirales en partant du milieu de la coiffe. Une presse donne au chapeau sa forme définitive. (Photos ATP)

ont créé de nouveaux modèles, mettant en valeur les qualités propres à chacun de ces produits en sortant des chemins battus en prévision des résultats merveilleux que pourrait en tirer la mode. Devant l'échantillonnage d'une des fabriques, nous restons confondus. Le nom de « tresse » fait penser à un tissage terne, de modèle uniforme. Il n'en est rien. Quelle débauche de tons, de formes différentes, d'aspect et de toucher divers ! Telle tresse, semblable à une dentelle, légère et douce de ton, évoque une grande capeline sur des boucles blondes, telle autre de couleur agressive, mélangeant le mat ou brillant, nous fait aussitôt songer à un petit « Bibi », paré de mille fleurs et hardiment penché sur un joli visage. D'autres, plus sobres, font apparaître à nos yeux le chapeau sage de la petite bourgeoise. Ah ! l'on ne pense pas à regretter la paille, belle matière sans doute, mais combien uniforme !

Ce qui nous frappe plus encore, c'est la diversité des moyens de fabrication. Sur le seuil de quelques maisons, aux derniers rayons chauds de l'automne, n'avons-nous pas vu de vieilles femmes qui tressaient des galons, sur les métiers primitifs de leurs ancêtres ! Tout comme sur les métiers à tisser, la trame est actionnée par des pédales pendant que des mains habiles, quoique ridées, entremêlent les brins.

Les chapeaux tressés, les canotiers s'exécutent aussi à la main. Nous voici dans un atelier où une dizaine de jeunes femmes s'affairent gaiement, de la langue et des doigts... Devant un support, surmonté d'une forme cylindrique orientable et mobile, une jeune femme tresse un canotier. Le fond est terminé et le bord déjà ébauché. D'une main preste, faisant tourner le cylindre, elle entremêle, avec une dextérité qui nous laisse confondus, d'innombrables brins qui viennent se ranger les uns à côté des autres et former un bord régulier. Dans un angle de la pièce, autour d'une table où sont disposés les matériaux, d'autres ouvrières tissent des capelines. Elles tiennent un moule de bois sur leurs genoux et disposent sur celui-ci les brins en éventail. Puis en partant du sommet, elles retiennent tous ces brins par un autre qui s'enroule autour de la forme. Travail de patience et d'habileté.

Quel bel exemple nous donne l'industrie de la paille de cette ravissante petite ville de Wohlen où, malgré des difficultés multiples, les industriels ont toujours cherché à progresser quand même et malgré tout ! Honneur aux ouvriers qui ont conservé les traditions d'un vieux métier qu'ils aiment !

Combien de fois déjà a-t-on prêché : « Mesdames, portez des chapeaux ! Vous ferez preuve de distinction. » Nous ajouterons aujourd'hui : Portez des chapeaux de paille, non seulement vous serez plus élégantes, mais vous accomplirez un devoir national — bien agréable, n'est-il pas vrai ? — en soutenant cette belle industrie de chez nous.

René BRUGGISSER.



REPRODUCTION INTERDITE POUR LES
MAISONS DE TRICOTS CONCURRENTES

PULLOVER DE SPORT GENRE NORDIQUE

Fournitures: 200 grammes de laine noire, 300 gr. de laine jaune; 2 aig. No 3, 2 aig. No 2½.
Points employés: Point de côte double, 2 m. à l'endroit, 2 m. à l'envers. Point Jacquard. Le dessin Jacquard est obtenu en suivant le schéma dont chaque croix représente une maille. Bon côté endroit, mauvais côté à l'envers.

MARCHE DU TRAVAIL

Devant: Commencer sur aig. No 2½ avec 90 mailles et tricoter les côtes double pendant 10 cm. Continuer sur aig. No 3 en augmentant 70 m., réparties sur la première aig. Continuer par le point Jacquard et tricoter jusqu'à ce que le travail mesure 34 cm. Faire l'emmanchure comme suit: Arrêter 8 m. et diminuer une maille au début des 8 rangs suivants: A 10 cm. du haut de l'emmanchure, commencer l'encolure en rabattant les 18 m. du milieu et aux rangs suivants une fois 3, une fois 2 et deux fois 1 m. Lorsque l'emmanchure mesure 19 cm., biaiser les épaules en rabattant cinq fois 10 mailles.

Dos: Suivre l'explication donnée pour le devant sans encolure. A une hauteur d'emmanchure de 18 cm., biaiser les épaules comme pour le devant et rabattre les mailles restantes en une seule fois. Sur les aig. No 2½, monter 60 m. et tricoter les côtes doubles pendant 10 cm. Continuer sur aig. No 3 au point Jacquard en augmentant 40 m., réparties sur la première aiguille. Continuer en ligne droite pendant 15 cm. et augmenter au début et au bout de chaque 8me aig. 1 m. A une longueur totale de 52 cm., commencer l'arrondi en arrétant de chaque côté une fois 6 m., puis toujours 2 m. jusqu'à ce qu'il reste 30 m. qu'on rabat en une seule fois.

Montage: Après avoir fait les coutures des épaules, relever environ 110 m. autour de l'encolure et tricoter les côtes doubles pendant 5 cm. Rabattre les mailles et coudre l'ourlet. Repasser du mauvais côté avec un linge humide.

Modèle Marianne, Bâle. Voir le détail du dessin ci-dessus. Photo Ed. Hauri.



EN PRÉVISION DES VACANCES BLANCHES

TENUES SPORTIVES



PULLOVER DE SKI ARABESQUE

Matière: 450 grammes laine irrégulière, couleur noire; 2 pelotes de laine angora corail; 5 boutons bois noirs. Aiguilles Nos 3 et 3½. — Point employé: Côtes 2 endroit, 2 envers et point de jersey.

MARCHE DU TRAVAIL

Dos: Monter 60 mailles, aiguilles No 3. Tricoter un bord de côtes de 8 cm., aig. No 3½, point de jersey. Tricoter 24 cm. de hauteur en augmentant 1 m. de chaque côté tous les 4 cm. **Emmanchures:** Rabattre 6, 4 x 1 m. Tricoter 6 cm., diviser le dos en deux parties égales; tricoter chaque partie séparément jusqu'à l'épaule (longueur depuis l'emmanchure: 18 cm.). Biaiser l'épaule en trois parties égales et laisser les mailles de l'encolure sur un fil.

Devant: Monter 70 m. Tricoter de la même manière que le dos jusqu'à l'emmanchure. **Emmanchures:** Rabattre 8, 5 x 1 m. Tricoter 14 cm. jusqu'à l'encolure. Rabattre de chaque côté de celle-ci 4, 3, 3, 2, 2, 2, 2 m., etc. jusqu'à la largeur et hauteur de l'épaule.

Manches: Monter 20 mailles. Augmenter 2 m. à la fois à chaque fin d'aiguille pendant 10 cm. Mesurer de biais, puis augmenter toujours 1 m. jusqu'à 34 cm. de largeur. Diminuer 1 m. de chaque côté toutes les 8 aig. jusqu'au poignet. Tricoter celui-ci avec 4 aig. (48 m.), longueur 8 cm.

Encolure: Reprendre toutes les mailles. Tricoter un bord de côtes de 6 cm.

Montage: Repasser légèrement du mauvais côté avec un linge humide. Assembler les parties en couture. Broder les arabesques au passé avec la laine angora corail.

Modèle Juliane, Berne. Photo Bettina Muller.



« Schüss » - Costume de ski en laine skikade. La blouse est en fibrane peking.
Modèle Gaby Jouval, Zurich. Photo de Jongh.



« Chesa Veglia ». Ravissant costume en fibrane. Pullover en laine mohair
Modèle Paul Daunay, Genève. Photo de Jongh.

BAS DE SPORT N° 38 EN LAINE NATURELLE

Matière : 250 grammes laine couleur naturelle et brune, aiguilles No 2½. — **Points employés :** Côtes : 1 maille endroit, 1 maille envers; point de jersey pris du côté envers; dessin : 1 m. endroit, 2 m. envers, 4 m. endroit, 2 m. envers, 1 m. endroit, ainsi de suite.

MARCHE DU TRAVAIL

Monter 76 mailles sur 4 aiguilles. Tricoter 5 cm. en côte; faire le dessin de chaque côté de la jambe. Tricoter 10 cm., commencer les diminutions de la jambe en laissant 2 m. entre celles-ci. Diminuer 8 fois de suite en tricotant 2 cm. entre chaque diminution; tricoter ensuite 7 cm. jusqu'au talon; longueur du pied 19 cm. Broder les rayures au point de chaînette avec de la laine brune.

Moufles : 50 grammes de laine naturelle. Employer les mêmes points que pour les bas. Le gant se commence par le poignet et se tricote en rond. Monter 44 m. sur 4 aig. Tricoter 7 cm. de côtes et commencer le dessin au milieu du gant. Tricoter 2 cm. et commencer le pouce. Augmenter 1 m., tricoter 1 m., augmenter 1 m., tricoter les mailles restantes, tricoter 2 tours; répéter les augmentations en ajoutant 1 m. en plus, ainsi de suite jusqu'à 15 m. Mettre les mailles restantes sur un fil et continuer la main. Tricoter 8 cm. depuis le pouce; commencer les diminutions de chaque côté de la main en prenant 2 m. ensemble, puis tricoter 2 m. et diminuer 2 m. ensemble. Tricoter 1 tour par-dessus, ainsi de suite jusqu'à ce qu'il reste 4 mailles de chaque côté. Terminer le pouce.



Moufles et bas de sport blanc et brun. Modèles Juliane, Berne. Photo Bettina Muller.



« Belvédère ». Pullover en laine mohair. Modèle Andrée Wiegandt, Genève. Photo de Jongh.

Non, n'écris pas!

NOUVELLE INÉDITE DE MILDA CHAPPUIS

Un tas de bois fraîchement coupé en menus morceaux. De désespoir, ils bavaient leur sève, ces morceaux; on pouvait lire leur étonnement de ce massacre, sur leurs cernes, relevés comme de gros sourcils, en accent circonflexe...

— C'est sur ces bûches, jetées pêle-mêle, que ça avait commencé... Elle remplit un gros panier, puis cambra ses reins, faisant l'effort de le soulever.

— C'est trop lourd pour vous, je vais vous aider!

Elle sursauta et chut sur l'insidieux amas. Ses douze ans s'offusquèrent de tant de déveine. Un regard chargé d'orage, braqué sur l'intrus, dit assez la rage impuissante.

— Ne voulez-vous pas que je vous aide?

— Comment t'appelles-tu?

— Nicolas!

— Nicolas! (Du coup le minois hâlé de la petite fille s'éclaira.) Nicolas! mais c'est un nom magnifique, sais-tu? Ça sent bon... ça sent la fête de Noël... le chocolat... les mandarines...

Elle se campa sur ses petites jambes bien faites et dorées.

— Alors, viens, Nicolas, aide-moi, papa veut que je transporte ce gros tas d'ici ce soir. C'est lourd et ça m'ennuie!...

— Je vous aiderai!

— Pourquoi me dis-tu vous? comme à une dame.

— Parce que... (le garçon prit un air embarrassé) parce que tu regardes comme une dame!... Comment t'appelles-tu, toi?

— Blulette.

— Blulette!

Il parut sidéré et considéra l'enfant: statuette de bronze aux yeux marrons, des cheveux indisciplinés, fins extrêmement, un nez impertinent, une bouche grande, à peine déformée par un pouce trop complaisant... Visiblement, Nicolas cherchait à comprendre. Il sut tout à coup. C'était le front, l'immense front seul, qui mettait tant de lumière sur ce visage brun, et il décida soudain:

— Ton nom aussi est joli, il est clair...il te va bien...

— Quel âge as-tu? Nicolas.

— J'ai quatorze ans.

— Tu habites ici?

— Oui... depuis hier! là, tout près.

— Alors, nous sommes voisins, je suis bien contente... Maintenant, aide-moi!

Le garçonnet acquiesça et le tas de bois disparut en un clin d'œil.

*

— Nicolas!

— J'arrive, mon petit. Tu es en avance!

L'étudiant a retiré sa casquette et plaqua deux baisers fraternels sur les joues de son amie.

— Cette idée, Nicolas, de toujours dire *mon petit*, puisque je m'appelle Blulette!

Il rit. Cela transforma son visage, le fit presque beau.

— Tu es tellement *mon petit*, Blulette, tu l'es... tu sais bien... depuis le jour où je t'ai découverte, juchée sur un monceau de bûches!

— Dis-moi, dis-moi, Nicolas, comment cela va là-bas?...

— Là-bas? Ah! à l'Université? Oh! Blulette, je te raconterai à un autre moment. Vois-tu, je voudrais que ce premier jour de vacances soit consacré uniquement à un pèlerinage!

— Quel grand mot!

Espiègle, la jeune fille éclata de rire. La statuette avait grandi, ses seize ans faisaient d'elle presque une femme, avec tous ses défauts, avec toutes ses qualités, avec tous ses penchants. On ne savait ce qui, sur son étrange visage mentait: la bouche sérieuse ou les yeux moqueurs.

Mais on pouvait en être sûr: la chrysalide était à la veille de devenir papillon!

— Ne te moque pas toujours, Blu, je suis sûr que c'est de l'amour qui emplit nos cœurs.

Elle fit une moue.

— Je ne crois pas!

— Et pourquoi ne le crois-tu pas?

— Ce n'est pas ainsi l'amour, dans les livres, tu sais!

— Non? Qu'est-ce donc alors qui préside à notre entente depuis quatre ans?

Elle négligea de répondre, parce qu'en parlant, ils étaient arrivés dans la cour, théâtre de leur premier contact.

— Tu vois, Blu, tu étais-là... ta robe était bleue, tellement courte sur tes jambes ambrées. Tu avais ton air des plus mauvais jours, mais tu as tout de même trouvé que mon nom sentait le pain d'épice et le sapin de Noël!

Elle plaça sa main menue dans celle de Nicolas.

— Oui... et puis, c'est là-bas que nous nous reposons, lorsque nous étions fatigués de jouer. Tu voulais toujours m'embrasser!

— C'est vrai... et j'en ai de plus en plus envie!

Le visage de Nicolas s'anima, un bouleversement, pour lui incompréhensible, mit de l'exaspération dans son être. Mutine, Blulette s'obstina:

— Mais puisque je te dis que ce n'est pas ainsi l'amour! Je le sens, moi, je le sens... Ce doit être quelque chose de merveilleux, quelque chose d'autre qu'une poignée de mains, qu'un baiser sur la joue ou...

A l'ombre du vieux tilleul, il la saisit soudain, il la maintint presque brutalement sur sa poitrine, un monde ailé butinait, absolument indifférent...

*

— Le train a-t-il du retard?

— Non, mademoiselle, il est annoncé.

Blulette était radieuse, elle sentit quelque chose d'inouï dans sa poitrine. Cela battait si fort qu'elle en éprouva un malaise. Ce train qu'elle attendait allait lui ramener Nicolas. Non plus un Nicolas étudiant, non plus un Nicolas quelconque, non... un Nicolas docteur en droit! Elle se l'imaginait depuis des semaines, — ces longues semaines de séparation — ce Nicolas-là! Et le visage tiré, et les yeux soulignés de fatigue disparaissaient, remplacé par un autre très tendre, très posé aussi. Un visage que Blulette, en pensée, prenait dans ses mains, caressait doucement... En même temps que le succès des examens finaux, leurs fiançailles seraient fêtées.

— Nicolas!

— Blu! ma petite fiancée, enfin!

Sans s'inquiéter le moins du monde des regards amusés qui convergeaient vers eux, ils s'étreignirent.

— Rentrons vite!

— J'ai une surprise pour toi, mon chéri.

— Oui? Dis vite!

— Non, je ne peux pas te le dire, cher impatient, je ne pourrai que te le lire...

— Je ne comprends pas, mon petit.

— C'est une surprise que je te prépare depuis longtemps déjà... Nicolas, tu sais combien j'aime écrire, combien j'aime mettre à profit ce que mon imagination me dicte... Cette fois, chéri, ce n'est pas mon imagination qui est responsable, j'ai... j'ai raconté notre merveilleuse histoire, depuis le jour de notre première rencontre jusqu'à... aujourd'hui! Je voulais que tu ne la lises qu'une fois imprimée, je comptais t'offrir mon premier livre le jour-même de nos fiançailles. L'éditeur n'a pu y arriver... Elle regarda Nicolas et fut surprise de son air fermé.

— Tu es content, mon chéri? Je suis certaine d'avoir du succès, on aimera ce livre, tu verras, Nicolas! mais... tu ne dis rien?

— Je ne dis rien, chérie, j'attends, pour te répondre, de t'avoir entendue...

*

Un peu plus tard, Blulette s'installait en face de son fiancé. Un rien d'émotion fit trembler sa voix lorsqu'elle lut: « Une merveilleuse histoire... C'est sur ces bûches jetées pêle-mêle que ça avait commencé... »

Suite à la page 14



PENSONS AUX VIVANTS!

J'ai vu une femme en deuil, pâle et défaite, pleurer près d'une tombe et gémir:

— Mon amie, oh! mon amie!

Quelqu'un qui traversait le cimetière lui dit:

— Qui pleures-tu si amèrement?

— Oh! répliqua la femme, c'est quelqu'un que je n'ai pas assez aimé quand elle vivait et dont j'apprécie seulement maintenant l'inestimable valeur.

— Et que ferais-tu si elle t'était rendue?

L'affligée répondit:

— Je ne l'offenserais jamais par un mot dur, je saisis toute occasion de lui témoigner mon affection, non seulement par des paroles aimantes, mais par des actes positifs. Oh! si elle pouvait revenir!

— Amie, lui dit l'étrangère, ne perds plus de temps en regrets inutiles. Retourne chez toi, et... chéris les vivants — car eux aussi mourront un jour... Le bonheur! c'est rendre heureux... N'y a-t-il donc personne à égayer, personne à aider, personne à consoler, personne à entourer d'affection autour de nous?... Ah! que les morts nous parlent et nous disent: « Aimez les vivants! »

Bn.

MAISON GENEVOISE

MEUBLES
PERRENOUD



SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉTABLISSEMENTS
JULES PERRENOUD & C^{IE}

CRÉATEUR ET SEUL FABRICANT DU LIT-DOUBLE
COURUSSE breveté en Suisse et à l'Étranger.





Photo Izard, Lousanne

CIMETIÈRE

Quand de ma toute simple vie
me retirera le Seigneur,
je voudrais un saule qui plie
sur ma tombe, et toujours des fleurs
dans cet agreste cimetière
en pente derrière chez nous...

On y trouve des primevères
au printemps sous les cyprès roux
parmi l'herbe et des pâquerettes.
Quelques ifs, un platane vert
dont les feuilles raides craquent
ombrent les tertres où se perd
la pierre en des fleurs campagnardes.
On y sent le lierre et le thym.
Parfois un chat dort ou musarde
au pied des hauts murs... Un bassin
s'enfouit dans les graminées...

En cette odorante clarté,
j'aimerais une croix veinée ;
pour horizon, la majesté
des montagnes de la Savoie,
une frise de peupliers
sur des collines qui ondoient
et le Léman calme et lointain...

Je serai bien dans cette terre
qui regarde dans le matin
les longs brouillards sur la rivière
et le village brun, qui boit
le soleil et l'averse fine,
qui fleurit, qui chante, qui voit
l'amour au pied de la colline.

VIO MARTIN.

SUITE DE LA PAGE 12

Nicolas, depuis un peu plus d'une heure, écoutait, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil. Un seul geste rompait son immobilité : il secouait sèchement, d'une manière qui lui était personnelle, sa cendre...

Bluette s'interrompt une seconde et leva les yeux.

— Ça va, Nicolas ?

— ...Continue, si tu n'es pas trop fatiguée.

Elle reprit alors :

« Dans la cour, à l'ombre du vieux tilleul, il la saisit soudain, il la maintint presque brutalement sur sa poitrine d'adolescent... »

Nicolas bougea subitement. Son grand corps se plia en avant et ses mains fouillèrent ses cheveux.

Bluette hésita avant de poursuivre. L'attitude de son fiancé la déroutait.

Il était fort tard, les heures avaient coulé, l'histoire d'ailleurs touchait à sa fin. Un peu cassée par la fatigue, la voix dit : *« Le train arrivait, elle sentit une émotion inouïe la gagner, elle eut peur un instant de n'avoir plus de force... deux bras forts l'avaient saisie, leurs lèvres enfin... »*

— Non ! non et non !

Bluette sursauta. Stupéfaite, elle regardait Nicolas, hors de lui, cramponné au bras de son fauteuil.

— Tu ne publieras pas cela, Bluette, c'est notre amour, c'est notre bien... Non, tu ne donneras pas notre amour en pâture, non...

— Mais Nicolas ! qu'y a-t-il ? Où est le mal ?

Il s'emporta, s'exprimant avec véhémence :

— Le mal ? Le mal, dis-tu ? Oh ! Blu, comment peux-tu me poser une question pareille ? Mais c'est notre histoire, la nôtre, que tu vas faire lire à tout le monde ; ne comprends-tu pas que c'est monstrueux, non, je ne pourrais le supporter. La pensée seule de voir ce livre dans des mains indifférentes, dans des mains impies, me fait souffrir, Bluette... Comment peux-tu ? Oh ! je t'en supplie, n'écris pas...

Bluette avait une moue significative, elle réfléchissait. Ce travail lui avait pris de longs mois, elle y avait mis le meilleur d'elle-même. Elle l'avait fait critiquer. En lui signalant quelques erreurs, on l'avait aussi encouragée à persévérer. Ce travail allait être édité, on lui prédisait le succès et maintenant...

Maintenant, Nicolas s'entêtait dans son idée ; à genoux devant la jeune fille, il suppliait :

— Tu ne le feras pas, Bluette, ma chérie... tu m'entends, dis ?

Elle fixait obstinément le mur. Il ne vit que son profil ; il se détachait, très pur, cela l'émouvait toujours ; il se fit plus câlin, sa voix caressait :

— Dis-moi, chérie, tu ne publieras pas notre histoire, n'est-ce pas ?

Avec cette voix-là, elle était vaincue. Elle avait à choisir entre son amour et son livre, elle le sentait. Elle choisit immédiatement : Nicolas était le maître. Elle ne le lui dit pas pourtant. Sa déception était trop récente. Elle posa distraitement sa main sur le front de son fiancé, puis, se levant soudain :

— Il est tard et je me sens si lasse, Nicolas... je te répondrai demain... bonsoir !

Ce ne fut que lorsque le dernier feuillet du manuscrit eut été consumé, qu'elle se glissa dans son lit. Elle ressentit comme une grande paix. Sur le point de s'endormir, elle murmura :

— Nicolas... mon ami de toujours, mon fiancé, mon amour, quelle joie tu auras... demain !

Nicolas ne viendrait la rejoindre que le soir, il serait donc bien assez tôt de passer chez l'éditeur vers la fin de l'après-midi. Elle se réjouit de donner à Nicolas cette preuve d'amour ; comme il serait heureux...

Bluette s'attarda à regarder les vitrines. Une grande librairie retint son attention. Elle resta soudain figée : là, en lettres grasses, s'étalait une liste :

« Livres à paraître : Une merveilleuse Histoire ! »

C'était comme une trahison. Oh ! pourvu que Nicolas n'ait pas vu cette liste erronée... Il fallait que cela prît fin...

Lorsque tout fut arrangé, elle se sentit soulagée : Nicolas pouvait venir, son cœur battit très fort à cette pensée...

La première chose qu'elle aperçut dans sa chambre, ce fut la lettre, posée en évidence sur la table.

— Nicolas ! mais... pourquoi m'envoie-t-il une lettre puisque dans moins d'une heure il sera là...

Elle sentit qu'elle tremblait en déchirant l'enveloppe, elle s'assit pour lire :

« Bluette, devant cette affiche qui me narguait, je me suis senti devenir fou... Bluette, comment as-tu pu faire cela ? Quel démon te pousse ? Je ne te savais pas cruelle, j'ai peine à croire que de soit toi, toi que j'ai adorée, qui me déçoit à ce point. As-tu manqué de courage pour me dire ton choix, ou est-ce par un raffinement de cruauté que tu as fait exposer ta réponse en horribles lettres noires dans cette vitrine anonyme ? Je ne sais. Je ne veux pas savoir... Je te souhaite donc du succès ! Tu as peut-être raison et je n'ai pas le droit de te faire perdre une chance de devenir célèbre... C'est un adieu que je te dis... puisses-tu ne jamais connaître l'effroyable vide, l'affreuse solitude dont je souffre. Il me semble qu'il n'y a plus place en moi que pour du dégoût, de la haine : c'est « ça » ton œuvre, Bluette... Adieu ! »

Nicolas.

Bluette était anéantie, incapable seulement de bouger. Elle restait là, cette lettre sur ses genoux, comme assommée. Pourtant, il fallait faire quelque chose, mais quoi ? quoi ?

La vue d'un téléphone placé près d'elle lui fit reprendre conscience. Comme un automate, elle composa le numéro :

— ...

— Ici, Bluette ! puis-je parler à Nicolas ?

— ...

— Merci !... Nicolas ! mon chéri, tu es victime d'une terrible méprise, je t'aime... ce n'est pas moi qui...

Un déclic. Un tout petit déclic et Bluette sut qu'elle parlait dans le vide. Elle restait là, l'écouteur en main, ne sachant au monde qu'en faire, n'ayant même plus la faculté de penser...

« Fini. C'était fini. Nicolas n'avait pas voulu l'entendre, il ne la croyait pas et il pensait qu'elle allait devenir célèbre ! Ah ! ah ! la superbe ironie ! Elle avait détruit son travail. Nicolas détruisait son bonheur... En l'espace de quelques heures, elle avait été dépouillée de tout. Vivre avec

au cœur cet horrible désespoir, ce mal insupportable, cette envie éternelle de pleurer, de crier, de hurler de douleur... »

Le pauvre visage avait perdu son ambre, rien ne l'éclairait, pas même le front. Il était traversé d'un pli, qui semblait être né soudain de cet excès de peine. La lettre de Nicolas gisait sur le plancher, toute froissée. Une phrase lui revint à l'esprit : « ...puisses-tu ne jamais connaître l'effroyable vide, l'affreuse solitude dont je souffre... »

« Nicolas !... Oh ! Nicolas, viens... reviens... »

Elle se laissa glisser sur le tapis et appuya sa tête lasse contre le fauteuil... Elle joua machinalement avec la triste lettre, puis, la dépliant à nouveau, l'examina. Elle fut surprise, ensuite, de n'éprouver ni rancœur ni ressentiment. La bourrasque venait de s'apaiser dans son âme, elle semblait terrassée.

La pensée de Nicolas s'élevait sans cesse en elle. La nuit, elle rêvait de lui, mais passait de ses songes à une pureté de l'esprit qui fait abstraction des choses de ce monde... Les visions qu'elle avait de lui étaient une source de bonheur et non pas une flamme aiguë et mordante. Ces visions, elles demeuraient en suspens, en dehors de sa peine et de sa souffrance...

C'est toute pénétrée de cet état d'esprit qu'elle laissa les jours s'écouler, ternes, monotones, interminables. Le silence et l'isolement lui devinrent peu à peu intolérables et le travail déplaisant. Bluette se sentit vaincue. Elle avait envie de mourir ; ça la prenait parfois, la tenait comme une obsession. Froidement, elle se représentait l'écœurant drame, — car elle le jugeait écœurant — ce devait être si simple d'avaloir un bon soporifique, de fermer portes et fenêtres, d'ouvrir les robinets du gaz, de s'étendre sur les carreaux de la cuisine... Son visage reflétait sa pensée, on y lisait la tragédie...

— Quel air grave, mademoiselle Bluette, on dirait que vous êtes à un enterrement !

Elle ne put s'empêcher de sourire, il ne croyait pas si bien dire !

— C'est presque ça ! Bonjour, où allez-vous ?

— Me promener ! Vous en êtes ?

— C'est une idée... une minute, je viens...

*

Ce qu'ils ne virent pas, en s'éloignant par la colline, ce fut cette jeune verdure dont les prés venaient de se vêtir, cet essor de la nature vers le renouveau. Rien n'arriva à les émouvoir : la régularité de ces peupliers le long du fleuve avec leur intervalle de lumière, ni le tumulte des eaux que la fonte des neiges avait grossies, ni même l'air calme, transparent, à peine remué par la brise...

Bluette s'obstinait en elle, repliée sur son propre chagrin sans chercher une évasion. Eric Boissard ne voyait qu'elle, il savourait son triomphe. L'invitation cent fois formulée, cent fois refusée, lancée ce soir-là bien plus par habitude, par boutade, que par conviction, avait trouvé écho... Il en était stupéfait et se taisait, heureux au maximum d'une aubaine qu'il n'espérait plus ! Le silence devenait inquiétant, il hasardait :

— Vous avez du chagrin, des soucis ?

— Du chagrin.

La réponse était sans réplique. Et puis, cette Bluette avait une façon de s'isoler dans ses pensées !... Eric, malgré ses quarante ans, se sentit puéril. Il retrouva son assurance à une question de la jeune fille.

— Pourquoi ne vous voyait-on plus ces derniers temps ? Etiez-vous absent ?

— Non... mais j'avais entendu parler de vos fiançailles avec Nicolas... J'ai jugé bon de battre en retraite !

— Vous avez eu tort, je ne suis pas fiancée, ou plutôt... je ne le suis plus.

— Voulez-vous dire que... vous ne verrez plus Nicolas ?

— Exactement.

— Jamais ?

— Jamais.

Ils marchèrent en silence, puis Boissard reprit :

— Vous souffrez ?

— Oui.

Ce disant, elle s'adossa au mur tiède qui bordait une vigne. Du sol fraîchement remué montait une odeur de printemps, de sève en effervescence, de bourgeons nouveaux. Ses narines palpaient, humant l'air, elle renversa la tête, eut un geste des mains pour repousser une chose imaginaire et soudainement s'abattit sur l'épaule de son compagnon ahuri et comblé à la fois.

Eric Boissard qui jusque là avait joué le rôle du jeune coq, qui avait simplement convoité la jolie fille qu'était Bluette, que les rebuffades essuyées ne faisaient qu'exciter, ressentit pour la première fois un choc sentimental. Il entoura les frêles épaules de la jeune fille, caressa ses cheveux, ouvrit la bouche par trois fois pour dire quelque chose, mais fut retenu par une émotion qu'il jugea tour à tour ridicule et merveilleuse...

Lorsque calmée elle releva son minois défait, ce fut pour sourire à travers ses larmes :

— Vous pensez que je suis folle, n'est-ce pas ?

— Je pense seulement que vous souffrez et que vous êtes à bout de nerfs !

(Suite à la page 18)



Ils vivent dans l'eau et ne sont jamais mouillés, se traînent souvent dans la boue et sont pourtant toujours propres.



POURQUOI ? Parce qu'ils recouvrent leur plumage d'un mélange de cire et de graisse sécrété par certaines glandes et qu'ils étendent et polissent avec leur bec. L'oiseau se préserve ainsi de l'humidité et la boue n'adhère pas.

Nous isolons nos pieds de la même façon lorsque nous cirons nos chaussures avec la Graisse brillante WOLY. Etendue légèrement, puis polie comme un miroir, elle recouvre le cuir d'une mince mais résistante pellicule de cire qui protège efficacement de la neige, de l'eau et du froid.



Graisse brillante

Les feuilles d'automne
constituent des sujets sur lesquels s'exercent avec bonheur les talents des heureux possesseurs d'appareils-photo

Leica

E. LEITZ Manufacture d'optique
PERROT S.A. BIENNE, Agents du dép. photo.

Le nouveau parfum

PIRAUD

N° 11

Voyages...
L'homme d'affaires moderne écrit à la machine. Bagage réduit et léger, Hermès Baby le suit partout.

HERMES - BABY **Fr. 180.-**
+ ICA

Produit Paillard - Poids 3 kg 750 - Garantie 1 an

L Campiche S
M A 3, RUE PÉPINET LAUSANNE

BIENNE	Bureau Complet Bienne, s. à r. l., 43, rue Neuve
FRIBOURG	Bureau Complet s. à r. l., 41, rue de Lausanne
GENÈVE	P. Jaccard, 8, boulevard James-Fazy
GENÈVE	A. Strachan, 5, boulevard du Théâtre
NEUCHÂTEL	A. Boss, 11 faubourg du Lac
SION	Office Moderne s. à r. l., rue des Remparts
LUGANO	Guido Primavesi, via Nassa 36

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE NO

L'ORGANISATION



E. Péquignot,
secrétaire général du Département fédéral de l'économie publique, dirige, dans l'économie de guerre, les services chargés d'instruire les cas pénaux et de prévenir et combattre les infractions à la loi; c'est là une activité qui — malheureusement — a pris une assez grande extension.



E. Feisst,
directeur de la division de l'agriculture du Département fédéral de l'économie publique, assume les fonctions de chef de l'Office de guerre de l'alimentation. La production agricole et le ravitaillement du pays en denrées alimentaires et fourragères, indigènes et étrangères, constituent le vaste champ d'activité de l'«O.G.A.»



E. Speiser,
un des directeurs de la maison Brown, Boveri S.A., à Baden, est le chef de l'Office de guerre de l'industrie et du travail (O.G.I.T.); il réglemente et contrôle l'emploi de la main-d'œuvre, ainsi que la production des marchandises dans l'industrie, les arts et métiers. Cet office se subdivise en 17 sections et bureaux.



E. Matter,
ancien chef de l'exploitation des C.F.F., préside en sa qualité d'expert en la matière, aux destinées de l'Office de guerre des transports. Cet office doit résoudre les problèmes fort ardu posés par l'acheminement de nos importations et de nos exportations par delà nos frontières et veiller sur nos voies de communication terrestres et maritimes, à l'étranger.

Commission de défense nationale économique

Le grand appareil que constitue l'organisation fédérale de l'économie de guerre est subordonné au chef du Département fédéral de l'économie publique, le conseiller fédéral Stampfli. La Commission de l'économie de guerre, qu'on a nommée à juste titre la « Commission de défense nationale économique », comprend les chefs des neuf offices de l'économie de guerre; en faisant appel à un représentant de l'armée, au délégué pour la création de possibilités de travail, à une personnalité dirigeante de la Banque nationale et au président de la Commission de surveillance du commerce extérieur, cette commission a établi des contacts avec des organismes dont les tâches sont apparentées à celles de l'économie de guerre.

Il y a eu récemment quatre ans que la vaste organisation de l'économie de guerre suisse est entrée en vigueur, soit le 4 septembre 1939. Et pourtant elle était déjà sur pied, avec l'ensemble de ses offices, de ses sections, de ses chefs et de ses principaux fonctionnaires, avant que le public s'en rendît compte. En



Les deux chefs successifs du Département fédéral de l'économie publique.
C'est grâce à la clairvoyance et aux talents d'organisation de feu le conseiller fédéral Hermann Obrecht qu'il a été possible, quelques jours après la déclaration de la guerre, de faire fonctionner sans difficulté l'organisation de l'économie de guerre. Aussi bien avait-elle été préparée de longue main. Une importance particulière avait été attribuée à la constitution de réserves par l'Etat et l'économie privée, de même que par les particuliers.

Secrétariat général
du Département
fédéral de l'économie
publique

Office de guerre
de l'alimentation

Office de guerre de l'industrie
et du travail

Office de guerre
des transports

Section
du contentieux

Section
chargée de combattre le
marché noir

Section
des céréales

Section du lait et
des produits laitiers

Section
de la viande et du bétail
de boucherie

Section de la
production agricole et de
l'économie domestique

Section des pommes
de terre

Section des fruits et
dérivés de fruits

Section des graisses et
huiles alimentaires

Section
des marchandises

Section des
engrais et de l'utilisation
des déchets

Section
du rationnement

Section de la volaille
et des œufs

Section
de la main-d'œuvre

Section des métaux

Section du fer
et des machines

Section des textiles

Section
de la chaussure, du cuir
et du caoutchouc

Section du papier
et de la cellulose

Section des matériaux
de construction

Section
de la production d'énergie
et de chaleur

Section
des produits chimiques et
pharmaceutiques

Section du bois

Bureau
pour l'emploi des déchets
et matières usagées

Section
de l'électricité

Bureau des mines

Bureau des produits
de remplacement et de
l'emploi rationnel des
matières disponibles

Délégué aux
questions de réglementa-
tion des pneumatiques

Service
d'instruction pénale

Commission de
recours

Section des
transports terrestres

Section des
transports maritimes

Section
de l'assurance contre les
risques de guerre



F. Ammann,
chef de la Section du contentieux du Département fédéral de l'économie publique, a tout d'abord dirigé la section chargée de combattre le marché noir.



P. Simonin,
chef de la section chargée de combattre le marché noir. Créée avec le concours des cantons et des communes, cette organisation parvient à faire la lumière sur les agissements de maîtres trafiquants du marché noir.



M. Kaufmann,
avocat, sous-directeur de la B.I.G.A., est en même temps suppléant du chef de l'Office de guerre de l'industrie et du travail. Bon nombre de problèmes posés par la guerre coïncident avec des questions dont la B.I.G.A. s'occupe en temps de paix, ce qui rend une telle coordination nécessaire.



A. Jobin,
fonctionnaire fédéral, il est également chef de section à la B.I.G.A. Il traite, sous le régime de l'économie de guerre, comme en temps de paix, toutes les questions se rapportant au recrutement et à l'affectation de la main-d'œuvre. Il était donc tout désigné pour les fonctions de chef de la dite section.



Rod. Stalder,
directeur de la S.A. des câbleries et tréfileries de Cossonay, chef de la Section des métaux. La tâche de cet organisme consiste à procurer au pays les matières premières essentielles, à étudier la possibilité d'employer des produits de remplacement et à orienter la consommation.



E. Muller,
directeur des aciéries Georges Fischer S.A., à Schaffhouse, chef de la Section du fer et des machines. Les profanes ont peine à s'imaginer ce que l'industrie des machines représente actuellement pour l'armée et pour le pays tout entier.



H. Muller,
chef de la Section de la chaussure, du cuir et du caoutchouc, a lui aussi de grandes difficultés à surmonter; mentionnons à ce propos la diminution des importations de matières premières, le ravitaillement en produits de remplacement, la répartition équitable des produits finis, etc.



E. Martz,
président de la Société suisse des fabricants du ciment, du gypse et du plâtre, dirige la Section des matériaux de construction. Il importe de répondre aux besoins, fortement accrus, de l'armée et aux problèmes posés par la construction de bâtiments industriels et de logements.



W. Lässer,
directeur de l'administration fédérale des blés, assume également, pour la durée de la guerre, la direction de la Section des céréales de l'O.G.A. Complété de manière appropriée, l'organisme existant s'adapte aux exigences de l'économie de guerre.



O. Langhard,
ancien chef de section à la Division de l'agriculture, aujourd'hui directeur technique de l'Union suisse du commerce de fromage — un syndicat de l'économie de guerre — est chargé de toutes les questions se rapportant à la production et à la répartition du lait et des produits laitiers.



G. Rufshäuser,
ancien boucher et actuellement conseiller d'Etat bernois. En sa qualité de spécialiste et d'organisateur expérimenté, il s'est vu confié la tâche de réglementer le ravitaillement du pays en viande. Mission qui exige non seulement une connaissance étendue de la branche, mais encore la faculté d'agir avec rapidité.



K. ...
ingénieur, dirige la production de la laine domestique, c'est-à-dire de l'industrie des textiles. C'est là un travail qui exige non seulement une connaissance étendue de la branche, mais encore la faculté d'agir avec rapidité.

Centre de l'économie

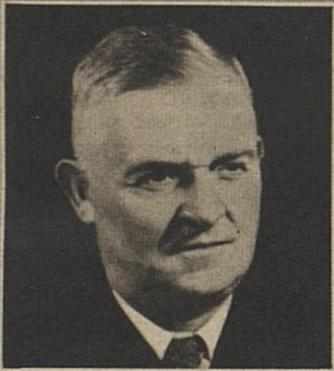


H. ...
avocat, chef de la Section de l'économie de guerre; fait partie de l'Etat-major du Département fédéral de l'économie publique. Les principes de la Centre sont rigoureux et francs, aussi qu'importe.

L'organisation de l'économie de guerre se développe progressivement, au fur et à mesure que les besoins se font sentir. C'est ainsi que le Département fédéral de l'économie publique, l'Office de guerre pour l'industrie et le travail, ont atteint un stade où de nouvelles sections furent créées. Ces nouvelles sections furent destinées à l'organisation du rationnement ou de mesure de l'économie de guerre. Elles accomplissent, en attendant, un travail considérable.

NOTRE ÉCONOMIE DE GUERRE

UN DE NOTRE SYSTÈME D'ÉCONOMIE DE GUERRE



Département fédéral de l'économie publique

Elu conseiller fédéral à la mort de H. Obrecht, M. Walter Stampfli assumait dès le 18 juillet 1940 la direction non seulement du département fédéral le plus chargé de besogne, mais encore de toute l'organisation de l'économie de guerre. Une connaissance remarquable de l'économie nationale, de grandes capacités et une infatigable ardeur au travail lui ont permis de venir à bout de difficultés qui, souvent, paraissaient insurmontables à première vue.

Centrale fédérale de l'économie de guerre



H. Schaffner, chef de la Centrale de l'économie de guerre, fait partie de « l'état-major » du chef du Département fédéral de l'économie publique. Ses principales tâches sont d'ordre juridique et financier. C'est à elle qu'incombe l'information.

effet, on avait déjà désigné les hommes qui, formant en quelque sorte l'état-major général de l'économie de guerre, devaient préparer les mesures pouvant se révéler nécessaires en cas de conflit international. — Deux méthodes avaient alors été envisagées : confier l'ensemble des travaux et des tâches supplémentaires aux administrations fédérales existantes ou créer une organisation parallèle en recourant à des spécialistes éminents provenant de toutes les branches de l'économie. C'est la seconde qui fut choisie, solution typiquement suisse que l'on peut qualifier de « système de milices de l'économie de guerre ». Les personnalités dirigeantes de l'économie privée auxquelles la Confédération a fait appel ne lui ont pas seulement apporté leurs connaissances et le fruit de leurs expériences, elles offrent encore une garantie contre le bureaucratisme et contre les ingérences de l'Etat dans l'économie privée lorsque celles-ci ne sont pas motivées par des considérations d'ordre supérieur. Dans un pays où la liberté économique est inscrite dans la Constitution, on ne doit jamais perdre de vue cet aspect du problème. Le contact direct entre l'administration et les associations économiques intéressées,



J. Hotz,

directeur de la Division du commerce du Département fédéral de l'économie publique. En tant qu'organe de l'économie de guerre, la Division du commerce est chargée de maintenir nos relations commerciales avec l'étranger, tâche extrêmement délicate et difficile en période de guerre et qui exige, avec beaucoup de prudence, une énergie soutenue.



A. Saxer,

directeur de l'Office fédéral des assurances sociales. Organe de l'économie de guerre, sous le nom d'Office de guerre de l'assistance, cet office s'est vu confier de nouvelles tâches. Sa mission est de remédier aux soucis matériels qu'éprouvent les classes les moins favorisées de la nation et à s'occuper des questions d'hygiène publique posées par la guerre.



Robert Pahud,

La Confédération fit appel à lui avant la guerre déjà pour diriger le Service fédéral du contrôle des prix. Tenir la balance entre des hausses de prix apparemment justifiées et les efforts officiels tendant, pour des raisons économiques et sociales, à stabiliser le coût de la vie, pose un problème qui paraît souvent insoluble. Presque la quadrature du cercle !



F. T. Wahlen,

ancien directeur de la Station fédérale d'essais agricoles, professeur à l'Ecole lytechnique fédérale, membre du Conseil d'Etat, revêt les fonctions de délégué du Département fédéral de l'économie publique à l'extension des cultures. Le « plan Wahlen » étant connu de chacun, il n'est pas nécessaire de le définir ici !

Division du commerce

Office de guerre de l'assistance

Service fédéral du contrôle des prix

Délégué du Département fédéral de l'économie publique à l'extension des cultures

Office central de surveillance des importations et exportations

Service des importations et exportations

Section des assurances sociales

Section de l'hygiène

Section du service sanitaire de frontière

Section des réfugiés

Section du rapatriement

Section de l'assistance à la jeunesse, aux familles et aux invalides

de même que les organisations professionnelles, se fait plus facilement lorsque ces dernières discutent avec « un des leurs », même si les pourparlers ont lieu autour d'un tapis vert, dans un bâtiment administratif, à Berne. D'autre part, il a été possible, avec ce système, de tenir compte dans une plus grande mesure des particularités des diverses régions du pays. Aujourd'hui, où tant de choses doivent être centralisées, il est bon que des personnalités de premier plan, provenant de la Suisse romande, du Tessin ou de la Suisse orientale, siègent à Berne pour y diriger les services de l'économie de guerre. Mais quelles sont donc ces personnalités? Nous les faisons défiler sur cette page, comme sur un écran...

M. N.



H. Keller, ingénieur-agronome, dirige la Section de production agricole de l'économie de guerre. C'est dans cette section que l'idée de l'extension des cultures « au jour le jour » est née. Aujourd'hui encore, ses instructions ont permis de mettre l'agriculture au service de l'alimentation du pays.



A. Brühlhart, ingénieur-agronome, est chef de la Section des problèmes posés par le ravitaillement en pommes de terre étant réglé depuis des années par la loi sur les alcools, la Régie fédérale des alcools, dont M. Brühlhart est fonctionnaire, a été chargé d'administrer ce secteur de notre production agricole.



H. Eggenberger, ingénieur-agronome, est également chef de section à la Régie fédérale des alcools, laquelle s'occupait, en période de paix déjà, des questions relatives à l'approvisionnement en fruits, au sens le plus large du terme.



A. Schär, chef de propagande de la Société coopérative de consommation des deux Bâle, préside aux destinées de la Section des graisses et huiles alimentaires. A l'heure où les importations de matières grasses deviennent de plus en plus difficiles, le consommateur apprécie d'autant plus les efforts de cette section.

En temps de guerre plus encore qu'en temps de paix, nous sommes étroitement solidaires les uns des autres.



W. Enz,

fondateur de pouvoirs d'une fiduciaire zuricoise, dirige la Section des marchandises de l'O.G.A. L'Etat s'étant vu obligé de centraliser les achats de certaines denrées alimentaires à l'étranger, cette section de l'économie de guerre revêt une grande importance.



J. Landis,

ingénieur-agronome, dirige la Section des engrais et de l'utilisation des déchets de l'O.G.A. Les cultures ayant été fortement étendues et la production agricole intensifiée, il s'est révélé nécessaire de réglementer également l'emploi des engrais, qu'il est souvent difficile de se procurer en période de guerre.



A. Muggli,

Chef de la Section du rationnement, a mis sur pied et dans les plus petits détails le système de rationnement des denrées alimentaires dont nous sommes tous à même d'apprécier chaque jour les bienfaits. M. Muggli est copropriétaire d'une maison de machines à écrire connue en Suisse.



H. Engler,

ingénieur-agronome, a pris la direction de la Section de la volaille et des œufs au moment où apparut la nécessité de rationner les œufs. Directeur d'une école d'aviculture connue, Zollikofen près de Berne, il possède la connaissance spéciale qu'exigent ses nouvelles fonctions.



Rob. Grimm, conseiller d'Etat du Canton de Berne et membre du Conseil national, chef de la Section « Energie et Chaleur », qui s'occupe de tous les problèmes concernant notre ravitaillement en charbon, en tourbe et autres combustibles, de même qu'en benzine et en carburants de remplacement.



C. Köchlin, directeur de la S.A. Geigy de Bâle et président de la Chambre de commerce bâloise, chef de la Section des produits chimiques et pharmaceutiques de l'O.G.A. Le pays tout entier bénéficie actuellement, dans une large mesure, des réalisations de cette branche de l'industrie suisse.



M. Petilmmeret, inspecteur en chef des forêts, s'est vu confier en tant que chef de la Section du bois de l'Office de guerre pour l'industrie et le travail la tâche de résoudre les différents problèmes, inhérents à la guerre, que pose la réglementation de l'emploi de cette précieuse matière première.



Fl. Lusser,

directeur de l'Office fédéral de l'économie électrique, s'occupe également, en sa qualité de chef d'une section de l'économie de guerre, des problèmes concernant la production et la consommation d'électricité.



H. Niesz,

directeur de la Motor Columbus, à Baden, a été désigné par le Conseil fédéral comme délégué aux affaires d'électricité, et adjoind à la Section de l'économie de guerre compétente, au moment où il s'agissait de venir à bout des difficultés dans le domaine du ravitaillement en



H. Fehlmann,

chef du bureau des mines de l'O.G.A., au civil propriétaire d'un bureau d'ingénieurs. Vu la pénurie de matières premières, il faut exploiter toutes les ressources de notre sous-sol en minerais et en charbon, même si cette exploitation n'est pas précisément rentable en période de



R. Hohl,

ingénieur, délégué aux questions de réglementation des pneumatiques, n'a pas une tâche aisée. Les importations de caoutchouc et d'articles finis ayant presque complètement cessé, il a fallu trouver le moyen de couvrir les besoins les plus urgents, ceux de l'armée notamment.



A. Boller,

chef de la Section des transports maritimes, secrétaire de l'Office suisse d'exportation commerciale à Zurich. Ses fonctions dans l'économie de guerre consistent à traiter la question que soulève l'acheminement de marchandises amenées d'outre-mer par notre propre flotte commerciale.

Un gros soupir, mal dissimulé, vint donner raison à Boisshard.

— Ne puis-je rien pour vous ?

— Je ne sais pas encore... au fond, c'est un paradoxe, vous êtes une vieille connaissance et je sais de vous si peu de chose !

— Faites-moi confiance, malgré tout. Je suis sincère, je voudrais tant vous aider. Tout à l'heure à votre fenêtre, votre visage reflétait le désespoir, qu'y a-t-il ? Pourquoi n'êtes-vous plus fiancée ?

La tête presque baissée, elle laissa tomber sur les yeux d'Eric un regard flottant et voilé d'abord. Puis, lentement, il s'anima, devint fixe et clair. Un regard dont tous les sentiments se disputaient la lumière et l'expression. On y lut enfin de l'effroi.

Ils s'étaient assis, le talus leur fut un siège confortable. Eric s'inclina tout à fait, un coude soutenant sa tête. Il ne touchait de Bluette que sa main nue, posée dans l'herbe, perdue, palpitante. Il ressentit avec une sorte de passion, cette petite chaleur et son vague parfum. L'heure passait. Une guerre civile semblait engagée. Un combat désespéré se livrait en deux cerveaux mis face à face : Bluette luttait contre Bluette. Eric contre Eric.

Il tenta une caresse le long du bras blanc.

— Je vous en supplie, ne me touchez pas !

— Je vous fais donc horreur ?

Elle regarda son compagnon, détailla son visage maigre, un peu dur, mais viril. Le front dégarni accusait son âge. En un mirage, elle vit les boucles rebelles et gracieuses qui tombaient parfois sur le front de Nicolas, ces boucles avec lesquelles elle jouait, auxquelles elle s'accrochait... Désespérément, avec des larmes sur les prunelles et blême, les paupières closes, la main sur le front, comme se parlant à elle-même, elle raconta...

Elle acheva très bas :

« Je lui ai téléphoné. Sans me laisser le temps de lui expliquer, il a raccroché. J'ai encore dans mes oreilles l'affreux dédicé... J'ai appris qu'il était parti quelques jours plus tard pour une lointaine destination... C'est fini. Nous sommes les jouets d'une atroce méprise, mais maintenant, même s'il revenait, je refuserais de lui pardonner. Il n'a pas voulu m'entendre quand j'ai voulu lui expliquer, maintenant il est trop tard... bien trop tard... »

Ces derniers mots restèrent suspendus dans l'atmosphère, ils résonnèrent dans le cœur de Bluette avec un accent terrible, mais en Eric ils mirent un doute, c'est-à-dire une espérance... Toute expérience passionnelle manquait à l'histoire de Bluette. Elle raisonnait comme un enfant meurtrie, mais capable d'ignorer la véritable essence de ses sentiments. Sa délicatesse d'âme, sa finesse d'esprit, son intelligence, loin de l'éclairer sur ses propres sensations, l'abusaient au contraire. Eric se piqua soudain d'être psychologue, cette idée le remplît d'aise et le gonfla d'espoir sinon d'orgueil !

— Cette longue confidence me touche plus que je ne sais vous le dire. Voulez-vous, à l'avenir, vous rappeler que vous avez en moi un ami ? Un vrai.

Boisshard était sincère. Sincère à l'égard de Bluette, mais à son égard aussi. Cela partait du cœur, il en fut tout surpris... Il s'étonna de s'entendre dire :

— Je vous aime, Bluette, je vous aime...

— Mais... ne venez-vous pas de m'offrir votre amitié ?

— Oui... sans doute... il parut embarrassé, se trahit en rondant l'herbe qui poussait près de lui — mais je n'ai pas osé vous dire tout de suite que... que... enfin, Bluette, comprenez-moi ! implora-t-il.

Elle eut un sourire rassurant et délicieux. Puis reprit son air d'orage.

— Vous m'aimez... et après ?

— Après ? Après quoi ? Eh ! bien, si vous le vouliez, vous deviendriez Madame Boisshard !

Incrédule, elle sourit.

— Sachant que je ne vous aime pas, vous... m'épouseriez ?

— Oui, Bluette. Sachant que vos pensées vont à ce fou de Nicolas, je vous épouserais. Je vous épouserais par égoïsme, pour satisfaire mon « moi », mais aussi pour vous sauver de vous-même... L'âme livrée à elle-même retourne à ses erreurs... Laissez-moi vous diriger. Je ne demande qu'à écarter de votre chemin les pièges et les embuscades. Un jour, vous changerez, vous oublierez, vous aimerez à nouveau... pourvu que ce soit moi !

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, pourvu que ce soit moi ! Je serai alors le plus heureux des hommes.

Un monde passa dans ses yeux gris, les fonçant, les faisant vivre, puis il expliqua, tout en mâchonnant une brindille :

— Car, n'est-ce pas, c'est une épreuve ; toutes les chances ne sont pas pour moi... Le cœur humain est à ce point bizarre, fantasque... Je le connais, allez, ce petit monstre qui gouverne le monde à la cadence de son mystérieux tic-tac ! Vous êtes femme et vous êtes charmante, je ne doute ni de votre droiture, ni de votre loyauté, mais... je vous le répète : le cœur a parfois de ces exigences, de ces fantaisies... C'est en somme une grande aventure que nous pouvons tenter. Moi, parce que je vous aime et que j'ai le désir de

vous rendre heureuse. Vous, Bluette, parce que... parce que vous avez besoin d'être aimée, entourée, aidée. Je pense que Dieu vous viendrait en aide, si un jour vous aviez à lutter contre des sentiments illégitimes...

Elle posa brusquement sa main sur le bras de son compagnon. L'herbe qu'elle venait de quitter en resta toute froissée...

— Vous croyez en Dieu ?

— Cela vous étonne ? Et vous-même, pourriez-vous ne pas croire en Lui ? Est-ce que tout dans la nature n'est pas un vivant témoignage de son existence ? Point n'est besoin qu'on le sache, j'ai cela dans mon cœur : j'ai la Foi, et c'est elle seule qui me permet d'avoir foi en toute chose, en vous, Bluette, dès maintenant.

Il mit dans sa voix un accent pathétique qui l'étonna d'abord lui-même, puis il sentit que réellement il disait vrai. L'Amour dictait ces paroles, un amour tout neuf, inouï, qu'il avait cru ne jamais connaître.

Bluette aussi sentit l'émotion sourdre à nouveau. Elle répondit très bas, comme se parlant à elle-même :

A MA MÈRE MORTE

J'AI RANGÉ CE MATIN, DANS UNE ODEUR D'ENCENS,
DES VÊTEMENTS

*Ce surah, tout gaufré de fronces minutieuses,
C'était ta robe longue et blanche... épouse heureuse.
...Vinrent les doux bébés... tu te vêtais de bleu.
Ta robe au souple envol passait... parmi nos jeux,
Et pour les jours d'automne où le vent vient du Môle,
Ce mantelet fourré recouvrait ton épaule.
...Ce corsage vieux rouge et travaillé de biais,
Je le revois... un soir de janvier... tu riais.
Dans la pièce, une fille allait, portant des tartes.
Un vieil oncle grippé parlait de Bonaparte.
Mes cheveux blonds frôlaient ta joue... il faisait bon.
Un feu de bois dorait tout le petit salon.
De chers parents rêvaient dans leurs cadres ovales.
Tu rajustais souvent mon ruban rose pâle.
Tout est en moi... ta jupe en linon bleu foncé,
Le bruit des taffetas... rien ne s'est effacé.
Et cela fait très mal à mon cœur qui s'obstine.
...Cette guipure était sur ta jeune poitrine,
Ma mère au corps si frais... tout était radieux...
L'été, des chars passaient avec un bruit d'essieux.
Le jour était charmant, plein d'éclats d'hirondelles.
Toi, tu prenais ton sac et ta petite ombrelle.
Ton fin jupon brodé, sur le gravier choisi,
Faisait en chuchotant un petit bruit ravi.
Je persiste à te voir en ta plus jeune grâce...
Tu t'assieds sur le banc de pierre, heureuse et lasse,
Un œillet pourpre aux doigts... la neige d'un prunier
Sur tes cheveux brillants... le vieux calendrier
Marque un jour d'autrefois, lumineux et sans fièvre,
Au printemps... tu parais... du chèvrefeuille aux lèvres ;
Tu parles de la rose en promesse au balcon,
Du bon vent, du soleil... ta main chasse un bourdon.
Et parmi les rumeurs confuses des journées,
Nos iresses d'enfant bruissent, tout éveillées.*

JEANNE BACHMANN

— Je crois que si j'avais, comme vous dites, à lutter un jour contre des sentiments illégitimes, mon énergie seule suffirait à me défendre... la confiance que vous avez en moi me communiquerait aussi la fermeté, et... je serais forte.

— Assurément, mais qui peut prévoir les embûches que... l'ennemi sèmerait sur vos pas ? Il emploierait tous les moyens pour vous permettre, vous le verriez cent fois revenir à charge... Contre de si pressants périls aucune force humaine ne saurait vous aider...

— Vous voulez dire que la Foi devrait être la base de tout ménage, que la Foi seule est une garantie de fidélité ?

— Oui, Bluette, c'est exactement ce que je veux dire, ce dont je suis sûr, n'êtes-vous point d'accord ?

Elle le gratifia d'un sourire étrange, fait à la fois de douceur, de reconnaissance, mais aussi de douleur. Ce sourire la livra toute. Il l'en aimait davantage et s'en trouva soudain transformé. Eric saisit les deux menottes brunes et avec un ardeur mal réfrénée, il les couvrit de baisers. Les hiboux ululaient dans le bois proche. Ils eurent conscience de ces plaintes mélancoliques et de ces alternatives de silence, ç'en devenait douloureux pour leurs nerfs tendus. Ils se levèrent, mais sans avancer d'un pas. Entre eux se dessinait comme un point d'interrogation. Il y avait un mot à dire et justement la gorge de Bluette était bloquée... Elle fit un effort inutile, elle se sentit muette, alors, elle tendit ses bras et ce fut merveilleux cette étreinte chaste, avec flagrant et combien doux au cœur de l'homme. C'était pour tous deux, mais à un degré différent, le bonheur de celui qui s'éveille d'un cauchemar à la libre clarté de l'aube.

Sans ouvrir les yeux, encore livrée au sommeil, Bluette plissa drôlement son nez. Un parfum délicat, pénétrant, l'étonna sans parvenir à la tirer de sa torpeur. Un bras émergea enfin, puis retomba lourdement. Aussitôt, la jeune femme s'assit, écarquillant les paupières, sa main avait heurté le papier qui entourait une gerbe magnifique de roses pâles. Ce contact inattendu l'éveilla tout à fait. « Qu'est-ce donc ? » pensa-t-elle. Puis, se renversant soudain sur ses oreillers, elle soupira : « Un an aujourd'hui que je suis mariée ! » Elle revêcut en pensée les moindres détails de cette longue année. Choyée, gâtée par un mari attentionné, délicat, « pourquoi, se demandait-elle, mon cœur est-il si lourd, pourquoi ne puis-je être heureuse et qu'êtes-vous près d'Eric ? » En apparence, ces deux êtres formaient un couple idéal. Ils luttèrent pourtant, chacun de son côté. Lui, rongé par la crainte de perdre — sans l'avoir gagné jamais — son trésor. Elle, attentive à ne rien laisser paraître de son désarroi moral et même physique. Cette tension continuelle l'excédait, elle se détestait, se méprisait elle-même. A son mari, elle ne pouvait rien reprocher, rien, et c'était affreux, parce qu'en analysant la situation, elle se disait parfois que c'était justement « ça » le motif de cette discorde silencieuse, plus atroce que n'importe quelle dispute... Elle enfouit son visage dans la gerbe odorante. C'était suave. Une fois de plus, Eric avait su choisir, elle saurait le remercier dès son retour. Elle le verrait venir peu après le coup de midi... elle irait le rencontrer... Perdue dans le songe d'intentions louables, elle joua machinalement avec les frais pétales, ils se roulaient sur ses doigts fébriles, c'était doux, c'était enivrant, cela faisait penser à de grosses boucles de cheveux fous, et puis ce parfum... Elle changea de position, éloigna les fleurs évocatrices, tenta de reprendre un cours de pensées plus raisonnable...

« ...j'irai le rencontrer, je mettrai mes bras autour de son cou comme une petite fille et je lui dirai : merci, mon Nicolas... euh ! euh !... non, je veux dire : merci Eric !... »

Confuse et impatiente, elle sauta du lit, courut sous la douche. Elle hésita à livrer sa nudité à cette pluie fine... « Décidément, je serai lâche en tout ! » Un grand frisson la secoua, puis, résolument, les poumons gonflés d'air, elle reçut l'averse. « Puisse-t-elle laver aussi mon âme ! » songea-t-elle en se frictionnant. Un peu plus tard, sans entrain ni joie réelle, Bluette donna un petit air de fête au salon, en disposant les roses d'une manière charmante. Elle fleurit également la table où le couvert était dressé. « Comme ça, pensa-t-elle, Eric ne se doutera pas de mon oubli, et... c'est l'essentiel. » Sauver la face ! Depuis un an, c'était ce à quoi elle s'appliquait.

Quand son mari vint, il lui fut impossible de mettre à exécution ses tendres projets. Passive, elle accepta son baiser et, le repoussant aussitôt, murmura un vague merci en désignant les roses, d'un signe de tête. Et le déjeuner-anniversaire commença... Il ne se différencièrent en rien, en somme, des autres tête-à-tête : Bluette cachait sous un entrain endiablé des larmes prêtes à sourdre, racontait, bavardait puis soudain se taisait, le nez dans son assiette encore pleine... Eric, lui, était calme, comme toujours, seulement parfois son regard se posait longuement sur le front de sa femme et elle savait alors qu'il avait « lu derrière »... Elle ne pouvait rien lui cacher, il lisait en elle comme en un livre et, parce que sa conscience n'était pas toujours tranquille, elle en éprouvait une irritation bien plutôt qu'une joie.

Bluette s'assit à terre, ses pieds repliés sous elle, la main qui la soutenait s'appuyait sur le tapis dans un rond de lumière ; le soleil posé sur son épaule, se déplaçait, enveloppant sa gorge, puis ses hanches. Avec son teint hâlé, mat, ses yeux bruns un rien bridés, ses cheveux vaporeux, son attitude nonchalante, elle avait l'air d'un félin, d'un bel animal ardent et passionné. Eric l'observait à travers la fumée de sa cigarette.

« Elle garde son expression animée jusque dans le sommeil », se souvint-il, mais en ce moment, son animation était grave et profonde, qu'allait-elle lui dire ?

Elle fixait le cercle lumineux qui ambrail sa main, semblant totalement absorbée par le travail des rayons.

— Eric...

— Mon petit ?

— Eric, cela t'ennuierait-il beaucoup que je recommence à écrire ? Pour me distraire un peu, je voudrais correspondre avec quelques revues... J'ai des tas de bonnes idées, je sens que mon travail serait accepté facilement. Et puis... il y a ce roman que je voudrais faire revivre...

— Tu t'ennuies ? Chez toi ?

Il avait posé la question avec quelque brusquerie. Elle baissa la tête.

— Parfois... oui, dit-elle franchement.

— Que te manque-t-il ?

Elle rit d'un rire forcé, faux.

— Rien, évidemment, et c'est peut-être pour cela que je m'ennuie...

Eric l'avait rejointe sur le tapis et ils formaient ainsi réunis, une chose charmante et intime. D'un doigt, il releva son menton :

— Ne suis-je plus ton ami, ton ami avant tout, Bluette ? Une émotion l'étreignit, elle fit oui de la tête.

— Alors, dis-moi tout.

Ainsi qu'un petit chat, elle se blottit contre lui, confiante à nouveau.

(A suivre)



*Et maintenant
me voici belle!*

Enfin j'ai trouvé le secret que j'ai tant cherché; grâce à mon teint transformé, à ma peau désormais souple et rajeunie, mon visage est transfiguré. Toute cela, je le dois au traitement alterné de Gauthier.

M. E.

Le traitement de Gauthier, au lait et à la crème de CONCOMBRE alternés de lait et de crème ROSE-MILK, est une méthode nouvelle basée sur les dernières découvertes. Demandez la brochure et suivez-en bien les instructions.

GAUTHIER

le spécialiste du teint

En vente partout. Gros: 14 Longemalle, Genève

Cella
orange

la bande soluble idéale

10 pces fr. 1.45, dans les maisons spéc.

Elle préfère



Idévé
le bas de qualité

encore soigneusement renforcé

Fabricants: J. Durstler & Cie. S. A., Wetzikon-Zürich

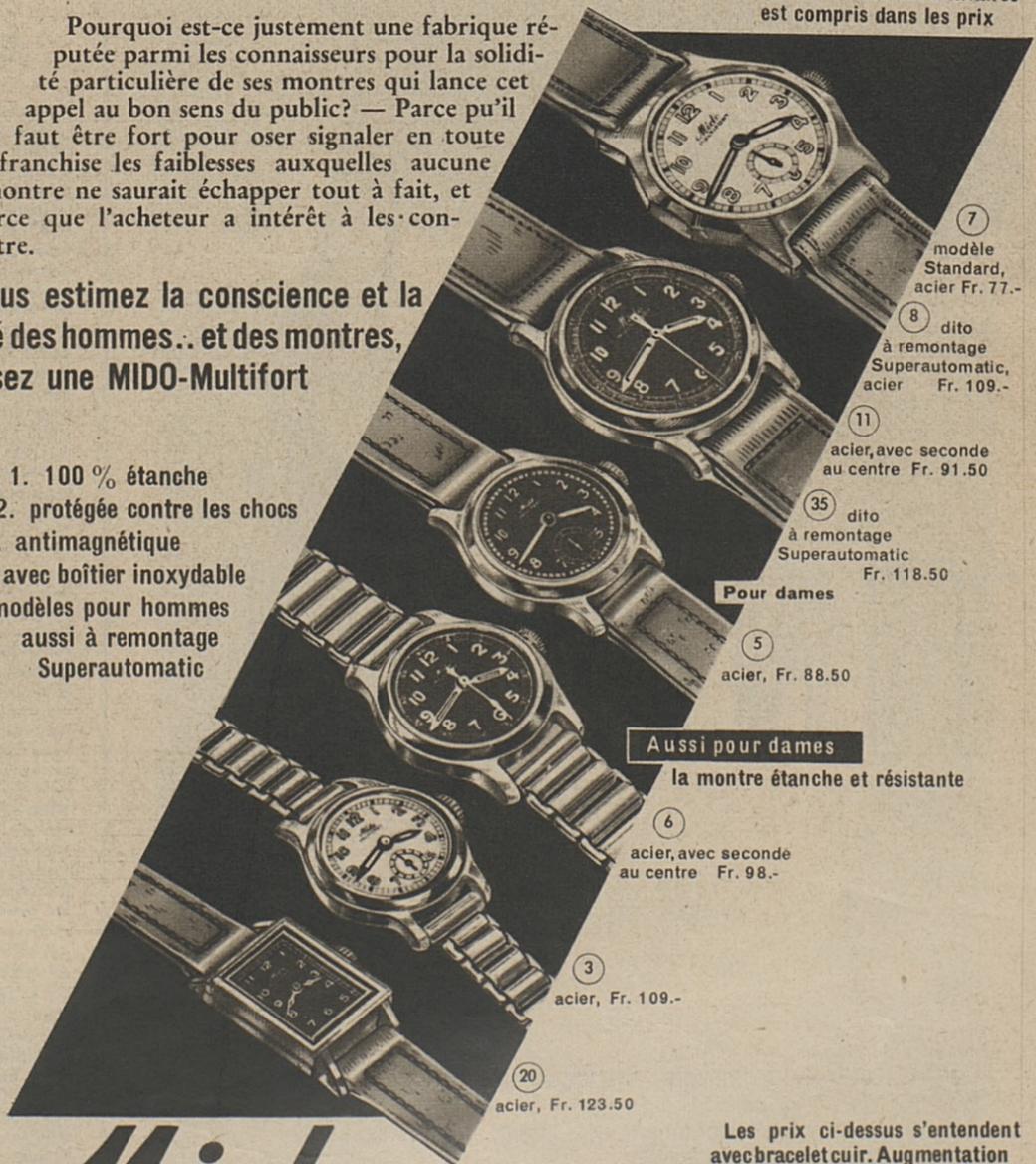


Il faudrait être vraiment bien naïf pour prétendre à cette faveur. Mais lorsqu'une montre — cette merveille de précision — a besoin d'être nettoyée et huilée, on est souvent tenté de trouver un peu fort que l'horloger réclame le prix de son travail. Tout le monde admet qu'une bicyclette, une machine à écrire ou un aspirateur exigent un entretien régulier. Le refusez-vous alors à votre montre, dont le mécanisme fournit un effort relativement très supérieur à celui de n'importe quelle autre machine?

Pourquoi est-ce justement une fabrique réputée parmi les connaisseurs pour la solidité particulière de ses montres qui lance cet appel au bon sens du public? — Parce qu'il faut être fort pour oser signaler en toute franchise les faiblesses auxquelles aucune montre ne saurait échapper tout à fait, et parce que l'acheteur a intérêt à les connaître.

Si vous estimez la conscience et la probité des hommes... et des montres, choisissez une MIDO-Multifort

1. 100 % étanche
2. protégée contre les chocs
3. antimagnétique
4. avec boîtier inoxydable
5. modèles pour hommes aussi à remontage Superautomatic



L'impôt sur le chiffre d'affaires est compris dans les prix

7 modèle Standard, acier Fr. 77.-

8 dito à remontage Superautomatic, acier Fr. 109.-

11 acier, avec seconde au centre Fr. 91.50

35 dito à remontage Superautomatic Fr. 118.50

Pour dames

5 acier, Fr. 88.50

Aussi pour dames la montre étanche et résistante

6 acier, avec seconde au centre Fr. 98.-

3 acier, Fr. 109.-

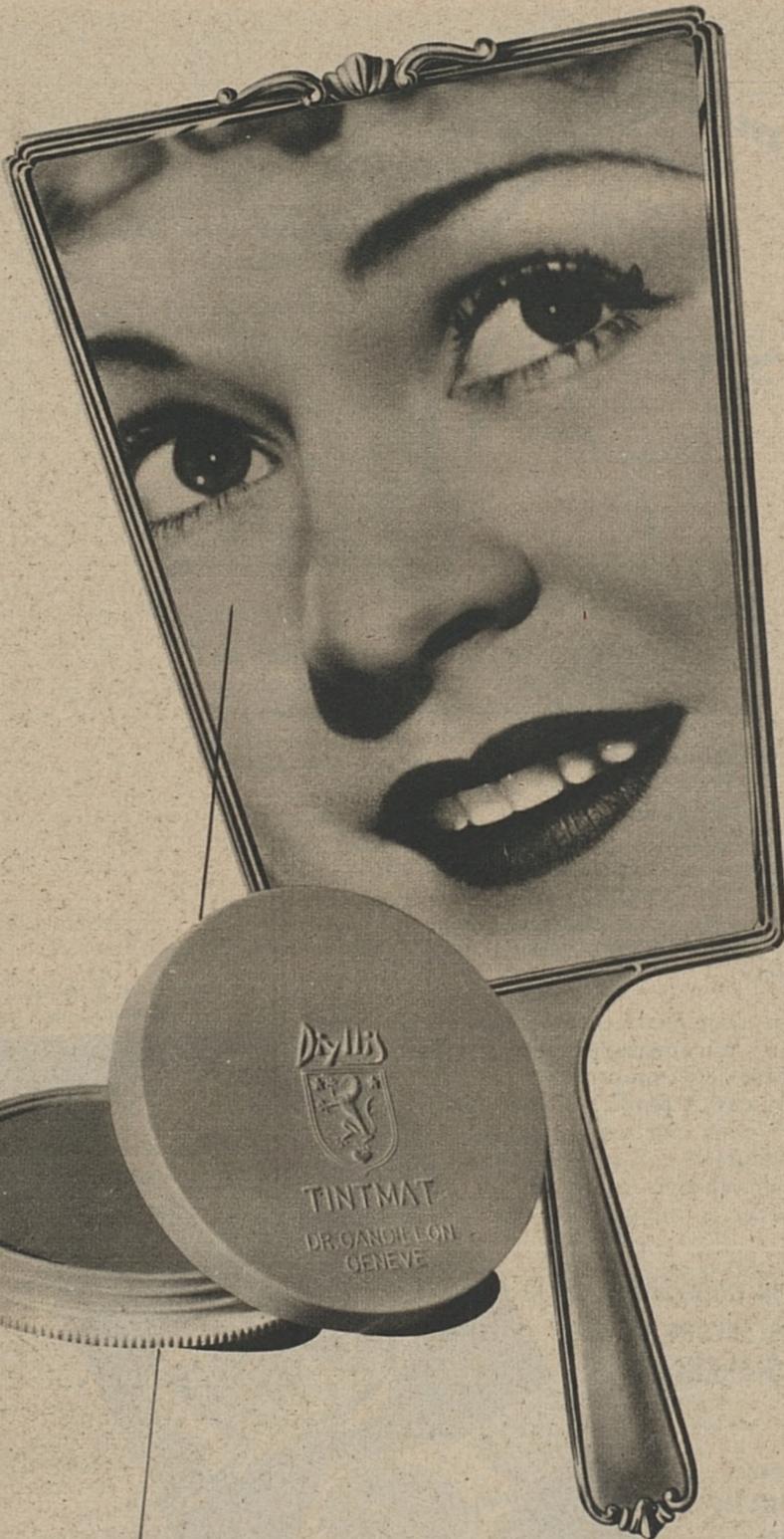
20 acier, Fr. 123.50

Les prix ci-dessus s'entendent avec bracelet cuir. Augmentation pour bracelet acier . . Fr. 9.50, cadran radium Fr. 2.-

Mido
MULTIFORT la montre probe

En vente dans les bons magasins d'horlogerie
Demandez le certificat de garantie Mido

MIDO S.A., ci-devant G. Schaeren & Co., BIENNE



TINTMAT

fond de teint

Tintmat est une superbe production dans l'art du maquillage. Conçu scientifiquement, il donne à chaque visage un teint frais, mat et velouté incomparable. Même les épidermes les plus sensibles le supportent sans inconvénients. *Dr. Gandillon.*



la boîte fr. 5.40
le rechange fr. 4.25

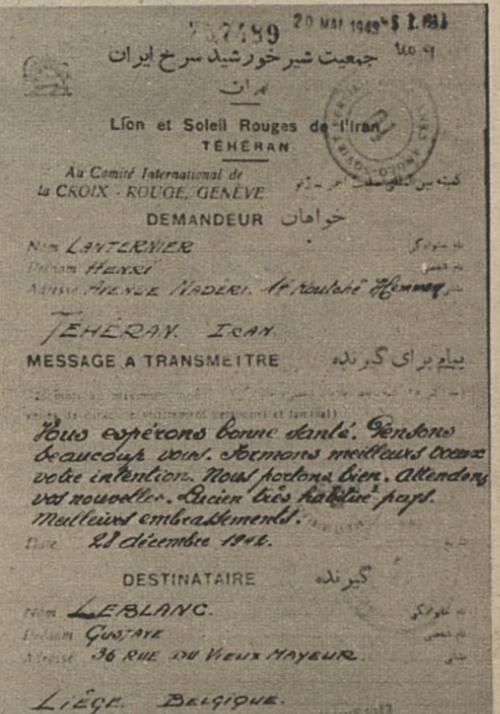
EN GROS: P. MÜLLER S.A., SUMISWALD

10 MILLIONS DE MESSAGES CIVILS

Au cours des quatre années qui viennent de s'écouler, 10 millions de « Messages civils » ont pu — grâce à l'Agence centrale des prisonniers de guerre — assurer une liaison entre d'innombrables familles que les événements ont dispersées à travers le monde. — On sait que le service de ces messages a été créé dès septembre 1939, sur l'initiative du Comité international de la Croix-Rouge. Les démarches entreprises sans délai ont permis d'obtenir l'agrément des divers gouvernements intéressés, pour ce mode de transmission qui fut adopté successivement par l'immense majorité des Croix-Rouges nationales. En raison de l'interruption des relations postales régulières, les Messages civils fournissent aux civils se trouvant dans un pays belligérant ou occupé, la seule possibilité de correspondre avec leurs proches en pays belligérant adverse. Bien entendu, les informations à communiquer aux destinataires doivent être de caractère strictement familial et se limitent à 25 mots. Elles sont écrites sur des formulaires spéciaux, portant le signe de la Croix-Rouge, et dont le modèle a été établi par le C.I.C.R. Grâce au concours des Sociétés nationales qui ont accepté de servir d'intermédiaires pour leur distribution, les Messages civils permettent de réaliser aujourd'hui un échange régulier de nouvelles familiales entre 102 pays. — Le mouvement de ces transmissions n'a cessé de se développer d'année en année. Alors que de 1939 à 1941, le C.I.C.R. avait enregistré l'envoi d'un million de messages, il en expédie aujourd'hui 400.000 par mois, soit une moyenne de 15.000 par jour.

Toutes ces nouvelles rédigées sur formulaires de la Croix-Rouge passent par le relais de Genève d'où le service des « Messages civils » de l'Agence centrale des prisonniers de guerre,

ECHOS ET



Un message civil transmis d'Iran en Belgique par Genève.

LES BERMUDES

Nous avons publié, dans notre numéro du 23 septembre, la photographie de lord Burghley, le célèbre champion olympique anglais qui vient d'être nommé gouverneur des îles Bermudes. Mais on sait peu de choses sur ce groupe d'îles britanniques situées au nord-est des Antilles et dont la population totale est d'à peine 30.000 âmes. Notre collaborateur Jean Blaisy, de Neuchâtel, grand voyageur avant la guerre, est à même, lui, de nous donner d'intéressants détails sur les Bermudes. Écoutons-le donc !

Avant la guerre, cent mille touristes américains venaient chaque année aux Bermudes. Quarante heures de bateau à travers les eaux tièdes du Golf Stream ou cinq heures d'hydravion « Bermuda Clipper » étaient nécessaires pour couvrir les 1080 kilomètres qui séparent New-York d'Hamilton. Ces visiteurs venaient pour pique-niquer au creux d'une des jolies baies de corail des côtes orientales, pour contempler dans des canots aux fonds garnis de hublots la fantastique vie sous-marine des poissons multicolores, des tortues géantes, des requins et des octopodes, pour pêcher le wahoo combatif ou pour se mesurer avec les Britanniques dans des régates dont l'enjeu était un voilier d'argent offert par le roi d'Angleterre. — Malgré leur nombre, ces Yankees ne sont pas parvenus à américaniser la colonie. Il y a 22.000 bicyclettes aux Bermudes, mais pas la moindre automobile, sinon deux ambulances, le car des pompiers et quelques tracteurs collecteurs d'ordures ménagères. Les panneaux-réclames en bordure des routes sont interdits, de même que les « Luna-Parks », les élections de la plus aguichante baigneuse, les casinos de jeux, et autres distractions des plages du New-Jersey ou de Floride. La surface de terrain qu'un étranger peut acquérir est limitée et les concessions sont soumises à l'approbation du gouverneur qui fait prendre des renseignements sur le candidat-proprétaire et oppose son veto lorsque celui-ci est un gangster désireux de vivre de ses rentes.

De la sorte, les Bermudes semblent être un morceau de Virginie ou de Maryland qui ne se serait pas dressé contre son roi en 1776 et qui n'aurait pas connu la guerre civile en 1861. Le public se lève, les hommes se découvrent et la musique joue « God save the King » lorsque le gouverneur apparaît à un match de cricket. Les Bermudiens ne connaissent pas, malgré la guerre, l'impôt sur le revenu ; l'impôt sur la fortune est microscopique ; les autorités bouclent parfaitement leurs budgets avec l'apport des taxes douanières, et il n'y a ni syndicats de travailleurs, ni partis politiques. Les femmes n'ont pas le droit de vote et, parmi les hommes, seuls ceux qui possèdent un terrain ont ce privilège. Si leurs terres sont réparties dans différents districts, elles leur donnent chacune une voix, ce qui fait qu'un propriétaire qui s'amuserait à passer son dimanche à pédaler d'un bureau électoral à un autre pourrait voter cinq ou six fois.

Les premiers habitants furent jetés sur ces rivages en 1609, au cours d'un naufrage, alors qu'ils se rendaient de Londres à Baltimore. Il y a maintenant 13.000 Blancs et 17.000 Noirs, ces derniers pour la plupart petits-fils d'esclaves échappés des Antilles ou d'Amérique. Plusieurs d'en-

tre eux siègent au parlement local. Il n'y a jamais eu de lynchage aux Bermudes.

L'actuelle pénurie de cargos a obligé les Bermudiens à planter, dans bien des endroits où fleurissaient librement les lys et les roses, des poireaux et des pommes de terre. La vie est néanmoins restée facile et bon marché. Et, lorsque le soir venu, les habitants d'Hamilton se rendent les uns chez les autres en tandem ou en tilbury, il faut le lointain bourdonnement du « Yankee Clipper » — qui sera dans cinq heures à New-York ou dans trente à Lisbonne — pour leur rappeler qu'ils ne sont plus au Pacifique du XIXe siècle et que l'océan qui les entoure est désormais infesté de sous-marins.



Un stratagème russe. Il s'agit d'un tank grossièrement fabriqué en bois. Vu d'avion, il paraît être un vrai blindé, ce qui induit les aviateurs allemands à gaspiller de la munition pour anéantir cette caisse inoffensive.

CEUX QUE RIEN N'ÉTONNE...

Sur le Vésuve. L'Italien : — Je crois que vous n'avez rien de pareil aux Etats-Unis ?
L'Américain : — Non, mais nous avons, à New-York, une brigade de pompiers qui éteindrait cela en un rien de temps !

MARIÉ A 80 ANS !

On vient de célébrer le centenaire de la mort du Dr Emmanuel-Frédéric Hahnemann qui inventa l'homéopathie. Ce grand réformateur de la thérapeutique était le fils d'un peintre qui exerçait son art dans la manufacture de Saxe. Une fois reçu docteur à Erlangen, le 10 août 1779, il se refusa à exercer la médecine qu'on lui avait enseignée à la Faculté et, après quinze années d'études supplémentaires, il proclama sa doctrine des semblables (similia similibus curantur) qui devait donner naissance à l'homéopathie. — Il avait 80 ans, quand une de ses malades s'éprit de lui et l'épousa. Il mourut huit ans après, à Paris, le 2 juillet 1843. L. F.

VARIÉTÉS

après avoir procédé à un tri géographique et à un contrôle minutieux du contenu des envois, les achemine aux Sociétés nationales des pays destinataires. Car ces messages affluent de toutes les régions du globe. Il en arrive de Saint-Pierre-et-Miquelon, des Nouvelles-Hébrides, de Madagascar, de Chine, du Congo belge, du Japon, de l'Afrique du Sud, de Tahiti, d'Islande, de Grèce, de Pologne, d'Australie, des Antilles, de Terre-Neuve, d'Iran, des Féroé, des Bahamas, de Libye, des Bermudes, etc.

Comme on l'imagine sans peine, les communications qu'elles apportent sont rédigées dans les langues les plus diverses et parfois dans des idiomes insolites. Il faut donc, parmi les quelque cent collaborateurs qui se consacrent à Genève aux « Messages civils », des traducteurs spécialistes capables de déchiffrer rapidement tous les textes qui leur sont soumis. — Certains de ces feuillets, écrits d'une main mal assurée en une orthographe plus que rudimentaire, sont touchants et imprévus à la fois. Il en est de candides, comme cet appel qui implore: « Ecris-moi si tu es mort ou vivant ». Il en est de cruels, comme cet aveu désillusionné: « Ni mort, ni marié, toujours aussi fauché ». D'autres sont empreints d'héroïsme en leur résumé lapidaire: « Suis bien, étais blessé, jambe coupée, moral bon, me repoussez-vous? anxieux vous revoir. » Et comment ne pas signaler encore ce bulletin de santé d'un triomphant optimisme: « Sommes bien, père décédé, Emile opéré, maman souffre des jambes! sans nouvelles! » — Souvent aussi, lorsqu'elles émanent de contrées lointaines, ces informations sont communiquées à Genève par radiogrammes. Ce fut en particulier le cas après les événements de novembre 1942 en Méditerranée, alors que les Messages civils demeuraient le seul mode de transmission possible entre les populations nord-africaines et la France. Les 10 millions de messages civils que le Comité international de la Croix-Rouge a fait parvenir ainsi à destination ont permis de rassurer bien des familles anxieuses, en leur apportant les nouvelles d'êtres chers, dont elles étaient privées depuis tant de mois.



Que de drames sont enregistrés dans ces cartons d'archives à la centrale genevoise de la Croix-Rouge internationale!

ISMET INONU

Au matin du 30 mars 1921, les armées grecques, désormais certaines de la faiblesse des Turcs, avançaient délibérément vers le cœur de l'Anatolie lorsqu'une violente contre-attaque de Mustafa Ismet Pacha les surprit aux environs du village d'In-Onu. Complètement bousculées, elles s'enfuirent en désordre vers la côte et se retranchèrent dans leurs ports de débarquement sans en bouger de plusieurs mois. Cette bataille donna à Kemal Pacha le temps d'organiser une armée capable de chasser l'envahisseur. En reconnaissance, en 1934, lorsque les noms de famille à l'européenne furent introduits en Turquie, Ataturk attribua à son ami et collaborateur, le général Ismet Pacha, le nom du village où il avait si vaillamment conduit ses troupes. Né en 1884 à Smyrne, Ismet Inönü était, à vingt-quatre ans, lors de la révolution qui renversa le régime d'Abdul Hamid, un jeune capitaine d'état-major au regard perçant et à la démarche énergique. En 1915, il soufflait sur ses doigts dans les bureaux de fortune de l'armée turque

du Caucase, dont il était le chef d'état-major et, en 1917, il commandait l'avance du troisième corps d'armée, sous le soleil de Palestine. En fin, 1921 faisait de lui un héros national. Echangeant la casquette galonnée contre le huit-reflets, c'est en qualité de ministre des Affaires étrangères de Turquie qu'il participa ensuite à la Conférence de Lausanne, où il sut être encore plus tenace que le tenace lord Curzon et faire triompher le point de vue d'Ankara. A son retour de Lausanne, il devint président du Conseil et le resta presque sans interruption jusqu'à la mort du « Père des Turcs », Kemal Pacha (10 novembre 1938). L'Assemblée nationale le nomma alors président de la République. Après quatre ans de pouvoir, il est toujours l'homme le plus populaire de son pays. Faisant un sourire à droite, tendant une main amicale à gauche, concluant en juillet 1941 un pacte de non-agression avec l'Allemagne, dinant en février 1943 avec Churchill à Adana, il représente la sagesse sur les bords des Dardanelles.

LA NOUVELLE FAUNE PARISIENNE

La faune parisienne, depuis la guerre, s'est sensiblement modifiée, et pour certains de ses membres, on s'est efforcé d'en réformer les mœurs. Que de cours ou d'arrière-boutiques, même dans le centre de la ville, ont été transformées en

clapiers ou en basse-cours. J'ai vu, en plein quartier du Marais, des poules gloussantes aller picorer le crottin abondamment dispensé sur la chaussée par les chevaux revenus plus nombreux. Près des Halles, on voit des ménagères qui ne rougissent pas d'accumuler dans leurs cabas des débris de légumes traînant sur la chaussée, tout comme à la campagne leurs sœurs ramassent, au long des routes, les herbes destinées aux lapins domestiques. Le chant du coq est devenu un des bruits matinaux de Paris silencieux. — Les chiens, restés nombreux malgré les restrictions, ont été invités par le Préfet de police à ne plus déposer leurs ordures sur les trottoirs, mais uniquement dans les caniveaux « sauf toutefois dans la partie où ceux-ci traversent les passages cloutés ». Ce sont naturellement les propriétaires de ces toutous réglementés qui sont chargés de leur inculquer cette discipline et de collaborer à la leur faire respecter. Il est juste de dire que les chiens de bergers accompagnant les troupeaux ne sont pas visés par la circulaire préfectorale. A vrai dire, ils sont assez rares, ces privilégiés, car peu nombreux doivent être les groupes de bœufs et de moutons se rendant aux abattoirs de la Villette, si l'on en juge par les quelques centaines de grammes mensuels dispensés par les boucheries aux consommateurs parisiens.

Mais la faune parisienne s'est enrichie, et fort largement, d'indésirables aphaniptères. Et oui, ce sont des puces que l'atmosphère humide et tiède du Métro incite à proliférer. Des critiques chagrins prétendent sans doute que la pénurie de savon et sa qualité médiocre font que les gens sont moins soignés qu'auparavant. Mais l'Académie de Médecine a tranché le débat. C'est le manque d'insecticides qui est cause de cette invasion néfaste. Tant que les usines de produits chimiques n'auront pas repris leurs fabrications pacifiques de produits désinfectants, il faudra se résigner à s'épucer soi-même ou à dresser ses parasites à préférer la peau du voisin ou de la voisine à la sienne propre. R. Vaucher.



Un facteur persévérant. On a découvert en 1931, à Montricher, l'intéressante « grotte aux ours de Risel ». Pour en faciliter l'accès, M. Eugène Chenuz, facteur, a foré un tunnel de 26 m., travail qui a absorbé ses loisirs durant huit ans. (Photo Breitenstein, Montricher)



Hanro

Le choix de la lingerie appropriée est aujourd'hui des plus important. Hanro vous offre maintenant encore de belles qualités délicieusement chaudes. Chemise fantaisie ou classique, culottes en 3 longueurs différentes et les appréciés spencer Hanro.

Fabr. Handschin & Ronus S. A. Liestal



N'AIMEZ QUE MOT CARON
LA POUDRE DE RIZ LA PLUS FINE

LOUIS TSCHANZ, COMPTOIR DE LA PARFUMERIE S. A., 15, RUE VERNONNEX, GENÈVE

COUP DE Foudre

Pour la septième fois, l'appointé Pierre Rivaud sortit une Caporal de son étui et la tassa nerveusement sur son pouce, la flamme du briquet éclaira un instant un menton carré, les ailes du nez qui étaient fines et les arcades où logeaient deux yeux gris à l'expression inquiète.

Le train avala des kilomètres, il se gava de paysages, d'arbres, de villages, de montagnes, dédaigna le lac qu'on devinait à peine derrière l'écran des toits découpés en ombres chinoises... Il faisait nuit. Il était onze heures et demie et l'obscurissement régnait. Dans le wagon, la lumière était réduite à sa plus simple expression ; un halo bleuâtre mettait des lueurs macabres sur les visages absorbés par l'ombre.

Lire?... Impossible. Dormir?... peut-être, mais en est-il question quand on a devant soi, témoin muet, mais insistant, une femme jeune et charmante qui n'attend sûrement que de vous voir dormir la bouche ouverte pour rire éperdument?... Depuis une demi-heure, Pierre essayait de distinguer ses traits. Il y avait quelque chose d'inachevé, d'enfantin dans la courbe des joues... Mais le dessin de la bouche était d'une femme ainsi que le regard, couleur d'écreuil, charmant de tranquille audace.

Rivaud ne croyait pas au coup de foudre... Un coup de foudre, pensait-il, se conçoit partagé... sinon c'est un coup de folie... Et quelle chance y avait-il, je vous le demande,

pour que Rivaud s'éprenne en trente minutes d'une inconnue — peut-être mariée — et qu'en retour, cette dernière tombe amoureuse d'un appointé qu'elle ne connaissait pas trois stations auparavant ?

Oui, il était fou... Aucun de ses gestes n'était naturel maintenant et il rougissait de le constater.

Son âge ? vingt-sept ans. Son métier ?... Soldat... la guerre, quoi ! Inutile de parler de ses goûts exactement à l'opposé de ce qu'il devait faire. Tout de même, avouons qu'il avait une tendance au rêve et qu'il était fort capable de dessiner un lion... un pin parasol ou un immeuble de douze étages, ou encore un château Louis XIII reconstitué, parce qu'il possédait un diplôme d'architecte inemployé.

Il aurait tant aimé savoir ce que les yeux d'écreuil pouvaient bien déchiffrer dans la vie. Mais voilà... dans une heure, le train aurait terminé sa course folle. Si Rivaud ne se décidait pas à brusquer les choses, son bonheur s'envolerait comme un oiseau moqueur. Son bonheur... il sa-

CYMA-TAVANNES

Étanche, parechocs, antimagnétique



Demandez le nouveau catalogue 44a à Tavannes Watch Co., La Chaux-de-Fonds



Depuis Fr. 81.50 Chez le bon horloger

Guide de voyage

BALE HOTEL-RESTAURANT CASA TICINESE
au centre de la ville le rendez-vous des gourmets. Chambre à partir de fr. 4.— Téléphone 378 18

CAUX s/ MONTREUX HOTEL ALPINA
Pension depuis fr. 9.50. Prospectus par la nouvelle direction. R. Bost-Yersin.

Lausanne · Hôtel Windsor
maison de famille de premier ordre. Cuisine soignée. Grand jardin. Famille Martin.

TINTENKULI
STYLO-A-POINTE

facilité d'écriture

SA MARQUE DE GARANTIE

EXIGEZ L'ANNEAU ROUGE AVEC L'EMPREINTE TINTENKULI

PRIX Fr. 13⁵⁰

Timbres-postes
600 différents Fr. 6.—
H. Leuba, La Chaux-de-Fonds
Progrès 93

Depuis 1785

Dubois

La plus ancienne maison d'horgerie

Ph. Du Bois & fils, Le Locle

N'attendez pas

que votre inoffensive inflammation de la gorge se transforme en une amygdalite purulente. Une cure de désintoxication du sang au moyen des

tablettes
ABCESSINE

soulage et guérit la maladie dès n'importe quel stade de celle-ci. Pourtant, mieux vaut prévenir que guérir.

10 tabl. 2.60 20 tabl. 4.70 (impôt compris). Toutes pharm.

ECHOS DE L'ASSURANCE

14.

Obscurissement et dangers d'accidents.

Aucune statistique ne révèle encore quelles sont les répercussions de l'obscurissement sur la fréquence des accidents. Cependant, les journaux relatent presque quotidiennement des accidents dus au manque d'éclairage des escaliers, des chemins et des rues. Voici d'ailleurs brièvement exposé, à titre d'exemple, un cas qui s'est présenté pratiquement.

En sortant du théâtre, M. S. traverse la rue pour se rendre à la station du tramway. En raison de l'obscurissement, il ne voit pas qu'en cet endroit le trottoir a deux marches, fait une chute et se fracture un bras. Cet accident entraîne plusieurs mois d'incapacité de travail, ainsi que des frais médicaux et pharmaceutiques, pour lesquels nous avons déboursé 8411 francs, y compris l'indemnité versée à titre d'invalidité permanente.

Et vous, qui lisez ces lignes, êtes-vous prémunis contre les conséquences financières d'un accident dû à l'obscurissement ? Les primes d'une assurance accidents sont modiques comparées aux frais d'un seul cas, même bénin.

Nos agents vous donneront volontiers de plus amples renseignements et vous soumettront des propositions susceptibles de vous intéresser.

Winterthur
ACCIDENTS

Société Suisse d'Assurance contre les Accidents à Winterthur

vouerait ce mot comme un fondant... Encore une cigarette finie. S'il avait su, il aurait acheté des *Lawrens*, aurait tenté d'en offrir à cette charmante personne.

Un arrêt. A travers le noir intégral, la jeune femme jeta un coup d'œil anxieux au dehors. Des gens descendaient, des soldats montaient. Par un hasard extraordinaire, Rivaud se pencha à la fenêtre au moment précis où la dame en faisait autant, une collision s'ensuivit. Navré, il s'excusa et la dame rit en rétablissant l'équilibre compromis de son chapeau.

La glace étant rompue et le train reparti, Rivaud se renseigna auprès d'un monsieur bedonnant qui, les mains jointes sur sa chaîne de montre, poursuivait un rêve béat.

« Romont »... c'était Romont ! Il s'attendait déjà à ce que son amie (car il ne doutait plus qu'elle ne devienne son amie) le remercie de son zèle et que la conversation rebondisse comme une balle de ping-pong, mais contrairement à ces pronostics, elle poussa un cri.

— Romont !... mais je devais descendre !...
Consternation.

— Si vous ne m'aviez pas caché la fenêtre et bousculé, je serais descendue... c'est stupide... comment faire ?

Oui, comment faire ? Rivaud s'agitait dans l'obscurité, il essaya de lire un horaire, de confronter des heures. De son côté, la dame de ses pensées s'énervait...

Comme il y a un Dieu pour les innocents et les aveugles, un chaos du train les jeta l'un sur l'autre. C'était la seconde fois qu'ils se heurtaient et cette fois, l'étincelle jaillit. Rivaud sentit des épaules rondes qui résistaient mollement. Sa bouche chercha dans l'ombre une petite main qui ne se refusait pas et s'y posa dévotement. Quand le contrôleur passa, il s'arrêta étonné. Les deux vis-à-vis avaient changé de place. Côte à côte, ils poursuivaient la route, interrogeant leurs âmes, faisant des projets.

Sans orage, sans éclairs, sans que Rivaud l'eût aperçu, le coup de foudre était tombé. Odette BURKHALTER.

L'OFFENSIVE BATÉE

Mme de Staël fit la connaissance de Bonaparte lors d'une fête chez le ministre de Talleyrand. Pleine d'une grande admiration pour la carrière de ce jeune général de 28 ans, déjà couvert de gloire, elle attend beaucoup de cette entrevue. Aussitôt présentée, elle le presse de questions.

— Général, quelle est la femme que vous aimeriez le plus ?

— La mienne.

— C'est tout simple; mais quelle est celle que vous estimeriez le plus ?

— Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.

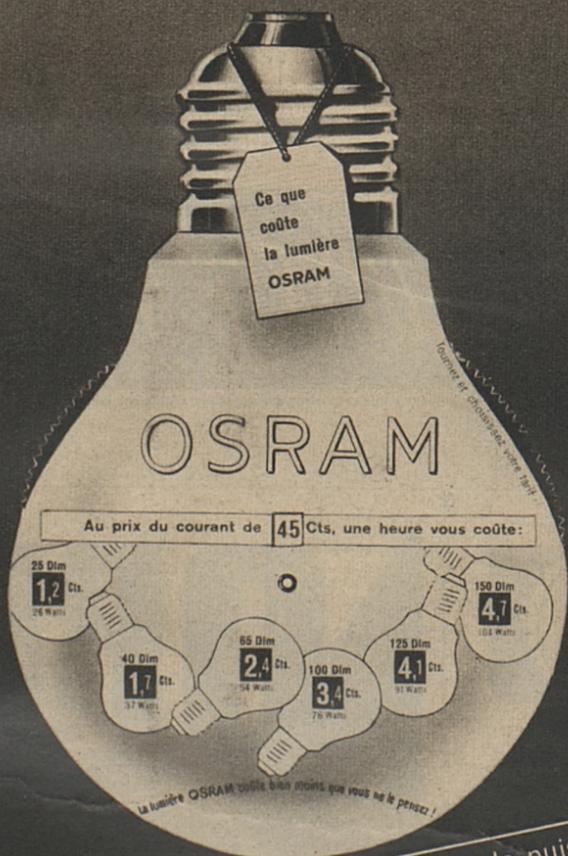
— Je le conçois encore. Mais, enfin, quelle serait pour vous la première des femmes ?

— Celle qui fait le plus d'enfants, madame.

Mme de Staël se retira, toute déconcertée d'une offensive qui avait si mal tourné pour elle.

Combien vous coûte
une heure de
lumière **OSRAM** ?

Dès maintenant vous pourrez, vous aussi, vous en rendre compte. • GRATUITEMENT, vous obtiendrez dans tous les magasins d'électricité le nouvel indicateur OSRAM sur lequel vous pourrez lire vous-même ce que la lumière d'une lampe OSRAM coûte pendant une heure.



Savez-vous quelle doit être la puissance de la lampe du salon, de la cuisine, de la chambre à coucher, du corridor, de la lampe à pied ou de la lampe à ouvrages ? L'indicateur OSRAM vous répondra.

OSRAM
éclairage plus économique

CONFIEZ VOS DENTS A GIBBS...

C'est la recommandation que font journellement les meilleurs médecins-dentistes du monde entier. Suivez les conseils de votre dentiste et employez le SAVON DENTIFRICE GIBBS dont la base spéciale vous permettra d'obtenir, après quelques jours seulement d'un usage régulier, des résultats qui vous surprendront. Protège les dents et purifie l'haleine.



SAVON DENTIFRICE

50% D'ECONOMIE



SOLIS

COUSSIN ELECTRIQUE

réglable à 4 degrés

depuis frs. 26.40 modèle plus simple depuis frs. 20.40

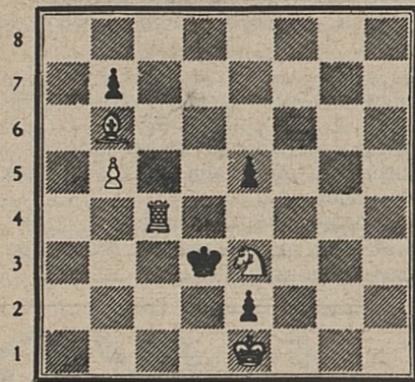


MERMOD & CO. - PRODUITS CHIMIQUES - CAROUGE-GENÈVE

ÉCHECS

PAR PAUL FREY

Problème No 283. « Inédit ».
Max Benninger, Dietlikon.
Dédié à G. Frei, Winterthour.

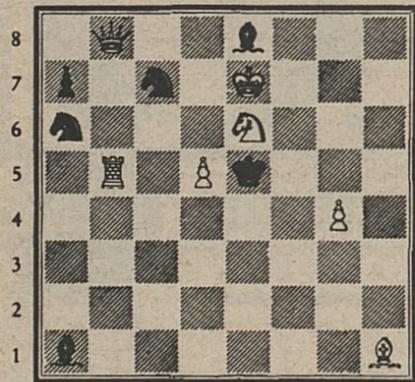


Blancs : R_{e1}, T_{c4}, F_{b6}, C_{e3}, P_{b5} = 5.
Noirs : R_{d3}, P_{b7}, é2 et é5 = 4.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Jumeau : Transposer le P_{e2} à é6 et le R_{e1} à d1, même énoncé !

Problème No 284. « Inédit ». —
Gottlieb Frei, Winterthour.



Blancs : R_{e7}, D_{b8}, T_{b5}, F_{h1}, C_{e6}, P_{d5},
g₄ = 7.

Noirs : R_{e5}, F_{a1}, é8, C_{a6}, c₇, P_{a7} = 6.
Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Nous remercions et félicitons nos deux amis zurichois pour leurs charmantes compositions que nos lecteurs ne manqueront pas de résoudre avec plaisir. A tous ceux qui jugeraient le deux-coups par trop facile, nous proposons du même auteur la miniature suivante :

Problème No 285.

Gottlieb Frei. — « Landbote », 1943.

Blancs : R_{d7}, F_{e3}, é4, C_{d6}, g₂ = 5.

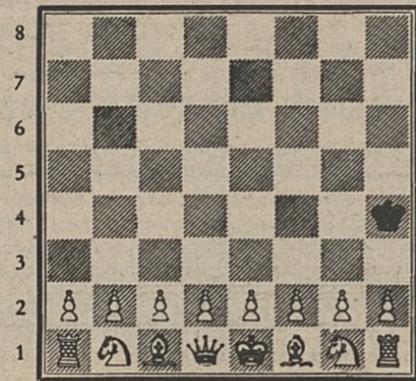
Noirs : R_{e5}, P_{g3} = 2.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Problème No 286.

Sam Loyd, W.-A. Shinkmann
et W.-H. Thompson.

Construire en seize coups une partie d'échecs telle qu'en face du roi noir dépeuplé, les blancs, revenus à leur position initiale (voir solution plus loin),



les blancs puissent faire mat en trois coups !

Nous publierons le 25 novembre les solutions de ces quatre problèmes ainsi que les noms des lecteurs qui, avant le 13 novembre à midi, auront envoyé des réponses justes à la Rédaction de « L'Illustré », à Zofingue.

Solutions.

Problème No 286, de Sam Loyd. Alors que le roi noir doit être amené sur la case h4, voici comment cette partie fictive se déroule : 1. C_{c3}, d₇—d₅; 2. C_{c3}×d₅, g₇—g₆; 3. C_{d5}×é7, b₇—b₅; 4. C_{e7}×g₆, a₇—a₆; 5. C_{g6}×h₈, F_{d7}; 6. C_{h8}×f₇, D_{g5}; 7. C_{f7}×g₅, C_{f6}; 8. C_{g5}×h₇, C_{e4}; 9. C_{h7}×f₈, C_{c3}; 10. C_{f8}×d₇, C_{b1}; 11. C_{d7}×b₈, R_{f7}; 12. C_{b8}×a₆, R_{g6};

13. C_{a6}×c₇, R_{h6}; 14. C_{c7}×b₅, T_{a3}; 15. C_{b5}×a₃, R_{h5}; 16. C_{a3}×b₁, R_{h4} et maintenant mat en trois coups.

Problème No 279, par H. Fretz. — Blancs : R_{h1}, D_{c8}, T_{c5}, C_{d5} = 4. — Noirs : R_{d4}, P_{e5}, é6 = 3. Mat en trois coups.

Tout en sacrifiant le C_{d5}, la clef de dégage- ment « Bristol » 1. T_{e5}—c₁ va permettre à la dame de descendre à c2 et laisser aux noirs l'alternative de cinq variantes : 1. ..., R_{d4}—é4; 2. D_{c8}—c₂+, R_{e4}—d₄; 3. D_{c2}—c₄ ou T_{c1}—d₁ mat; 2. ..., R_{e4}×d₅; 3. D_{c2}—d₃ ou T_{c1}—d₁ mat; 2. ..., R_{e4}—f₃; 3. D_{c2}—g₂ mat. 1. ..., R_{d4}—d₃; 2. D_{c8}—c₂+, R_{d3}—d₄, comme ci-dessus ou bien 2. D_{c8}—c₄+, R_{d3}—d₂; 3. D_{c4}—c₂ mat. 1. ..., R_{d4}×d₅; 2. T_{c1}—c₄, R_{d5}—d₆; 3. D_{c8}—d₈ mat et si 2. ..., é5—é4; 3. D_{c8}—c₅ mat. 1. ..., é6×d₅; 2. T_{c1}—c₃, R_{d4}—é4; 3. D_{c8}—g₄ mat et 2. ..., é5—é4; 3. D_{c8}—h₈, autre mat de toute beauté. Enfin, 1. ..., é5—é4; 2. D_{c8}—c₃+, R_{d4}×d₅; 3. T_{c1}—d₁ ou D_{c3}—c₅ mat. Remarquable problème complexe qui dans un style économique caractérise celui de l'école bohémienne; il semble guère possible d'aller plus loin dans la voie de la construction parfaite et la pureté des mats, en dépit de quelques duals inévitables.

Problème No 280, de Fr. Somma. Blancs : R_{a2}, D_{e8}, T_{b6}, g₁, F_{b1}, C_{e5}, f₅, P_{g5}, h₄ = 9. Noirs : R_{h5}, T_{a7}, é6, F_{c1}, P_{a3}, f₇, g₇ = 7. Mat en deux coups. L'essai 1. T_{b6}—b₄, menace 2. C_{f5}—g₃ (×g₇) mat est réfuté par l'unique défense d'interception 1. ..., F_{c1}—f₄!

La clef de sacrifice 1. C_{e5}—g₆, menace 2. C_{f5}×g₇ mat, ne manque pas de surprendre le chercheur, incité malgré lui à approfondir les variantes qui vont lui laisser une impression de charme réel. 1. ..., R_{h5}×g₆; auto-olouage de la T_{e6}, 2. C_{f5}—g₃ mat. 1. ..., T_{e6}×g₆ (é2+); 2. D_{e8}—é2 (×é2) mat qui élimine l'essai symétrique 1. C_{e5}—f₃ pour garder le Ph₄. 1. ..., f₇×g₆; 2. D_{e8}—h₈ mat. 1. ..., F_{c1}—b₂ (ou f₇—f₆); 2. C_{g6}—f₄ mat. 1. ..., F_{c1}×g₅; 2. T_{g1}×g₅ mat. Nous constatons une seule imperfection à cette œuvre de maître, si 1. ..., T_{e6}—é3, qui ne pare pas la menace 2. C_{f5}×g₇, il y a un double dual : 2. D_{e8}—h₈ aussi bien que 2. C_{g6}—f₄ mat, alors que les variantes principales sont impeccables.

Problème inédit No 281, d'Em. Ghirardini. Blancs : R_{d1}, D_{h4}, T_{g3}, h₃, C_{g4}, g₅, P_{e2}, f₅, h₂ = 9. — Noirs : R_{h1}, T_{f1}, g₁, F_{e1}, P_{d2}, é5, f₂, g₂ = 8. Mat en quatre coups.

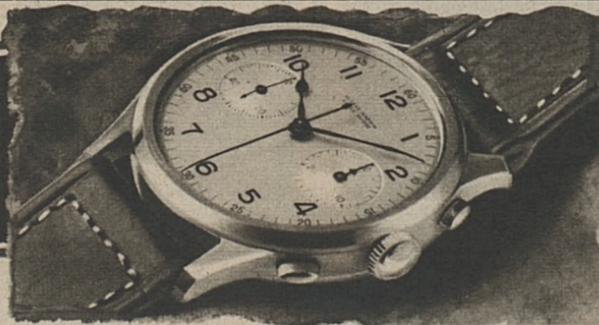
La position massive de l'ensemble des pièces en présence ne permet pas à la dame de mater en g₂; elle devra reculer pour mieux s'ôter : 1. D_{h4}—h₈, le plus loin possible où elle ne jouera plus aucun rôle, é5—é4; 2. T_{h3}—h₇, même tactique, é4—é3; 3. C_{g4}—h₆, troisième et dernier sacrifice passif qui oblige le roi noir à briser la glace, R_{h1}×h₂; 4. T_{g3}—h₃ mat, avec félicitations unanimes à l'adresse de l'auteur. Très judicieusement, le P_{f5} écarte le dual antithématique 4. C_{h6}—f₅ mat.

Cela nous rappelle étrangement un embouteillage amusant, composé un jour de pluie : Blancs : R_{f8}, D_{b8}, T_{c8}, é8, F_{a8}, d₈, C_{f7}, g₈, P_{a4}, a₅, a₆, a₇, b₇, c₇, é7, g₇ = 16. Noirs : R_{h4} = 1, où les blancs désireux de jouer P_{a4}—a₅, doivent d'abord déplacer pas moins de douze autres pièces !...

Problème inédit No 282, de Paul Frey. — Blancs : R_{a6} = 1. — Noirs : R_{c7}, F_{b6}, C_{a5} = 3. Les blancs reprennent leur dernier coup et font nulle. Du genre rétrograde, l'énoncé demande de déterminer le dernier coup du roi blanc, puis d'en choisir un autre, afin d'éviter de se faire mater tôt ou tard. Une supposition : blanc vient de jouer R_{a7}—a₆ pour fuir l'échec F prend b₆, il reprend ce coup et joue R_{a7}—a₈. Dans ce cas, les noirs répondent : 1. R_{c7}—c₆, R_{a8}—b₈; 2. R_{c6}—d₇, R_{b8}—a₈; 3. F_{b6}—c₇, R_{a8}—a₇; 4. R_{d7}—c₆, R_{a7}—a₆ (a₈); 5. C_{a5}—c₄, R_{a7}; 6. C_{c4}—b₆, R_{a6}; 7. F_{c7}—b₈, R_{a5} et les noirs feront mat au vingt-troisième coup dans l'angle efficace a1 de la couleur du fou. D'où la conclusion qu'en a6 existait un cavalier noir, si bien que 1. R_{c7}—c₆ entraîne le pat sauveur au lieu du mat en 23 coups. Sans aucun discernement, les blancs avaient estimé profitable de s'en emparer.

La solution est donc : reprendre R_{a7}×C_{a6} et jouer R_{a7}—a₈ après avoir remis le C_{a6} et le trait est aux noirs qui, pour ne pas tomber dans le piège du pat, jouent F_{b6}—a₇ ! et forcent le R_{a8}×a₇. Le pat est levé, mais la partie est nulle, attendu que roi et deux cavaliers contre roi seul sont matériellement

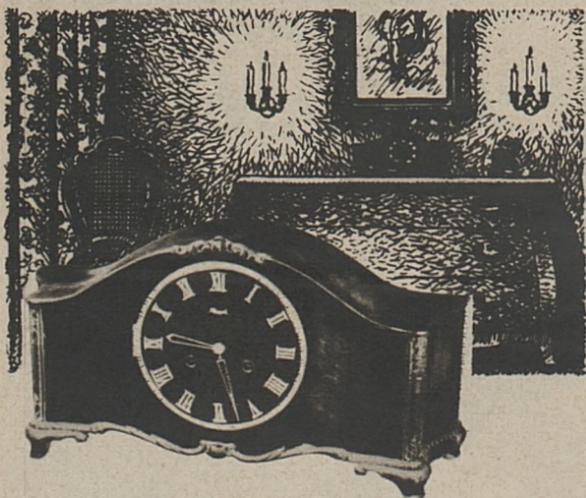
Un siècle
d'Art et de Précision



Chronométrie
ULYSSE NARDIN
8 Grands Prix

Acier dep. Fr. 280.-

Or depuis Fr. 545.-



Artistiques dans leur forme,
qualité impeccable, mouvement
sûr, telles sont les

PENDULES

Kienzle

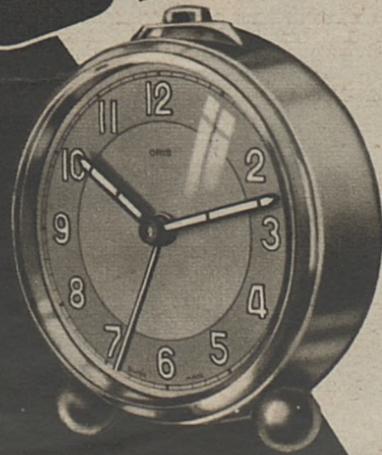
qui sont connues dans le monde entier



Merci de tout mon cœur, mon vieux Gaétan,
de m'avoir parlé de ce bon « Va-t'en »*
car grâce à ton excellent conseil,
je n'ai plus de cor-au-pied sur l'orteil.

* Il s'agit, bien entendu, des excellents produits « Va-t'en », recommandés par de nombreux médecins, emplâtres anti-cors et antidurillons, en boîte métal, à fr. 1.25. Dans les pharm. et drogueries.

ORIS



depuis Fr. 14.-

Le réveil suisse
de prix avantageux

incapables de faire mat. Ce dernier point a échappé à certains solutionnistes qui n'ont vu que le pat.

Solutions justes.

Problèmes Nos 279, 280, 281 et 282 : MM. Roland Faillietaz et Maurice Germain, Lausanne; Henri Jeannet, Monruz; André Muller, Tramelan et Oscar Obrist, Neuchâtel.

Nos 279, 280 et 281 : MM. Max Benninger, Dietlikon; Roger Gilliéron, Lausanne;

Marcel Kurz, Genève; Eugène Péra, Echandens (Vaud), et Jean Moser, La Sarraz.

Nos 279 et 280 : Mlle Rose Hug et M. Adolphe Cardinaux, Genève.

Nos 280 et 281 (d'Em. Ghirardini, Zurich): M. Marius Chollet, Versoix.

Problème No 280 : Mme G. Glauser, Zurich; MM. A. Narakas, Cergnat (Vaud) et Marcel Zuber, en campagne.

Etude No 282 : « Eurêka », Genève.

Quatre ans!

Bientôt quatre ans! Comme le temps passe! Petit Fred songe à sa fête qui approche :

— Maman, est-ce que j'aurai une tourte avec quatre bougies, hein, maman?

— Je t'ai déjà dit qu'on ne dit pas « hein », mais « n'est-ce pas ».

Docile, Fred répète :

— N'est-ce pas, maman, que j'aurai une tourte avec quatre bougies?

— Oui, si tu es bien sage, si tu obéis!

— Mais... il faut me laisser obéir tout seul!

Maman réfléchit à ce que peuvent bien signifier ces paroles.

— Comment? te laisser obéir tout seul?

— Oui! il ne faut pas me donner de claques. Il faut me laisser obéir tout seul, tout seul! s'entête-t-il.

Fred a une très vilaine habitude. Il suce encore son pouce! Cependant, il a promis de ne plus le faire. Or, pendant la nuit, maman l'interpelle :

— Fred? Veux-tu enlever ton pouce?

Au bout d'un moment, une petite voix angélique s'élève dans l'obscurité :

— Mais je ne peux pas dormir seulement avec mes yeux!

Il devient d'un matérialisme inquiétant, demande pourquoi l'on ne fait pas deux dîners, deux quatre-heures! Il parle des « zwiebacks blancs » (pain croustillant) et aimerait qu'on fasse des « croûtes au sucre » pour tante Marthy qui vient dîner. Que les vulgaires croûtes dorées — dont il vient de faire la découverte — ne soient pas dignes d'être servies à midi, un jour de visite, cela, il ne le comprend pas. A table, il ne veut plus de légumes. « Non. Je n'ai plus faim! » On insiste. Non, décidément, il n'a pas grand appétit, ce petit homme! On s'inquiète même! Mais... le dessert arrive. Ses yeux brillent de malice. Il sourit et, devant tout commentaire, explique : « J'avais plus faim pour les légumes, mais pour la crème au chocolat j'ai de nouveau faim! »

Fred s'essaie à compter et parvient sans accroc jusqu'à 12. Maman le félicite. « Très bien! Encore une fois! » Il recommence : 1, 2, 3, 4, 5, 7. « Mais non, interrompt maman, tu te trompes de nouveau. » — « Non, répond Fred, je ne me trompe pas. Je fais exprès! Il ne faut pas toujours dire la même chose! » Encore de la fantaisie! Comment lui expliquer qu'on n'en met pas dans tout!

Inondation dans la maison. La voisine de l'étage supérieur a commis une imprudence et l'eau filtre maintenant à travers le plafond. Fred s'inquiète :

— Qu'est-ce qu'elle a fait cette dame? Pourquoi a-t-elle laissé couler l'eau?

Maman lui explique que c'est un malheur qui peut arriver à chacun. Mais Fred n'en continue pas moins à accabler la pauvre voisine de reproches.

— Non! Elle devait faire attention! Je le lui dirai si je la rencontre!

Maman ne prend pas au sérieux la menace de son petit garçon! Mais, par malheur, dans la matinée, Fred allant en commission rencontre la dame, auteur de la catastrophe. Il l'interpelle. Maman, indignée, bondit, s'excuse et gronde Fred. Mais celui-ci ne l'entend pas de cette oreille.

— Elle ne devait pas laisser couler l'eau « chez nous »! Et je le dirai à papa quand il rentrera!

Volonté à briser? Personnalité trop marquée ou enfant mal élevé? Maman soupire. Quelle tâche de brider un tempérament aussi exubérant!

Petit Fred a aussi des instincts barbares. Il veut jeter tout le monde par la fenêtre, « en bas le balcon » ou « dans le feu »! Il veut aussi lancer une pierre au gendarme qui n'a pas permis à papa (en ce moment au service militaire) de venir samedi et dimanche. Gendarme, officier et facteur sont un peu confus dans sa tête. L'obscurcissement reste pour lui un mystère. Une nuit qu'il était malade, il s'inquiète : « Maman... si le général passe et qu'il voie la lumière, tu lui diras que le petit Fred est malade! Alors, il ne grondera pas, n'est-ce pas? » Puisque c'est le général qui a ordonné l'obscurcissement, c'est lui qui se promène, le soir, pour en surveiller le bon fonctionnement. Seulement, Fred dit que c'est le général Dufour depuis qu'il l'a vu défiler dans le Cortège historique de Genève. Toutes les explications ne servent à rien. « Puisque je l'ai vu, moi! »

— Tante Lalaine, raconte-moi l'histoire du *Petit Chaperon rouge*!

Il écoute, presque recueilli, le conte qu'il a déjà entendu tant de fois. Ses petites mains se sont presque jointes, ses yeux deviennent pour quelques minutes immobiles, tout son être vibre, son cœur bat vite, vite lorsque le loup mange la petite fille.

— Et puis alors? Et puis alors?...

Tante Lalaine invente une fin pour varier un peu et pour lui montrer à quoi peut mener la désobéissance! Mais Fred a retenu un mot nouveau et, tout fier, il arrive vers maman :

— Tu sais, maman, la grand'maman du *Petit Chaperon rouge*, elle était... impotente!

Il a dû presque reprendre son souffle avant de prononcer ce mot un peu étrange.

Revenant de chez sa petite amie Mimi, il raconte tout ce qu'il a fait.

— Et puis, tu sais, maman, j'ai mangé des moustaches. C'est bon! Pourquoi tu n'en achètes pas? On les met à la bouche et on les mange!

Maman cherche ce que peuvent bien être ces moustaches qu'on mange et qui sont si bonnes. Enfin, elle devine : des pistaches.

Il n'a encore aucune notion exacte du temps. Mais les questions s'arrêtent à la promesse que demain, samedi, papa restera à la maison toute l'après-midi. Que de petites joies en perspective! Fred suivra papa dans ses moindres gestes, l'imitera, lui tendra les outils, les ciseaux, la colle (si c'est le jour du « bricolage » ou l'heure de la clinique des jouets), le papier. Il prendra un air d'importance, ne s'inquiètera plus ni de maman, ni de ses petits amis. Avec quel sérieux il s'affaira. Il ne s'étonne plus, comme il y a quelques mois, de l'habileté et de l'ingéniosité de papa. Les jouets démantibulés sont de nouveau valides et Fred juge avoir contribué à leur remise en état. Il n'admet plus le miracle, il veut comprendre, mais ne comprend pas toujours. Que les petits Grecs n'aient pas de jouets, n'aient rien à manger? « Alors, ils pleurent? » — « Bien sûr! » Songeur, il décide tout à coup que, pour son anniversaire, il va les inviter tous chez lui! « Tous les petits Grecs! » Comme il y en a beaucoup, paraît-il, il en mettra une partie dans la chambre à manger, une autre partie dans le salon et sur le balcon et il partagera avec eux tous ses jouets et la tourte aux quatre bougies!

May DAY.



Qui L'Amour

GUIDE DE BEAUTÉ
FÜR IHRE SCHÖNHEIT

En vente dans toutes les bonnes maisons · Dépositaire pour la Suisse :
Louis Tschanz, Comptoir de la parfumerie S. A., Genève



Comment extrait-on la plus grande valeur nutritive d'un mets rationné?

En donnant aux aliments plus de goût et de digestibilité. On les apprête donc avec la *moutarde Thomy*, excellent mélange d'épices qui excite précisément les glandes salivaires et stomacales, tout en prêtant aux sauces et aux mets une saveur toujours renouvelée.

Savez-vous préparer une sauce Thomy? Ce condiment très profitable s'emploie parfaitement pour un grand nombre de mets, par exemple : en mayonnaise, en sauce piquante pour viandes grillées, rôtis et bouillis, pour les sauces de poisson et avec les légumes étuvés, etc. — En tartine sur des pommes de terre en robe des champs c'est un régal!

Voici une bonne recette toute simple : Faire fondre une cuillerée de graisse dans la poêle, y ajouter une cuillerée de farine, puis un peu d'eau et remuer pour que la sauce devienne lisse ; **lier le tout avec la moutarde Thomy**, assaisonner de poivre et de sel ; cuire à peine. Verdre à volonté.

Avec «*Thomy*» c'est épatant,
Tous les plats sont ravissants!

Moutarde Thomy

Dans toute la Suisse,
des maisons de qualité.



Demandez notre brochure gratuite
WINCKLER-FRIBOURG

431

La montre
de qualité



RECTA

GRAND PRIX

la poudre est-elle encore à la mode?

La belle brochure VITAFOND vous
renseignera. Demandez-la à Hamol S.A. Zurich 2

VITAFOND



Marque déposée

Vos linings et soieries remis à neuf et de bon teint avec les couleurs liquides

BABI

La méthode la plus simple et sûre permettant à la ménagère de teindre et de rafraîchir sans tache.

PRODUITS CHIMIQUES ATA S.A. THALWIL-ZURICH

Dans les drogueries et magasins de laine

Nuances :

BABI-rose
BABI-bleu
BABI-saumon
BABI-lilas
BABI-jaune
BABI-vert

Fr. 1.20

BABI-blanc (poudre)
Fr. 1.80

Délicieux...

ce pain croustillant
— facile à digérer —
sain pour les dents

En vente dans les magasins d'alimentation, les boulangeries et les magasins spécialisés.

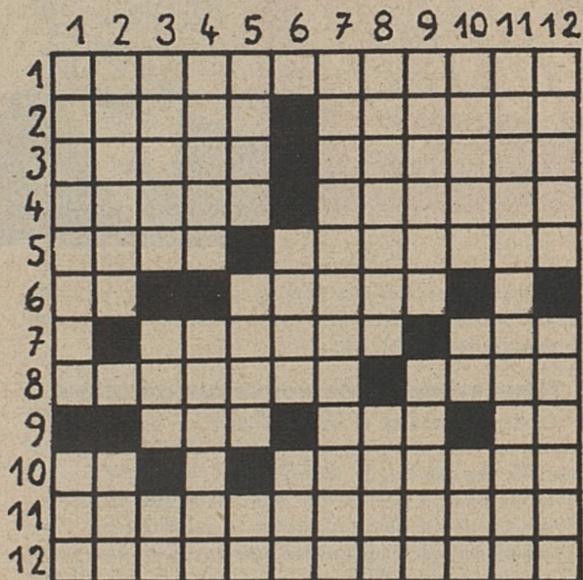
Fabrique de Pain
Croustillant Morat



LE COIN DES CHERCHEURS

Les solutions paraîtront dans le prochain numéro.

Mots croisés.

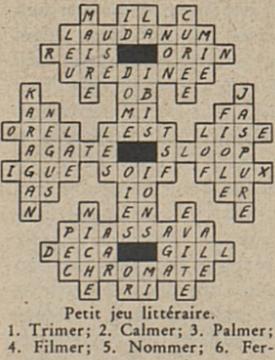


Horizontalement : 1. Voyagent à peu de frais. 2. Qui exige une réparation. — Chimiste français (1863-1929). —

3. Possède l'une des caractéristiques d'un ventre affamé. — Homme ordonné. 4. Egyptologue et romancier allemand. — Indocile. 5. Affluent de la Vilaine. — Tressées. 6. Au Gotha. — Beurre en grosse quantité. 7. Peut devenir fort étroite en grandissant. — Roi qu'on peut retourner sans profit. 8. Apprécie particulièrement ce qui est léger. — Coule de la plume de maint polémiste. 9. En un répertoire qui passe pour être dépourvu de grâces académiques. — Quitte Berne pour Soleure. — Pronom. 10. Balade chinoise. — Agir à la façon d'un crampon. 11. Action de mettre ensemble. 12. Journaliste.

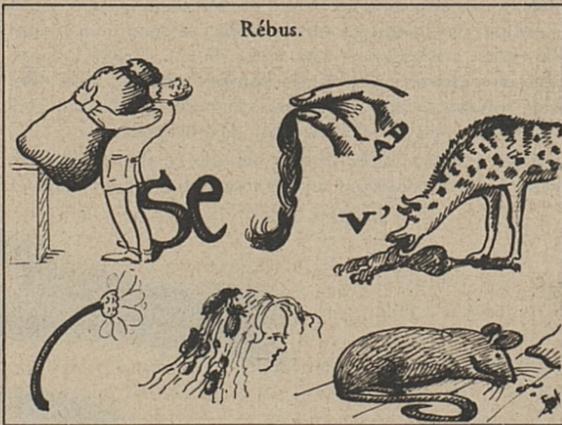
Verticalement : 1. Retient des gens pressés. — Offre un miroir à Constance. 2. Qui a subi l'effet des charges ou des décharges. — Egalité. 3. Maison où l'on aime à recevoir. — Dans l'Hainaut. — Bien appris. 4. Différent. — Prendre l'empreinte. 5. Créées pour. — Représente par signes. — Compagnon de madame. 6. Ecrit en marge d'un texte. — Ses porteurs habituels la remplacent en ce moment par le ceinturon militaire. 7. Où l'on ne passe qu'avec beaucoup de difficulté. 8. Jeune femme élégante et de mœurs faciles. — Il eut sa commission sur la vente de son frère. 9. S'agit quand l'orateur donne de la voix. — D'un verbe qui indique un tremblement dû à la crainte ou à la colère. 10. Se venge quand on la froisse. — Possède. — Mis pour de les. 11. A la manière d'une personne agitée. 12. Alerts. — Suée.

SOLUTIONS DU N° 43



mer; 7. Germer; 8. Former; 9. Mesmer; 10. Paumer; 11. Ecu-mer; 12. Brumer.
Charade No 1. Mou - Char - Dé = Moucharder.
Charade No 2. Péri - Gourdin = Périgourdin.
Charade No 3. Mur - Mur - Ante = Murmurante.
Charade No 4. Pal - Pi - Tante = Palpitante.
Charade No 5. Tri - Bu - Las - Sion = Tribulation.
Charade No 6. Vol - K - Nique = Volcanique.

Rébus.



L'Illustré

est épuisé!

Cela s'est produit à plusieurs reprises ces derniers temps. Très souvent, il ne fut plus possible de trouver un seul numéro. C'est pourquoi nous vous conseillons de vous faire réserver à temps «L'Illustré» chez votre marchand habituel. Mais, il serait encore préférable de vous abonner. Ainsi vous ne risquez plus de manquer nos articles de fond ou nos illustrations, toujours si actuelles. En outre, vous recevrez toutes les cartes géographiques que nous publions périodiquement. Et vous serez sûrs de pouvoir lire le roman d'un bout à l'autre. Enfin, vous réaliserez une économie appréciable, tout en bénéficiant de l'avantage de recevoir ponctuellement notre revue à domicile. Vous avez donc tout intérêt à vous abonner à «L'Illustré», surtout en acceptant l'offre spéciale ci-dessous.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Bon pour nouveaux abonnés

A envoyer comme imprimé à «L'Illustré» S.A.,
27, rue de Bourg, Lausanne.

Désireux de m'assurer les prochains numéros de votre revue, je m'abonne à «L'Illustré» à partir du No 45 avec livraison gratuite pendant 2 semaines. Je désire régler cet abonnement par *trimestre à 4 fr. 50, *semestre à 8 fr. 50, *année à 17 fr. Le premier montant de 6 fr. 55 pour abonnement jusqu'à fin mars 1944 (4 1/2 mois). *doit être prélevé par remboursement / *sera versé à votre compte de chèques postaux Lausanne II 2193. (En cas de versement au compte de chèques, prière d'indiquer au dos du bulletin: Nouvel abonnement à «L'Illustré».) *biffer ce qui ne convient pas.

Nom :

Profession :

Adresse :

Des milliers de verres
une seule qualité

Des milliers de verres sortent journellement des usines Zeiss, en mille puissances différentes, afin de permettre à des milliers d'amétropes de mieux voir dans toutes les directions. Chaque verre est un article de précision, soigneusement meulé et poli, et en plus vérifié à plusieurs reprises - mais toujours une qualité: ZEISS.

CARL ZEISS
JENA

ZEISS *Punktal*
le verre de lunette parfait.

CARL ZEISS JENA

Agent général pour la Suisse: GANZ & Co, Zurich, Bahnhofstrasse 40

Vous avez souci!!!

Votre chevelure s'éclaircit...

Quelques places apparaissent déjà complètement dénudées... combattez énergiquement cette calvitie menaçante et la chute des cheveux avec le

Sang de Bouleau

de réputation mondiale. Milliers d'attestations. Produit 100% suisse

Recommandé par les médecins. Fortifie les cheveux et leurs racines, combat la chute, active la croissance. Mais exigez bien le Sang de Bouleau qui est la garantie du succès. Fl. 2.90 et 3.85. Pour cheveux secs demandez Sang de Bouleau avec Pina-Olio. Brillantine ou fixateur au Sang de Bouleau pour une belle coiffure 1.75

Dans les Pharm., Drogueries, Salons de coiff. Centre de l'herbes des Alpes du St-Gothard, Faido

Mal de tête?
Alcacyl chasse la douleur
Sans gêner l'estomac
Sans affecter le cœur
Alcacyl
du Dr Wander!
Dans toutes les pharmacies

Cuisinières, femmes de chambres, ménagères, seront trouvées rapidement par une annonce dans le réputé Indicateur des places de la «Schweiz. Allgemeine Volks-Zeitung», Zofingue. Tirage 111.000. Clôture des annonces: mercredi 11 h. Observez l'adresse exacte:
Schweizer. Allgemeine Volks-Zeitung, Zofingue (Argovie)

les bons biscuits
sans aucun "Eryath"

Schnebli

Un Suisse revient de

Reportage vécu par Albert Eger

Hong-Kong



2 (Adaptation de J. Cosandey)

Le balcon où nous nous trouvons surplombe la mer. En face, Kowloon étale ses maisons blanches. Des montagnes barrent l'horizon du côté de la Chine. Sont-elles déjà occupées par les Japonais ?

Dans l'état de stupeur où la triple attaque aérienne vient de nous plonger, nous nous sentons encore incapables de penser, de juger. En vérité, on ne s'attendait à rien de pareil et les exercices de défense auxquels nous avions assisté les mois précédents, nous avaient semblé des jeux de guerre, sans réelle importance. Hier encore, tout était si calme, si heureux...

Nous nous regardons, mes camarades et moi, avec des yeux nouveaux. Un lien plus puissant que celui des simples rapports de service se noue, à cette minute tragique, entre tous ceux qui appartiennent à la grande maison claire où depuis des mois nous peinons en commun. Ce n'est déjà plus simplement le « dépôt » mais un phalanstère où ensemble, coude à coude, nous allons nous défendre, comme des amis, comme des frères.

Notre chef, M. Anderson, apparaît, très grave : « Mes amis, dit-il d'une voix émue — voici les heures sérieuses. Vous connaissez la tâche que nous avons à remplir. Elle est pour l'île d'une importance vitale. C'est à nous qu'il appartient d'assurer le ravitaillement, de faire vivre non seulement les Européens, mais encore les Chinois. Le temps presse si nous voulons éviter tout incident. Au travail ! » Et s'adressant à moi : « Eger, je connais les Suisses, leur sentiment du devoir, leur loyauté. Vous êtes des nôtres. Allez, mon ami, j'ai pleine confiance en vous. » Les larmes me viennent aux yeux. Je ferai tout ce qu'il faudra, sans crainte ni défaillance. En route !

Avec mon camarade Gilchrist, un Écossais maladif et terriblement nerveux, je saute dans une auto que conduit Ling Foo, notre chauffeur chinois, pour me rendre dans les bureaux de la police. Il faut tout d'abord se procurer les pièces d'identité, les uniformes et les équipements indispensables.

Les sirènes mugissent. La ville, sortie de son abatement, s'organise avec fièvre. Partout des autos, des officiers, des soldats, des civils qui courent çà et là. A notre retour, nous trouvons la grande cour du dépôt obstruée par les camions que les autorités viennent de réquisitionner. Des bandes de coolies appelés au service auxiliaire attendent de se mettre à l'ouvrage. Des policiers surveillent l'entrée de la maison et exigent de chaque arrivant des papiers de légitimation. Dans nos bureaux, tous les documents importants sont mis sous scellés. Je remets au chef nos cartes d'identité.

Voici les masques à gaz que j'ai l'ordre d'essayer aux Chinois. Dans la cour, je fais aligner mes gaillards à qui je distribue tout d'abord les casques. Les têtes des fils du Soleil coiffées d'acier sont du plus haut comique. L'essayage des masques à gaz est plus compliqué. Les Chinois ont des crânes assez larges et il est difficile d'y adapter les lugubres appareils. Comme des enfants — ils n'ont jamais vu de masques — ils se mettent à jouer, à faire des grimaces, à discuter, sans oublier de philosopher un peu, en dignes fils de Confucius.

A midi, la distribution est achevée. M. Anderson passe l'inspection de notre élite — 80 hommes casqués ! Il est satisfait. C'est alors notre tour. Les uns après les autres, de M. Anderson, notre chef, à Miss Sylvia Bruce, la dactylo, nous complétons notre équipement. Le premier moment de panique a passé. C'est maintenant avec le plus grand calme que chacun s'attelle au travail.

Dernier adieu à Kowloon

Nous déjeunons au dépôt. Le chef envisage la situation. A son avis, Kowloon ne sera pas défendue et la résistance se concentrera sur l'île elle-même. Il est donc prudent de

ne pas continuer à vivre à Kowloon. Aussi suis-je invité à m'en aller au plus tôt chercher mes affaires et à présenter mes ultimes respects à mon hôtesse chinoise.

Avec Miss Bruce, la dactylo, et Mr. Marrow, le surveillant qui, eux aussi, habitent Kowloon, je me mets en quête d'un moyen de traverser. Comme par miracle, un bateau de pêche, lent et solitaire, apparaît sur la mer. Nous embarquons. Il faudra bien une demi-heure aujourd'hui pour atteindre Kowloon. Il n'y a pas un souffle d'air.

— Est-ce pour nous que les sirènes se mettent tout à coup à mugir ? On pourrait le craindre, car deux avions japonais foncent aussitôt sur notre embarcation. « *Damn you* », leur crie Marrow en levant ses poings vers eux. Miss Bruce a disparu sous le tapis du bateau et, de crainte et d'émotion, la Chinoise a laissé tomber sa rame. Les avions sont juste au-dessus de nos têtes. Boum... boum ! L'eau jaillit en puissantes gerbes, les bombes tombent, mais elles visent surtout un petit navire de commerce qui s'enfuit vers la haute mer, au milieu des éclats des shrapnels.

Nous sommes pâles comme des morts. Reviendront-ils encore ? Arriverons-nous à Kowloon ? La Chinoise, qui a



« Deux avions japonais foncent sur notre embarcation. Marrow brandit le poing dans leur direction en les maudissant. Miss Bruce a disparu sous le tapis du bateau... » (Dessin inédit d'Albert Eger)

retrouvé sa rame, redouble d'efforts. Un vent léger vient à notre secours. Voici le quai et aussi une nouvelle alarme. Nous n'avons que le temps de nous réfugier dans un abri. Le tonnerre éclate, de plus en plus fort et ce n'est qu'une demi-heure après que nous pouvons sortir de notre trou.

Tandis que Sheila court vers son hôtel, je me précipite chez moi... Des bombes ont éclaté dans la rue, tout près de ma pension. A peine arrivé dans ma chambre, je vois apparaître le vieux Fu-Long. Il bégaie en tremblant encore plus que de coutume. Ses yeux sont emplis de larmes : « *Master, Master. No go way. No go way. Japanes come. Velly bad. Velly bad.* » Je le console : « Vieux Fu Long, il faut que je m'en aille. Je reviendrai, plus tard, plus tard... » Je bouscule la propriétaire de la pension qui vient — elle aussi — déverser des torrents de larmes et je me précipite dans la rue à la recherche d'un véhicule. Naturellement, rien, pas un taxi, pas un *rickshaw*. Je perds une heure à chercher. Enfin, près de l'hôtel de Sheila apparaissent deux *rickshaws* que les malles de ma compagne emplissent complètement. Allons sur les quais. Par bonheur, un batelier accepte de nous transporter et Sheila embarque avec ses malles. Je peux enfin aller chercher mes bagages, mais pendant que la nuit tombe et que nous nous apprêtons à partir, il faut subir une dernière alarme ! Les avions passent lentement dans le crépuscule... Ce n'est que beaucoup plus tard que nous frappons à la porte de Mr. Anderson. Notre chef était inquiet. Hong-Kong semble déjà s'isoler. Kowloon au delà de la

rade obscure est désormais hors de notre vie. Je lui ai dit aujourd'hui un dernier adieu. Non, vieux Fu Long, je ne reviendrai plus, jamais plus...

Nous prenons nos nouveaux quartiers

Le dépôt a changé d'aspect. Toutes les lampes ont été peintes en bleu. En hâte, on construit des abris. La cour fourmille de monde, de chauffeurs, d'ouvriers.

Je me rends auprès de Mr. Kerr, mon chef de bureau. L'Office de guerre pour l'alimentation que dirige Mr. Nobbins nous demande d'organiser d'urgence des cuisines populaires gratuites dans différents quartiers de la ville. Il faut — pour éviter tout incident — que les Chinois reçoivent chaque jour leur ration de riz. Mais rien n'est encore prêt. Les cuisines existent, mais elles ne sont ni équipées, ni pourvues des denrées nécessaires. C'est à Nobbins et à moi qu'il incombe de les installer. Demain, dès l'aube, j'irai chercher, où je pourrai, le matériel qui nous fera défaut au dépôt et je le distribuerai aux cuisines. Ce soir, il est trop tard et l'obscurcissement ne permet aucune entreprise. Mr. Kerr m'accordera désormais l'hospitalité chez lui. J'y trouverai également mes camarades Smith, Gilchrist et Marrow. Sa maison est à Happy-Valley, pas très loin de celle de Jo. Nous mangeons peu. La radio nous apprend la consternante nouvelle : « Les deux cuirassés *Repulse* et *Prince of Wales* ont été torpillés ! » Nous sommes atterrés. Sans l'appui des deux plus grosses unités du Pacifique, arrivera-t-on à se défendre ? Les braves Canadiens, les volontaires chinois, le régiment écossais et celui du Yorkshire pourront-ils tenir les *new territories* et repousser les assauts japonais au delà de Kowloon ? Kerr nous rassure. Hong-Kong tiendra. Les Nippons reculeront devant les armements modernes dont l'île est abondamment pourvue. Une invasion est exclue.

Mais déjà cette première nuit, la guerre se rapproche. Vers 2 heures, nous entendons siffler au-dessus de nous les premiers tirs d'artillerie. Kerr nous dit que nous n'avons rien à craindre lorsque le sifflement se fait entendre. Le coup n'est pas pour nous. A chaque fois, Gilchrist, qui est particulièrement émotif, se précipite à la fenêtre. Il interroge. « Qu'est-ce que c'est ? Où est-ce ? » Le bruit des grenades est aigu, et donne l'impression de raser le toit des maisons. Parfois, nous entendons quelques explosions. Des mines, peut-être...

J'organise le ravitaillement de la population chinoise

A cinq heures, après avoir avalé une tasse de thé et quelques *toasts*, nous courons au dépôt. Mr. Anderson, Miss Bruce, Mr. Nobbins sont déjà là. Les appels téléphoniques se succèdent sans arrêt. Avec Gilchrist, je vais à l'arsenal pour compléter notre armement. On me livre, pour la défense du dépôt : 6 carabines, 6 revolvers et 500 cartouches.

Au retour, les demandes pleuvent de plus en plus. Un département a besoin de 200 lanternes, un autre de la gazoline. Le chef de l'Office pour l'alimentation insiste auprès de Mr. Nobbins pour que les cuisines chinoises soient équipées au plus tôt. Un plan m'est remis. Un camion et dix coolies sont à ma disposition. Je saute dans ma voiture et en route.

La liste du matériel à trouver est impressionnante : 2000 corbeilles à riz, 2000 pousseurs, 1500 broches, 200 seaux, 50 haches, 50 scies, 100 lampes, 500 écuelles à haricots, 50 marteaux, 20 rouleaux de cordes, 30 écuelles de bois à riz, du pétrole, du bois, etc. Ça presse et il faudra en mettre un coup. Si les Chinois n'ont pas à manger, ils feront la grève. Or, les magasins de riz sont fermés et personne ne peut acheter de denrées. Devant les cuisines, il y a déjà de longues files de Chinois qui, n'ayant rien mangé hier, sont affamés et attendent leur pitance. Des vieillards, des mères avec leurs enfants, des mendiants réclament du riz. Par où commencer ? Chez le marchand de fer Li Kum, je commande mes pousseurs, chez le grossiste Wu Weing, les corbeilles pour le riz. Il y en a 200 en magasin. Magnifique ! Je téléphone aussitôt au dépôt pour appeler un camion. Le potier à qui je m'adresse a, de son côté, des écuelles à haricots en magasin. Magnifique ! Je téléphone aussitôt au dépôt pour appeler

un camion. Le potier à qui je m'adresse a, de son côté, des écuelles à haricots en magasin. 150 pièces. Inouï !... Voici le camion avec mes dix coolies. On charge corbeilles et écuelles. Une première alarme, qui vide les rues, ne saurait interrompre notre travail. Des bombes tombent là-haut sur le Peak. Wu Weung a assemblé ses corbeilles. Il me faut un deuxième camion. Pendant que j'attends dans la rue, un étrange paquet dont la couverture mal fermée laisse apparaître une touffe de cheveux, éveille ma curiosité. J'ouvre... un enfant mort a été jeté au ruisseau dans cet étrange cercueil. La peste ? Les bombes ? Une femme paraît qui se met à pleurer. C'est la mère. « Je ne l'ai pas tué, je ne l'ai pas tué ! » crie-t-elle d'une voix sans timbre. Je téléphone à la police. Elle dit encore : « La guerre... la guerre !... » La police l'emporte. Il y aura un procès-verbal, et sans doute demain sera-t-elle libérée. Ma première vision dramatique de la guerre ! Pauvre petite victime. Toute la journée, tandis que je charge mes camions, cela me poursuit. La première cuisine — celle de Wauchai — n'a pu s'ouvrir que le lendemain à midi. Toute la matinée, sans nous soucier des nombreuses alertes, nous avons travaillé de notre mieux. Il était temps. La longue file des affamés s'était encore allongée. Un grand nombre de ces malheureux avait passé la nuit sur place, pour ne pas perdre leur tour. Lorsque nous avons pu enfin ouvrir les portes, ce fut une ruée indescriptible. Comme des fauves, ils ont tendu vers le riz leurs mains avides. Dans des écuelles, des pots, des morceaux d'étoffes, des vieilles boîtes, ils ont versé le riz bouillant, et en un coin quelconque, adossé à un mur, ou à l'angle d'une rue, ils l'ont avalé de rechef sans crainte de se brûler.

Ce n'était qu'un commencement. Il nous manquait encore beaucoup de matériel pour ouvrir d'autres cuisines. A Taikoo — un autre quartier de Hong-Kong — les choses devenaient graves. La police avait été contrainte d'intervenir pour empêcher les Chinois d'envahir et de piller les magasins de riz. Le sang coulait.

Avec tout le matériel disponible, nous avons réussi à équiper là une deuxième cuisine et à éviter le pire. Le soir, enfin, nous avions la joie de mettre à disposition une troisième distribution — celle de Happy-Valley. Hourrah !

Les quais de Hong-Kong s'étaient entre-temps hérissés de barbelés. Le soir, on se battait sérieusement de l'autre côté de l'eau, dans les *New-Territories* qui dominent Kowloon, et la nuit les obus sifflaient à nouveau au-dessus de l'île.

On a beau mettre les bouchées doubles. Comme on dit en langage populaire : il faut ce qu'il faut. Ce n'est que le lendemain, jeudi 10 décembre, que purent s'ouvrir les deux dernières cuisines. La première — celle d'Aberdeen — était destinée à ravitailler ce charmant village de pêcheurs, si vivant, si gai d'ordinaire, mais plongé aujourd'hui dans l'angoisse et la terreur.

La deuxième était située au sommet du Peak. Sur la route en lacets, nous pouvons constater les premiers effets des bombardements. Tout près des locaux de la police, une bombe a creusé un énorme cratère. Plus haut, deux ou trois maisons ont été atteintes.

Et, tout à coup, la température s'est rafraîchie. Il faisait froid la nuit. Alors, il a fallu s'occuper aussi des couvertures — 2000 pour les coolies travaillant dans nos cuisines ! « Vous allez nous trouver ça, Eger », m'a dit Nobbins, mais moi j'ai pensé : impossible. Voyons néanmoins le vieux Wu Weung... Peut-être me tirera-t-il d'affaire ? « *Verry difficult* », répond-il en plissant le front. Il calcule. Ça ira, mais il faut que son frère aille à Kowloon où se trouvent encore d'importantes réserves. J'aurai donc mes 2000 couvertures de laine.

Les Japonais occupent Kowloon

Eh bien non ! Le diable s'en mêle. Au moment où, le soir, je retourne chez Wu Weung pour prendre livraison de mes couvertures, j'entends annoncer l'occupation de Kowloon par l'armée japonaise. Ils sont donc là, tout près, trop près. Notre île est-elle réellement — comme on l'affirme — une forteresse imprenable ? Pourrons-nous soutenir le siège ?

Je n'aurai pas mes couvertures. A la porte de Wu Weung, un boy apparaît et me conduit dans l'appartement de son maître. Il y a conseil de famille. Toute une parenté est là qui discute, crie et gesticule. Wu Weung s'excuse. Il a voulu tenir parole. Mais comment faire, n'est-ce pas ? Son frère n'est pas revenu de Kowloon.

De la terrasse du bureau, nous observons le lendemain matin les quais de Kowloon. En vain. On ne distingue rien. Une mitrailleuse vient d'être placée devant notre dépôt. Téléphone ! Nobbins me réclame ses couvertures et nous nous creusons la tête pour savoir où en trouver. Une idée me vient. Il existe au dépôt des réserves de drap épais destiné aux uniformes. Ne pourrait-on en faire des couvertures ? Bravo ! déclare Nobbins, et nous voilà tous les deux parcourant la ville avec notre camion. Dans chaque cuisine nous découpons avec de gros ciseaux quelques centaines de mètres dans l'étoffe et nous les abandonnons aux coolies qui prennent un air ravi.

A mon retour au dépôt, je trouve Si Fung, le marchand de bois qui vient de terminer trente cuves de bois pour le riz. Brave type, il s'est donné de la peine. Les sirènes hurlent de nouveau. Je me précipite néanmoins dans le quartier central de la ville pour annoncer à l'Office de guerre pour l'alimentation que les cuves sont là et que chaque cuisine pourra disposer de trois pièces. On pourra faire cuire ainsi autant de riz qu'on voudra. A l'office, les escaliers regorgent de Chinois qui font partie du personnel auxiliaire. Il en faut toujours davantage. On réclame du riz et encore du riz. Les pauvres gens doivent manger. Le bureau lui-même a l'activité d'une ruche d'abeilles. Des chefs d'entreprises privées viennent d'y être convoqués pour y discuter les problèmes les plus urgents du ravitaillement. Plus de 20.000 têtes de bétail sont tombées à *New-Territories* aux mains des Japonais. Que reste-t-il encore à Hong-Kong ? Des monceaux de papiers s'accumulent sur le bureau. Le téléphone appelle sans arrêt. Vingt dactylos sont à leurs machines. J'aperçois quelques soldats canadiens et anglais qui se sont battus à Kowloon. L'un d'eux est blessé au bras et sa vareuse est tachée de sang.

Au moment où je vais m'expliquer avec le directeur, une explosion formidable nous plaque tous au sol. Les vitres ont volé en éclats. La maison tremble. Par les fenêtres, entrent des motes de terre et des nuages de poussière. Nous nous relevons. Personne n'est blessé. En face, la banque n'est plus qu'un monceau de ruines. L'avion japonais a déjà disparu. Dès que le directeur m'a donné ses instructions, je bondis dans la rue. Quel chaos ! Mon auto est là, couverte de boue et de terre roussâtre. Un shrapnel a pénétré dans la paroi postérieure. Je mets le contact. A ma grande surprise le moteur n'a rien.

Hong-Kong entre de plus en plus dans le cercle infernal. Jour et nuit c'est maintenant une pluie incessante de grenades. Le dépôt n'est pas épargné. Les shrapnels passent à chaque instant autour de nous et au-dessus de nous. On dirait que les Japonais visent un point précis, derrière la maison, quelque part sur les pentes du Peak. Nous travaillerons tous désormais dans les abris du dépôt. A peine y sommes-nous installés qu'une grenade éclate à vingt mètres de nous, dans le bureau de la D. A. P., avec un fracas épouvantable. Des nuages de fumée et de poussière envahissent les abris. Deux murs s'effondrent et le bureau tout entier est complètement démolí. Au bout d'un moment, nous nous hasardons à sortir. Notre nid de mitrailleuses a été pulvérisé. Deux soldats hindous sont morts, d'autres grièvement blessés. Les Chinois, tremblants de peur, poussent de petits cris suraigus. C'est à peine si nous pouvons les employer au transport des blessés.

Je déménage encore une fois

Mr. Anderson me prie de prendre mes quartiers dans le dépôt auxiliaire qu'il a installé sur le Peak. On se sent plus en sécurité là-haut, que sur les bords de l'eau.

Il fait nuit noire lorsque, mon travail terminé, je me mets en route, conduisant moi-même ma petite voiture. Arrivé au sommet du Peak, j'erre dans le brouillard. Impossible de découvrir ma future demeure. De guerre lasse, je frappe à la porte de l'hôpital *Queen Mary* dont la haute façade émerge de l'ombre. Une sœur me sert un repas composé de riz et de gâteaux et m'offre pour la nuit l'hospitalité d'un lit de camp. Au matin, j'aperçois à trente mètres de l'hôpital la maison d'Anderson.



« Enfin apparaît un rickshaw que les malles de Sheila emplissent complètement... » (Dessin inédit d'Albert Eger)

Mon chef a comme proches voisins des signaleurs qui se sont installés dans un petit bungalow. Anderson invite leur lieutenant et leur sergent à un *drink*. Le lieutenant vient d'arriver en Extrême-Orient pour y poursuivre sa formation militaire et il allait continuer sa route pour Shanghai lorsque l'attaque japonaise l'a retenu à Hong-Kong. Nous bavardons gaiement et chantons des airs écossais. Je parle aussi de mon pays, de notre mobilisation, de notre armée dans laquelle j'ai servi comme mitrailleur de montagne. Mes compagnons m'écoutent avec énormément de sympathie et d'intérêt et le lieutenant veut à toutes forces m'emmener passer les nuits dans leur bungalow, où — paraît-il — la présence d'un mitrailleur pourrait leur être très précieuse en cas d'alerte.

Anderson s'y oppose, en me rappelant que la Suisse est neutre. A l'aube, lorsque nous descendons en ville, Anderson et moi, le petit bungalow a disparu. Le lieutenant et deux soldats sont morts. Une bombe tombée au milieu de la nuit a tout anéanti. Je l'ai échappé belle...

Sur la route qui conduit à Aberdeen, il y a, en ce triste matin — pauvre petit lieutenant qui chantait si bien les airs écossais ! — du désespoir et de la mort à chaque pas. L'Université est en ruines... Plus loin, je me heurte à des cadavres de Chinois aux masques tragiques. Les avions vont et viennent sans cesse. Sur la colline voisine, les bombes s'abattent sur un petit fortin. Encore des morts ! Lorsque j'arrive à Aberdeen, je ne vois plus la cuisine, installée avec tant de peine il y a trois jours. Des ruines, partout des ruines ! Je rentre à Hong-Kong atterré.

La guerre continue

Le lendemain, il semble y avoir une légère accalmie. Alors que la veille encore le bombardement n'a pour ainsi dire pas été interrompu et que des hauteurs du Peak les fortins anglais ont tiré inlassablement, on n'entend ce matin que quelques coups de feu isolés. Miss Sheila Bruce, la dactylo, voudrait aller faire une visite à son père qui, malade des nerfs, est hospitalisé à l'hôpital « *Queen Mary* ». Mr. Anderson me donne la permission de la conduire et nous voilà partis, dans mon auto, sur la route du Peak. Ma compagne semble très impressionnée par la vision des cadavres qui gisent çà et là, au bord du chemin. Lorsque nous arrivons à proximité de la villa de Mr. Anderson, Sheila exprime le désir d'y aller chercher ses effets. Pendant que nous entassons robes et linges dans les malles, des avions japonais arrivent en trombe et lancent leurs bombes sur un fortin voisin. La villa tout entière est ébranlée, les vitres se brisent et la pauvre Sheila, affolée, se précipite hors de la maison. Mon auto est intacte et je file aussi vite que possible dans la direction de l'hôpital. Mais les avions reviennent. J'arrête près d'un torrent qui descend de la montagne et Sheila court se cacher sous le pont. Une avalanche de shrapnels tombe à trois cents mètres sur la route. Et tout à coup, jaillit une colonne d'eau, la plus haute que j'aie vue de ma vie. Une bombe a atteint la grande conduite d'eau qui alimente Hong-Kong. L'eau descend en flots tumultueux dans la vallée. Pâle comme la mort, Sheila me supplie de repartir. Cette fois, nous arrivons devant l'hôpital. Dans une mare de sang, un Chinois, le corps criblé de balles, gît devant l'entrée. Au moment où nous nous approchons, il expire sous nos yeux. Comme une folle, Sheila s'engouffre dans l'immeuble...

(A suivre)



« Si les Chinois n'ont pas à manger, ils feront la grève... » (Dessin inédit d'Albert Eger)



Devant la souffrance, les ennemis même deviennent de loyaux frères d'armes.

Göteborg, 23 octobre 1943

Téléphone de notre correspondant de Suède EHR

La Suisse s'est entremise et la Suède a agi

« C'est trop beau pour être vrai ! » s'est écrié un jeune soldat britannique en revoyant le drapeau anglais pour la première fois depuis trois ans et demi. Que d'exclamations de ce genre ont retenti ces jours-ci à Göteborg lorsque 4300 prisonniers de guerre britanniques et alliés, ainsi que du personnel du service de santé et quelques internés civils montèrent à bord du bateau de luxe suédois *Drottningholm* qui devait les ramener en Angleterre. Il s'agit de l'échange de prisonniers de guerre alliés contre environ 800 prisonniers allemands, échange qui a été négocié par l'entremise de la Suisse et réalisé de façon incomparable par la Croix-Rouge suédoise. Le vice-président de cette dernière, le comte Folke Bernadotte, âme de l'importante organisation créée en vue de cet échange, et le vénérable prince Charles de Suède, président de la Croix-Rouge suédoise (et père de la reine Astrid de Belgique) ont rendu à leur pays un ser-

L'ÉCHANGE DE GRANDS

vice inoubliable en menant à bien, sous les yeux de soldats des deux partis aux prises et face au monde entier, cette tâche de haute humanité dont la préparation diplomatique fut assumée par le Conseil fédéral suisse.

« Pauvres garçons, quel triste spectacle ! »

Des scènes poignantes se déroulèrent à l'arrivée des trains et des deux navires-hôpitaux qui amenèrent d'Allemagne les *Tommies* marchant les uns à l'aide de jambes de bois ou de béquilles, les autres avec une manche vide dans la poche de leur vareuse ou un bandeau noir sur les yeux. Un agent de police suédois, grand gaillard au cœur à la bonne place, qui était chargé du service d'ordre, ne put que murmurer d'une voix étouffée : « Pauvres garçons, quel triste spectacle, n'est-ce pas lamentable... »

La plupart des prisonniers échangés supportaient leur épreuve avec stoïcisme, et si les visages de beaucoup d'entre eux avaient été marqués à jamais par leurs ennemis, du moins leurs rides et leur lassitude s'effacèrent-elles à la vue du beau bateau suédois qui était pour eux le symbole même de la liberté si passionnément souhaitée. Par bonheur, il y avait aussi nombre de visages indemnes et rayonnants parmi les grands blessés : Arabes et Hindous bistrés, Ecossais au typique vêtement quadrillé, Australiens aux chapeaux conquérants, Anglais en nombre restreint, Canadiens élancés, Polonais, Grecs, Tchèques... Il y avait aussi sept dignes nonnes et un médecin anglais qui se trouvait en France au début des hostilités. Le plus jeune des « échangés », le petit Clive, n'avait que dix semaines et voyageait sous la garde de sa maman et de sa grand'maman.

Après quatre ans d'exil

En dépit de toutes leurs vicissitudes, les prisonniers de guerre allaient et venaient sur le quai de Göteborg comme s'ils n'avaient pas passé par leur terrible épreuve. Jamais ce port suédois ne retentit d'acclamations aussi frénétiques que lorsque leurs deux navires-hôpitaux anglais *Atlantis* et *Empress of Russia* firent leur entrée avec 8000 invalides de guerre allemands à bord et l'*Union Jack* claquant au vent. Ce fut un spectacle impressionnant que de voir les bruyants Britanniques s'immobiliser tout à coup pour saluer leur drapeau — que certains d'entre eux n'avaient plus revu depuis quatre ans. Au même instant, les Allemands saluèrent l'emblème à croix gammée qui flottait sur les navires-hôpitaux *Meteor* et *Rügen*. A propos du *Meteor*, il est intéressant de signaler qu'il s'agit de l'ancien yacht de l'empereur Guillaume II. Pris par les Anglais durant la première guerre mondiale et vendu plus tard en Norvège, ce yacht rentra en la possession des Allemands lorsqu'ils occupèrent ce pays. — La joie manifestée à Göteborg par les invalides alliés était peut-être plus démonstrative que celle des Allemands. On ne vit guère chez ces der-



Dans la guerre actuelle, le transport des blessés se fait souvent par avion.



Jusqu'ici, seuls les échanges de blessés organisés sous les auspices du Portugal et, sauf erreur, de la Turquie, avaient abouti.

niers le joyeux tumulte de leurs « adversaires », ni ce sympathique mélange de toutes les langues de l'Empire britannique ou le rire juvénile de Canadiens et de Yankees unijambistes. En revanche, les 800 Allemands avaient une allure plus militaire et étaient aussi plus jeunes. Il y avait de nombreux officiers parmi eux, pour la plupart des aviateurs abattus par les Alliés, et la majeure partie n'avaient été faits prisonniers qu'au cours de la campagne d'Afrique. On sentait chez beaucoup de ces hommes une sourde mélancolie qui empêchait aviateurs et équipages de sous-marins d'être aussi loquaces que les Britanniques.

Lorsque les invalides n'étaient pas occupés à dévorer les montagnes de tartines et à avaler les arrosoirs de thé que les sœurs de la Croix-Rouge suédoise leur prodiguaient inlassablement, ils aimaient à chanter.

L'hospitalité des Suédois fut illimitée

Alliés et Allemands étaient chargés de colis de vivres reçus par l'entremise de la Croix-Rouge de leurs pays respectifs. Ils furent cependant gâtés encore bien davantage par les Suédois, qui les bourrèrent de cigarettes, de chocolat et de pommes. Mais lorsque les Britanniques partirent, ils firent don à la Croix-Rouge suédoise de montagnes entières de colis de 5 kg. encore en leur possession. Ces colis, qui contenaient du lait en poudre, du *corned beef*, des sardines, du beurre et du chocolat, seront envoyés aux Norvégiens sous-alimentés. La remise de ces colis ne se fit qu'à la dernière minute, car nombre des invalides britanniques avaient failli être échangés une première fois il y a un an, à Rouen, mais la chose avait échoué au dernier moment. Ils ne voulaient donc pas courir le risque de se dessaisir de leurs colis de vivres avant d'être sûrs de leur libération.

La joie fut plus forte que l'inimitié

Les deux navires-hôpitaux anglais arrivèrent avec un retard de trente-six heures, ce qui entraîna certaines modifications dans les plans qui avaient été si soigneusement élaborés. Le comte Folke Bernadotte et l'infatigable personnel de la Croix-Rouge suédoise parvinrent néanmoins à surmonter ces difficultés. On ne put toutefois éviter que Britanniques et Allemands dorment une nuit côte à côte à bord du navire-hôpital *Atlantis*. De touchantes scènes d'entraide se déroulèrent à cette occasion. On vit par exemple un matelot anglais s'employer de tout son cœur à rendre service à un grand blessé allemand, le portant même à table. De toute façon, les rapports entre ex-adversaires furent exemplaires: le comte Folke Bernadotte put prendre le thé à une table où voisinaient des officiers allemands et



Le violoniste bernois Jurg Stucki dont on a appris avec consternation la mort, à 25 ans, à la suite d'une pneumonie. Ce jeune virtuose, lauréat du Concours d'exécution musicale à Genève, donnait les plus grands espoirs. Il interprétait avec prédilection Bach et Mozart. Fils de notre ministre à Vichy, il avait épousé la pianiste Rose-Marie Beck.

L'ART SUISSE EN DEUIL



M. et Mme Walter Stucki aux obsèques de leur fils, à Berne.

BLESSÉS A GÖTEBORG



Un train-hôpital allemand pour grands blessés.



Le célèbre paquebot suédois *Drottningholm* sert maintenant à des échanges de blessés. — Auparavant, il transporta des diplomates.

anglais, tandis que jouait un orchestre mixte germano-anglais.

Que racontent-ils de leur captivité ?

Les Britanniques racontaient d'intéressantes particularités de leur temps de captivité dans les camps allemands. Ils se déclaraient en général satisfaits du traitement dont ils furent l'objet après la première année, époque où des troupes de garde plus âgées — de vieux invalides notamment — remplacèrent les jeunes du début. Les Britanniques laissent toutefois entendre que, sans les colis de vivres de la Croix-Rouge, ils n'auraient pas eu toujours assez à manger. Après la bataille de Stalingrad, ils notèrent un changement considérable dans l'attitude de leurs gardiens. La discipline, disent-ils, se relâcha quelque peu. Les prisonniers allemands, eux, firent preuve d'une réserve beaucoup plus marquée à l'égard des journalistes qui les questionnaient. Un correspondant anglais offrit aux Allemands de câbler à son journal, sans y changer un iota, toute plainte formulée par eux. En vain ! Contrairement à leurs confrères anglais, les journalistes allemands présents à Göteborg avaient reçu l'ordre de n'interviewer que leurs compatriotes. Les prisonniers allemands les plus jeunes et qui se rattachaient au parti national-socialiste, se plaignirent du traitement subi dans les camps anglais, et surtout de la nourriture. Les Allemands plus âgés, par contre, se déclarèrent en général satisfaits.

Ceux qui n'avaient été prisonniers qu'une année ou moins étaient au courant de la situation du Reich et ne paraissaient pas très convaincus, à les entendre, de la victoire de leur pays. Les jeunes, en revanche, n'avaient aucune idée de la situation de l'Allemagne, car ils ne croyaient pas un mot de ce que disaient la presse britannique et la B. B. C.

La princesse héritière était venue à Göteborg

Elle avait tenu à venir saluer en personne les invalides allemands et britanniques. Lorsqu'elle était à bord du *Drottningholm*, parmi ses anciens compatriotes anglais, et que ceux-ci poussèrent des hourras en son honneur, en celui de son frère, lord Louis Mountbatten, et en l'honneur de la Croix-Rouge suédoise, la princesse ne put maîtriser son émotion ni retenir ses larmes.

Un spectacle inoubliable fut aussi celui qu'offrit un Ecossais arrivé à bord du *Rügen* et qui prit congé de quelque officiers allemands en leur serrant chaleureusement la main et en s'écriant de tout son cœur : « God bless you ! » Non moins cordialement, les Allemands lui répondirent : « Auf Wiedersehen ! » C'était comme si la guerre eût été finie.

La vie est encore plus ingénieuse que le meilleur scénario

L'échange de prisonniers de guerre invalides à Göteborg a donné lieu à des rencontres proprement inimaginables. La plus réussie fut sans doute celle d'un major anglais et de sa fiancée, jeune Suédoise de 24 ans. De plus, cette rencontre fut la première entre eux après leurs fiançailles ! La Suédoise s'était fiancée en cachette avec le major au cours d'un voyage effectué en Angleterre en 1939. La guerre éclata et la jeune fille resta sans nouvelles de son fiancé durant plusieurs années. Elle apprit enfin qu'il était prisonnier en Allemagne. Un échange de correspondance s'établit bientôt et, un beau jour, un pasteur suédois fit son apparition auprès du prisonnier, dans le camp de Rothenburg an der Tauber, afin de procéder par procuration à ses fiançailles. D'autres prisonniers et des officiers allemands servirent de témoins au fiancé et fêtèrent avec lui cet heureux événement... en l'absence de la principale intéressée. De son côté, une jeune Anglaise mariée depuis le début de la guerre à un marin suédois et établie depuis cinq mois à peine à Göteborg, pensa que son frère, fait prisonnier à Dunkerque, se trouvait peut-être parmi les « échangés ». Elle inscrivit donc le nom de son frère sur un papier et s'adressa à la Croix-Rouge suédoise. L'après-midi même le blessé et sa sœur étaient réunis pour un court revoir. L'intuition de la jeune femme s'était révélée exacte.

Un soldat britannique a exprimé à la presse suédoise les sentiments des prisonniers échangés, tant anglais qu'allemands, dans les termes suivants : « Arrivés en Suède très las, physiquement et moralement, nous avons été installés dans un train des plus confortables. Vous nous avez offert des présents, vous nous avez entourés de luxe et, ce faisant,



La princesse royale de Suède, née Louise de Mountbatten, que l'on voit ici à côté de son époux, le prince Gustave-Adolphe, a assisté avec émotion à l'échange de grands blessés organisé par la Croix-Rouge suédoise à Göteborg.

vous avez réalisé une œuvre dont la valeur restera. Vous nous avez donné vos cœurs, vous laissez dans les nôtres, impérissable, votre souvenir. Nous sentons que nous sommes les hôtes d'un peuple généreux et amical. Que Dieu vous bénisse tous et — merci ! »

E. H. R.

PASTOR ANGELICUS

Au moment où les yeux et les pensées se tournent vers Rome et le Vatican, il nous paraît intéressant de signaler le film réalisé à l'occasion du Jubilé épiscopal de Pie XII.

D'où vient ce titre, à la poésie bucolique ? D'une soi-disant prophétie de saint Malachie, évêque d'Irlande, vivant au XIIe siècle, et qui fut mise au jour par le bénédictin Arnold Wion, quatre cent quarante-trois ans plus tard. D'après cette prophétie (qu'on dit apocryphe) et qui compte cent douze devises, représentant cent douze pages, il n'y aurait plus que sept papes devant succéder à Pie XI (Fides Intrepida, La foi intrépide) et donc six après Pastor Angelicus, le pasteur angélique, l'actuel Pie XII.

Le film débute avec une statue représentant justement un doux berger qui porte sur ses épaules la brebis perdue, dont parlent les Evangiles. Et voilà l'image symbolique introduisant le sujet, cette vie d'Eugène Pacelli, dont on nous présente des photographies de jeunesse, ou de ses parents, puis, par des vues cinématographiques, des lieux où il vécut, étudia, grandit. Avant que d'être le deux cent soixante-douzième successeur de l'apôtre Pierre, dom Eugène Pacelli fut « minuteur » à la secrétairerie d'Etat et sa biographie animée de nous montrer, avec un des titulaires actuels de la charge, en quoi consiste cette activité qui comprend, entre autres tâches, celle de remplacer le pape lorsqu'il ne peut recevoir personnellement. C'est ensuite la période de 1914-18, au cours de laquelle Mgr Pacelli, consacré évêque par Benoît XV, réside à Munich comme nonce apostolique. Sur cette grande silhouette d'ascète, la caméra braque son œil de verre puis, à la suite du cardinal — car il vient d'être revêtu de la pourpre par Pie XI — nous l'accompagnons à Buenos-Aires, Budapest et autres lieux où il se rend comme légat du pape.

Pie XI meurt, et c'est l'accession au trône pontifical du nouveau chef de l'Eglise romaine que nous suivons à travers le Vatican, parmi ces salles aux peintures murales grandioses, passant devant sa garde suisse, ou encore se promenant — démarche souple et glissante — dans les jardins où glouglouent les fontaines; pape blanc, vêtu d'une longue soutane pâle, en mains un livre, et se dirigeant vers son auto qui l'emène au Quirinal, attendu par les souverains d'Italie. Lui-même, Pie XII, ne reçoit-il pas en son palais les envoyés extraordinaires de tous les pays et jusqu'à l'impératrice d'Annam qui se présente en costume national, pantalons étroits enserrant les chevilles, ample kimono recouvrant le buste et sorte de chapeau-galette auréolant son visage d'Asiatique ? On voit aussi (et cela par autorisation spéciale de la filmer) le pape célébrant la messe de son jubilé à la basilique de Saint-Pierre, revêtu des ornements épiscopaux.

En d'autres scènes, sur la place de Saint-Pierre, par exemple, des foules pressées comme de noires fourmis, éclatent en applaudissements quand paraît ou parle le souverain pontife. Celui-ci, lors d'audiences accordées au Vatican, se penche sur des femmes en deuil ou de petits enfants qui lui tendent les mères, ou encore sur de grands blessés.

Film qui paraît court, pourtant avec autant de métrage qu'une intrigue romanesque, mais muet, sauf qu'on y entend, deux ou trois fois, le pape. Sous-titres français, commentaire parlé italien, fond musical, très beau, avec chants liturgiques.

Eva ELIE.



Le pape couronné de la tiare à triple couronne.



La place St-Pierre à Rome. (Vues tirées du film *Pastor Angelicus*.)

ÉLECTIONS FÉDÉRALES



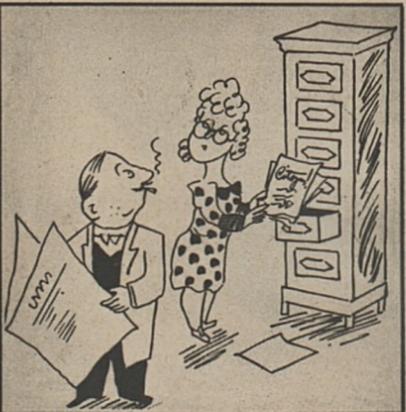
Hors série
 — Moi, monsieur, je représente le parti des sans-parti...
 — Et quel est votre programme ?
 — Faire aux autres partis un mauvais parti !



Paradoxe logique
 — A-t-il une réputation bien assise ?
 — Mais non, c'est bien pour ça qu'il désire tellement avoir un siège !



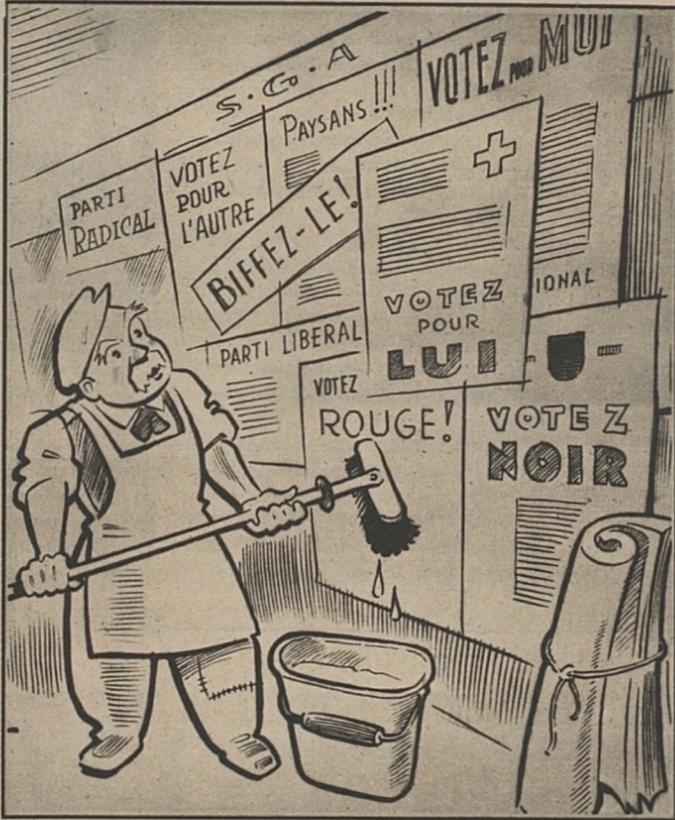
Aveu
 — Le plus difficile, ce n'est pas de tenir le crachoir, c'est de tenir ses engagements.



La part de la dactylo
 — Je ressors le discours des dernières élections ?
 — Bien entendu, mais comme j'ai changé de clan, il faudra le taper sur un papier d'une autre couleur.



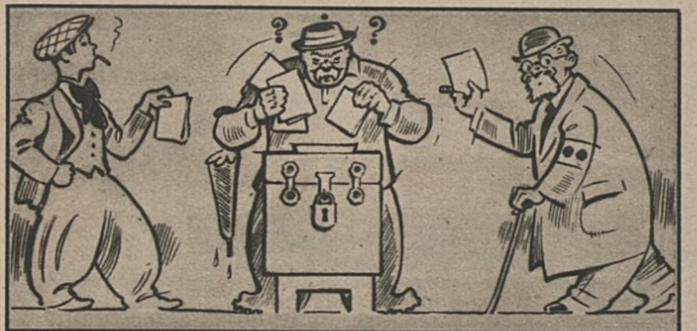
Pronostics
 — A votre avis, quels seront les gros gagnants ?
 — Ben ! voyons, comme toujours... les pintiers !
 (Dessins inédits de Varé)



Mon rêve :
 Pouvoir un jour afficher mes propres opinions !



Façon de parler
 Si l'on veut faire « balais neuf », au Conseil national, qu'on mobilise tous les concierges !



Tous aux urnes !
 Le sincère : ...en vrai homme de gauche, j'aborde l'urne par le côté gauche !
 L'indécis : ...mes opinions me disent de voter radical, mes intérêts me commandent de voter libéral, mon fils est candidat chrétien-social, grand Dieu, qu'il est difficile d'élire le Conseil national !
 Le muet (mentalement) : ...c'est la seule occasion où je peux faire entendre ma voix !

Ce que j'aime, dans les élections, c'est que chacun peut donner un avis parfaitement inutile, proposer des réformes urgentes et choisir sur des listes des noms variés parmi des noms pour la plupart inconnus. Je crois que l'on simplifierait bien les élections si, au lieu de nous offrir une liste ou des listes de noms hétéroclites, on décidait — ne serait-ce que pour une fois — de ne proposer aux suffrages des citoyens qu'une sélection de Muller allant d'Adolphe à Zéphyrrien. Il y a par le pays des Muller en assez grand nombre pour remplir la vasque des délibérations. Je m'excuse auprès de tous mes amis Muller, connus ou inconnus, car je ne voudrais pas qu'ils supposent un seul instant que j'en veux à leur nom et à leur espèce. Mais enfin il est fort probable que tous les Muller suisses, ou si l'on veut tous les Weber ou tous les Chappuis, ont entre eux un vague lien de parenté, une similitude apparente ou cachée semblable à celle qui unit discrètement tous les coléoptères et toutes les roses. Cette homogénéité que nous recherchons serait en grande partie réalisée et on arriverait facilement à décrocher l'unanimité.
 En effet, lorsque le président s'écrierait :
 — Avis contraire ?...

...il n'y aurait pas un Muller qui oserait être moins ou plus Muller que les autres. Et puis, à supposer que le Muller de Saanen ne soit pas parent avec le Muller de Viège, ils finiraient par vouloir à tout prix remonter jusqu'à un carrefour généalogique.

Le Conseil national unifié deviendrait vite une famille. On s'y interpellerait par son prénom. On donnerait la parole à Jean-Claude ou à Walter-Carl.

Pour le Conseil des Etats, chaque canton pourrait, selon le même principe, s'entendre avec ses voisins pour ne proposer que des homonymes. Je ne veux pas dire par là qu'à défaut d'hommes on prend des homonymes, mais puisque nous voulons être un peuple de frères, commençons par être un peuple de cousins et appliquons cette formule aux Chambres qui sont l'émanation du pays.

Je suis heureux d'avoir à mon tour préconisé une réforme qui, n'étant pas retenue, me donnera l'occasion d'être mécontent. En attendant, apparentons les listes, apparentons les candidats, transformons nos Conseils en société homonyme. Ce sera peut-être un moyen de faire remonter leurs actions.
 Jean VALÈRE.



Dépouillement
 C'est le ténor qui a donné sa voix... enregistrée.
 (Dessins inédits de Fontanel)